

Conservatoire des
sciences et arts, ou
recueil de pièces
intéressantes sur les
antiquités la mythologie,
la peinture, la [...]

Conservatoire des sciences et arts, ou recueil de pièces intéressantes sur les antiquités la mythologie, la peinture, la musique,... . Traduit de différentes langues. 1787.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

2284
+A.C.13.7.

27451

CONSERVATOIRE
DES
SCIENCES ET DES ARTS.
TOME PREMIER.

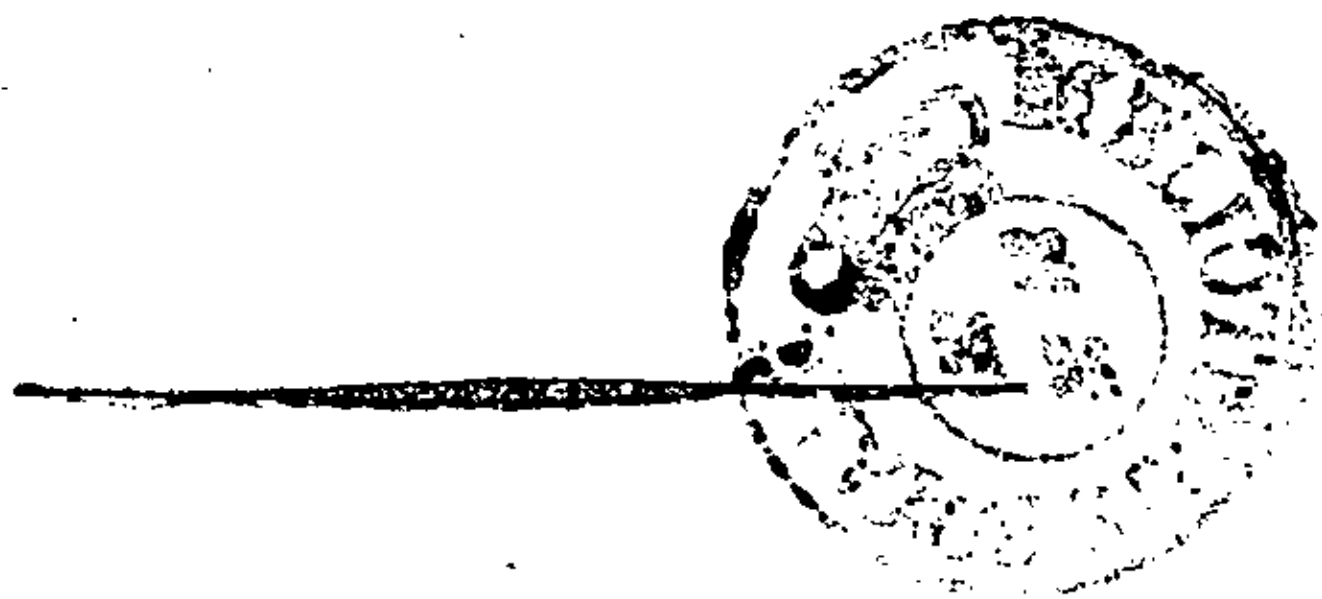
CONSERVATOIRE
DES
SCIENCES ET DES ARTS,
OU
RECUEIL DE PIÈCES INTÉRESSANTES

Sur les Antiquités, la Mythologie, la Peinture, la
Musique, l'art et la théorie de l'action théâtrale,
les Belles-Lettres, la Philosophie, &c.

TRADUIT DE DIFFÉRENTES LANGUES.

avec 42 planches en taille-douce.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n° 16,
quartier de l'Odéon.

T A B L E

D E S M A T I È R E S ,

Contenues dans ce Volume.

D es différentes manières de représenter Vénus dans les Ouvrages de l'Art ; par M. Heyne.	pages 1
D es distinctions véritables & supposées qu'il y a entre les Faunes , les Satyres , les Silènes & les Pans ; par M. Heyne.	61
D e l'origine & de la nature des différentes espèces de Fables & de Romans ; par M. Beattie.	93
L ettre sur la Peinture - Musicale ; par M. Engel.	247
L' Art du Comédien doit-il être rangé parmi les Arts - Libéraux ; par M. Lessing.	279
P laute & Saint-Jérôme ; par M. Lessing.	293
E st-il permis d'outrer les caractères dans la Comédie ; par M. Lessing.	296
D e la Comédie larmoyante ou sentimentale ; par M. Lessing.	304

vj TABLE DES MATIÈRES.

Notice sur le Chevalier Martin Behaim , célèbre Navigateur Portugais , avec la description de son Globe Terrestre ; par M. de Murr.	page 317
Réflexions générales sur le Goût ; par M. Kuhls.	364
De L'Humour.	375

Fin de la Table des Matières.

A V E R T I S S E M E N T.

LE brillant succès qu'eut dans le tems le *Journal Étranger*, a fait regretter son interruption aux amateurs des Belles-Lettres & des Beaux-Arts. Le Recueil que nous offrons au Public, & dont nous nous proposons de donner chaque année quatre volumes, n'est pas destiné à remplacer ce Journal si justement célèbre. Notre ambition se borne à faire connoître nombre de productions intéressantes, perdues pour les Lecteurs François qui ne possèdent pas les langues étrangères. Si notre travail obtient leur suffrage, ils pourroient faire des rapprochemens utiles de ce que des Savans étrangers ont pensé & écrit sur des points relatifs aux Antiquités, aux Beaux-Arts,

viii A V E R T I S S E M E N T.
aux Belles-Lettres & à la Philosophie, avec ce qui en est dit dans les ouvrages nationaux qui traitent des mêmes sujets. Nous serons aussi attentifs à mettre une variété agréable dans le choix des pièces, qu'à les traduire avec la plus scrupuleuse fidélité, afin de rendre les idées de chaque Auteur, & de le montrer tel qu'il est. Jaloux de remplir ce double objet, nous n'avons que ce seul titre pour réclamer la confiance & l'encouragement du Public, dans une entreprise uniquement destinée à lui ouvrir de nouvelles sources de plaisir & d'instruction.



DES

(1)
DES DIFFÉRENTES MANIÈRES
DE
REPRÉSENTER VÉNUS
DANS LES OUVRAGES DE L'ART;
PAR M. HEYNE,

Conseiller de Sa Majesté Britannique ;
& Professeur à l'Université
de Gottingue.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

L'ACADÉMIE royale des Inscriptions
& Belles-Lettres de Paris , a proposé
pour sujet du prix de la S. Martin de
1775 : « Quels furent les noms & les
» attributs divers de Vénus chez les diffé-
» rens peuples de la Grèce & de l'Italie ;
» quelles furent l'origine & les raisons
» de ces attributs ; quel a été son culte ;
» quels ont été les statues , les temples ,
» les tableaux célèbres de cette divinité ,
» & les artistes qui se sont illustrés par
» ces ouvrages » ? Un mémoire de
M. Larcher (1) a remporté le prix ,

(1) *Mémoire sur la déesse Vénus.* — Par M. Larcher. 1776. — 8°.

(2)

& une dissertation de M. l'abbé de la Chau (1) a obtenu l'accessit : l'un & l'autre sont imprimés. Tout ce qui se trouve de Vénus dans les ouvrages de mythologie a été rapporté suivant les tables des matières & des noms dans le premier ouvrage. Le second paroît approcher davantage du but que la fondation de ce prix semble indiquer ; car il est dû à la générosité du comte de Caylus. Il y a grande apparence que cet amateur éclairé, en cherchant à faire expliquer & constater les points intéressans & obscurs de la mythologie, a voulu la rendre plus utile pour l'intelligence des monumens antiques. M. l'abbé de la Chau s'est plus occupé des manières de représenter Vénus dans les ouvrages de l'art, que n'a fait M. Larcher ; mais il paroît qu'il n'en a pas assez connu, & qu'il ne les a examinés que superficiellement, sans fonder sur des principes certains les jugemens qu'il en a portés. Un essai pour déterminer avec plus de précision les manières dont les anciens & les mo-

(1) *Dissertation sur les Attributs de Vénus.* — 1776.
— 4°.

(3)

dernes ont traité ce sujet , ne peut donc être regardé comme une entreprise absolument inutile.

Parmi les antiquaires , on entend parler sans cesse d'une *Vénus de Médicis*, *Anadyomene*, *Cnidienne*, *Pontia*, *Marina*, *aux bains*, *Victrix*, *Genitrix*, *Uranie*, &c. ; mais d'une manière si confuse & si indéterminée , qu'on emploie souvent plusieurs noms pour désigner la même antique. Cette confusion dans les idées a pris naissance à l'époque où l'on commença à restaurer les antiques , sans connoître suffisamment le costume & l'esprit des anciens artistes dans l'exécution de leurs ouvrages. Les antiquaires suivants s'arrêtèrent aux idées reçues , sans les apprécier par une saine critique. Gori augmenta la confusion , lorsqu'il eut à expliquer une *Vénus* qui étoit la plus célèbre dans son genre , sur-tout à cette époque. On devinera facilement que je veux parler de la *Vénus de Médicis* : il en fit une *Vénus Cnidienne*, *Marina*, *Anadyomene*, &c. En partant de cette idée , on a restauré avant & après lui ; & l'on trouve aujourd'hui une grande quantité d'antiques bonnes

& mauvaises , qui doivent représenter une Vénus de Médicis , & qui , pour la plupart , le sont devenues par la main du restaurateur. La majeure partie de ces figures étoient des torfes de statues de femmes , sans aucune détermination précise ; d'autres étoient de simples portraits de belles femmes ; d'autres encore étoient au moins des Vénus , mais sans aucuns attributs , que l'artiste restaurateur y ajouta , en créant de cette manière une Vénus de Médicis , ou une Vénus Vitrix , Uranie , &c. Ainsi , de toutes les statues restaurées dans les tems modernes , on ne peut rien apprendre de sûr ni de positif sur les différentes manières dont les anciens ont représenté cette déesse.

Depuis que la Vénus de Médicis , comme la plus connue & la plus célèbre dans son genre , a offert aux artistes la manière la plus commune de représenter cette déesse , on est dans l'usage d'y rapporter un très-grand nombre de représentations ; & chaque Vénus nue ou à demi-drapée , est appelée une Vénus de Médicis. A la rigueur , cela pourroit se dire de toutes celles dont l'attitude est entiè-

rement semblable , quoiqu'il ne soit rien moins que démontré , que la Vénus de Médicis est l'original de la manière de représenter une Vénus nue , tenant une main devant le sein & l'autre devant les parties du sexe. Il est possible que cette statue , ainsi que beaucoup d'autres qui lui ressemblent , soient des copies d'un original inconnu ou perdu ; on prétend même que cette statue n'est absolument que le portrait d'une jolie femme , exécuté d'après l'idéal d'une Vénus. Quant à l'idée de l'artiste , il paroît que son application à une Vénus Anadyomene est absolument manquée. Comment est-il possible de la prendre pour une Vénus sortant de la mer , puisque ses cheveux sont nattés & arrangés avec tant de grace (1) ?

Le dauphin avec les deux amours , sont un attribut général de Vénus , que l'artiste a substitué avec adresse au

(1) Je ne remarquerai pas ici que les oreilles sont percées pour y attacher des perles. Cela tient uniquement à la mode , que le caprice de l'artiste , ou une dévotion outrée avoient établie. Lampride dit , cap. 30 d'Alexandre Sévère , qu'il a consacré à Vénus deux belles perles , dont un ambassadeur lui avoit fait présent : *Inauribus Veneris eos dicavit.*

tronc destiné à affermir la statue. Combien de fois ne trouve-t-on pas Vénus représentée de la même manière , avec un vase à côté d'elle , sur lequel on voit une draperie ? C'est , sans contredit , une Vénus sortant du bain , qui , surprise au moment qu'elle va s'habiller , n'a pas encore perdu le sentiment de la pudeur virginale. On remarque la même idée & le même caractère dans la Vénus de Médicis ; l'âge s'y rapporte aussi , car la déesse est représentée dans la première jeunesse. Qu'on se rappelle la description poétique de Winkelmann : « C'est une rose qui , » après une belle aurore , s'épanouit » doucement au lever du soleil ; elle » entre dans cet âge où les vaisseaux » commencent à s'étendre , où le sein » prend de la consistance : elle n'est » plus ce qu'on appelle une jeune fille ; » mais son corps n'a pas non plus encore » atteint tout son développement (1) ».

Si l'on vouloit contester la sortie du bain , il reste cependant démontré que c'est une Vénus nue qui a de la pudeur. L'antiquité même en jugeoit ainsi. Qu'on

(1) Winkelmann , *Histoire de l'art* , L. IV , ch. 2.

se rappelle les beaux vers d'Ovide (1), où il dit qu'on ne voit même jamais Vénus nue, qu'avec la partie inférieure du corps retirée en arrière & couverte d'une main. La supposition la plus naturelle seroit de la prendre pour Vénus qui se présente devant Pâris, juge de la beauté. Elle a, sans doute, assez d'attraits pour cela, sur-tout par sa pudeur virginale : cependant je n'ai rien trouvé dans les anciens qui semble prouver que cette Vénus nue ait servi à rappeler la manière dont cette déesse a montré ses charmes à Pâris (2).

J'ignore quel est le premier des anciens artistes qui a représenté Vénus de cette manière, quoiqu'il soit parlé de plusieurs statues de cette déesse avec le nom même des plus célèbres statuaire. Malheureusement on ne trouve nulle part une indication précise de la position & de l'attitude de ces statues. Il est probable que des

(1) Art. II, 613, *Ipsa Venus pubem*, QUOTIES VEI AMINA PONIT, *Protegitur læva semireducta manu.* — Les auteurs de la *Description des Pierres gravées du cabinet de M. le duc d'Orléans*, ont fait la même remarque au sujet de l'expression *Semireducta manu.* V. le T. I. p. 138, n. 5. Note du Traducteur.

(2) A moins que d'appliquer ici une épigramme de l'Anthologie Grecque, IV, 12, pag. 463 : *Ni*

copies de toutes les manières adoptées à cet égard par les anciens artistes sont parvenues jusqu'à nous ; mais on ne peut rien établir de certain d'après des statues uniques en leur genre. Outre les deux Vénus de Praxitèle , & une autre en bronze de cet artiste , transportée par la fuite à Rome , & placée dans le temple de la Félicité , on mettoit au rang des ouvrages du premier mérite la Vénus

Praxitèle, ni l'acier ne t'ont faite ; mais tu es ici comme devant Pâris. Il faut remarquer cependant que ce petit poëme concerne la Vénus Cnidiennne. M. de Scheybroit , avec Koremon , (*De la nature & de l'art dans la peinture , la sculpture , l'architecture & la gravure* , T. II , p. 12 ,) que la modestie de la Vénus de Médicis paroît plutôt indiquer une Hélène d'après Zeuxis , ou une Pallas , qu'une Vénus ; parce qu'il est à présumer que celle-ci se fera présentée à Pâris avec plus de hardiesse. Cette dernière observation est fort bonne ; car après l'exemple donné par Junon & Pallas , qui se dépouillèrent de leurs vêtements , la modestie ne devoit plus avoir lieu pour Vénus , & moins encore , si elle s'est montrée telle que Coluth la représente ; c'est-à-dire , « Qu'elle-même arracha ses » vêtements , & découvrit son sein , en déliant sa » ceinture ». Voyez *Coluth* , page 151 & suiv. Cependant cette statue ne peut pas représenter Pallas ; & nous ne connoissons , ni ne trouvons nulle part rien de semblable d'Hélène ; mais on fait positivement que Vénus a été représentée de cette manière ; & le certain doit ici l'emporter sur ce qui n'est que probable , ou seulement possible.

(9)

de Cephissodore , fils de Praxitèle (1) ; la Vénus de Phidias , en marbre , d'une beauté rare (2) , & placée dans les portiques d'Octavie ; la Vénus de Scopas(3) , qui se trouvoit dans le temple de Mars , près du cirque de Flaminius hors de Rome : cette dernière étoit nue , & on la préféroit même à celle de Praxitèle. Ce n'est que la Vénus de Scopas , dont la Vénus de Médecis puisse avoir été , à mon avis , la copie.

Il se trouvoit aussi une Vénus de Philisque à Rome , dans le temple de Junon , qui faisoit partie des portiques d'Octavie ; & dans le temple contigu de Jupiter , une Vénus au bain , de Polycharme (4). Je n'ai pas encore fait mention de la Vénus d'Alcamènes , placée à Athènes , dans l'endroit nommé *les Jardins* (5) ; car elle ne fut pas

(1) Pline XXXVI, sec. 4 , 6. Elle étoit alors placée à Rome , dans les monumens d'Asénus Pollion.

(2) Pline XXXVI, sec. 4 , 3.

(3) Pline XXXVI, sec. 4 , 7 , *Præterea Venus in eodem loco nuda Praxiteliam illam antecedens & quæcunque alium locum nobilitatura.*

(4) Pline XXXVI, 5 , sect. 4 , 10.

(5) Ἐν Κήποις *Vid.* Pausan. I , 19. Pline XXXVI, §. 4 , 3. La Vénus qu'Agoracrite de Paros exécuta en concurrence avec Alcamènes , & qu'il changea

transportée à Rome. Pausanias la vit encore à sa première place. Le sein, les bras & les mains étoient les plus belles parties de cette statue. Une autre de marbre de Paros, exécutée par Phidias, se trouvoit encore, à la même époque, dans le temple de Vénus Uranie à Athènes (1); ainsi elle ne ressembloit pas à celle qui étoit à Rome; non plus qu'une troisième Vénus de Phidias, placée à Elis (2), qui étoit d'or & d'ivoire : la draperie probablement en or couvroit le corps travaillé en ivoire. On ne peut nullement parler ici des manières de représenter cette déesse relativement à son culte (3). Vénus étoit pour l'artiste l'idéal de la beauté du sexe, accompagnée de tous ses charmes,

ensuite en Néméfis, retenoit probablement sa robe relevée devant son sein, ainsi qu'on le voit dans d'autres figures dont il fera parlé ci-après. *Vid. Winkelmann, Histoire de l'Art, L. VI, chap. 2.*

(1) Pausan. I, 14, p. 36; ainsi M. Larcher se trompe, page 73.

(2) Ibid. VI, 25, p. 515.

(3) On en trouve quelques-unes sur des médailles; comme la Vénus de Paphos, de Berytus, & celle d'Aphrodisium dans le Muséum de Médicis, T. 72, 1. Sur une médaille de Gordien, & sur une autre de Sal. Barb. Orbiana, épouse d'Alexandre Sévère, chez Maffei, *Verona illust. P. III. p. 235.*

qu'il cherchoit à rendre par une attitude avantageuse , ainsi que par une action & une expression convenables.

A la vérité , le nom de l'ancien artiste Cléomènes , fils d'Apollodore , d'Athènes , dont Pline cite les Muses Thespiades (1) , se trouve à la Vénus de Médecis ; mais il est démontré que cette inscription est supposée. Gori s'en est long - tems occupé ; mais je passerai sous silence tout ce que lui, Richardson & Winkelmann en ont dit.

Il faut convenir que la Vénus de Médecis se trouve sur des médailles : comme sur celle de Julia Domna de la ville d'Ulpia Sardica, dans la Moësie (2), & sur une autre de la ville d'Apollonie en Epire (3) ; mais cela ne suffit pas pour indiquer la trace qui pourroit faire découvrir le premier auteur de cette idée.

(1) Pline , XXXVI , 5 , sect. 10. Il faut qu'il y ait eu un tems où l'on a singulièrement abusé du nom de cet artiste. A Wiltonhouse , dans la collection du comte de Pembrock , il y a quatre morceaux avec son nom : une Euterpe , une Amazone , un Faune & un Amour ; cependant M. Kennedy ne s'avise pas de douter de la vérité de ces inscriptions.

(2) Frælich , *Tentam. Rer. num.* p. 253.

(3) Theupoli *ant. Numism.* T. II , p. 950 , & dessinée dans les *Statues della libr. di S. Marco*, p. 111 , ad. n. 19.

Selon l'opinion commune , la Vénus de Médicis ne peut être que la Cnidiennne , c'est-à-dire , le chef-d'œuvre de Praxitèle en marbre , qui vint à Cnide , & qui valut à cette ville sa célébrité & le concours des étrangers (1). Nous savons positivement que cette Vénus avoit un air riant , qu'elle étoit nue , & qu'elle couvroit les parties du sexe de sa main gauche (2) ; mais , autant que je le sache , il ne se trouve ni dans Lucien , ni dans l'Anthologie , où il y a cependant une suite d'épigrammes peu spirituelles sur la Vénus Cnidienne , ni ailleurs , aucune notion sur le reste de son attitude. On s'est imaginé que la Vénus de Florence est celle qui se trouvoit à Cnide ; car de cette ville elle doit avoir été transportée à Constantinople , & de-là il étoit facile , a-t-on peut-être pensé , de la conduire à Rome. Suivant Cedrenus , elle doit avoir été placée dans le palais

(1) Plin. XXXVI, 3, sect. 4, 5.

(2) Lucien *Amor.* 13. Elle est toute nue , dit-il , excepté qu'avec une main elle couvre à peine les parties , πλην ὅσα τῇ ἑτέρᾳ χειρὶ τὴν αἰδω λεληθοῦσαν σκεπνυπτειν. Si j'entends bien le sens de ce passage , j'y trouve la preuve que l'autre main ne couvroit pas le sein.

de Lausi à Constantinople (1) ; mais je n'ai aucune confiance dans les assertions des auteurs de ces tems - là & de ce genre. Il est possible qu'il y ait eu une Vénus , même dans l'attitude de la Cnidiennne ; mais que ce fut la statue de Cnide , cela exige un meilleur témoignage. Quand même cette notice feroit plus digne de croyance qu'elle ne l'est , on peut y opposer que le grand incendie qui , sous Léon I , en 462 , détruisit les trois quarts de la ville & la grande bibliothèque impériale , avec une infinité d'anciens ouvrages de l'art , a pu endommager la Vénus Cnidiennne , ainsi que le Jupiter Olympien. Les auteurs que je connois ne parlent pas positivement de ces ouvrages , mais ils indiquent en détail les quartiers & les places de la ville qui furent la proie des flammes , & dans ce nombre est le palais de Lausi (2).

Théodore Siegfried Bayer a écrit une longue dissertation sur la Vénus

(1) Cedren. p. 322.

(2) Voyez Zonares , *Annal.* XIV. p. 30 ; B. Cedren. *Hist. comp.* 348 ; Evagrius , *Hist. eccles.* Lib. II , c. 13 , & *ibid.* Valois.

Cnidiennne (1), pour prouver qu'une statue placée dans une grotte du jardin impérial, près le palais d'été à Pétersbourg, représente cette déesse : elle diffère de la Vénus de Médicis par la position & la tête, & cependant l'attitude en est la même. Mais la chose n'est pas démontrée, parce que les médailles des Cnidiens prouvent le contraire ; car on y voit, à la vérité, une Vénus nue, mais qui de la main droite couvre les parties du sexe, & tient de l'autre son vêtement étalé sur un vase placé à côté d'elle. Une semblable se trouve sur le médaillon de Plautille, femme de Caracalla, dans la collection du roi de France, & sur un autre cité par Haym (2). La circonstance qu'il y a un Esculape à côté de Vénus,

(1) *In Comment. Acad. Petrop. T. IV. p. 259.* Cette dissertation est écrite avec beaucoup d'art & de connoissances de l'antiquité.

(2) Vaillant *Numism. Gr. p. 102.* La première se trouve dans Spanheim : *De usu & præst. numism. T. II, p. 296* ; l'autre, dans Haym, *Tesoro Brit. T. II, t. 16, 3, p. 245* ; répétée dans la dissertation de M. l'Abbé de la Chau, p. 71 ; toutes deux dans Gesner, t. 150, n. 46, 47. Au reste, on ne voit que des têtes de Vénus sur les médailles des Cnidiens.

me paroît être une flatterie adroite pour Caracalla & sa femme. Cependant on pourroit objecter que la Vénus représentée sur ce médaillon, peut être une autre que celle dont il a été question jusqu'ici, puisqu'on ne voit pas la nécessité que les Cnidiens aient dû employer précisément la Vénus de Praxitèle sur leurs médailles. De plus, nous savons, par les premières pages de Pausanias, que les Cnidiens avoient trois temples de Vénus : le premier & le plus ancien étoit consacré à Vénus Doritis ; le second, bâti sur le promontoire, à Vénus Acréenne ; & le troisième à la Vénus qu'on appelloit particulièrement la Cnidienne. Les Cnidiens eux-mêmes la nommoient Eupléeenne. Mais ce ne feroit qu'un cercle vicieux dans la discussion ; car c'est seulement sur des conjectures, & non sur des notions certaines, qu'est fondée cette prétendue manière de représenter la Vénus Cnidienne. Cependant nous en trouvons une sur les médailles des Cnidiens, qui doit avoir existé chez eux ; on peut donc soutenir, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est précisément celle qui a rendu leur ville si célèbre. La dénomination

d'une Vénus Cnidiennne paroît être devenue générale ensuite, de sorte qu'on s'en est servi pour chaque Vénus placée dans la même attitude. Pareillement, lorsqu'il est question, en plusieurs endroits, d'une Vénus de Praxitèle, il ne faut pas toujours croire qu'il s'agit d'un ouvrage des mains de cet artiste (1).

La seconde Vénus de Praxitèle, placée à Cos, étoit drapée; les habitans de Cos la préférèrent à la première, parce que, suivant la remarque de Pline (2), la nudité de cette statue leur parut indécente (3). Elle étoit aussi de marbre.

La Vénus Anadyomene, d'Apelle proprement dite, ce tableau si célèbre, placé d'abord dans le temple d'Esculape à Cos, et transporté ensuite par Auguste dans celui de Vénus Génitrix à Rome (4), étoit une Vénus effuyant ses cheveux. Les épigrammes con-

(1) Etienne de Byzance dit qu'à Alexandrie, ville de la Carie, il y avoit une Vénus de Praxitèle. C'étoit sans doute une copie; du moins aucun autre écrivain n'en a fait mention depuis.

(2) Pline, XXXVI, 5, 4, §. 5.

(3) Pline, XXXV, 36, 15.

(4) Ovid. IV, de P. 1, 30. *Æquoreo madidas
que premit imbre comas.*

nues, indiquent qu'elle tenoit ses cheveux *des deux mains* (1), & son attitude doit avoir été à-peu-près semblable à celle que l'on voit sur quelques pierres gravées (2). Il se trouve un bas-relief à Rome (3), qui représente Vénus assise sur une coquille supportée par deux Tritons : l'Amour lui présente un miroir. Les figures en sont très-mal groupées ; celle de Vénus est sans grace ; il paroît cependant que c'est une copie de la Vénus Anadyomène d'Apelle. L'artiste doit néanmoins y avoir fait quelques changemens ; car le tableau ne représentoit qu'une figure à mi-corps. On remarque quelque différence dans l'expression d'une petite figure mal dessinée, qui se trouvoit autrefois dans la collection de M. Wilde (4). Les cheveux en sont arrêtés par un bandeau ; ce qui se voit aussi à une petite figure de bronze d'Hercula-

(1) Dans le quatrième livre de l'*Anthologie Grecque*. La douzième est traduite par Ausone, Epigr. 106, *Ut complexa MANU madidos salis aequore crines humidas sputa stringit UTRAQUE comas.*

(2) Gravelle, *Recueil de pierres grav.* T. I, t. 25 ; Lippert, *Dactyloth. Mill.* I, 1, 96, II, 1, 88, 89.

(3) *Admiranda Romæ*, n. 308.

(4) De Wilde, t. 22.

num (1). Une autre petite figure de bronze , publiée par le comte de Caylus , doit de même représenter cette Vénus (2). Mais il faut l'avouer , on y cherche vainement les charmes de cette déesse , quoiqu'il paroisse cependant qu'elle empoigne ses cheveux humides.

On doit regarder comme un changement de l'idée d'Apelle , lorsque Vénus essuie ses cheveux avec une seule main (3); mais alors cette idée est appliquée à une Vénus sortant du bain , laquelle est drapée & tient un miroir. Une pareille Vénus , dont la partie inférieure du corps est drapée , & qui paroît essuyer ses cheveux de la main gauche , c'est celle du cardinal de Richelieu , placée à Versailles (4). Si l'on savoit que cette statue est véritablement antique , on pourroit en conclure quelque chose de certain ; mais

(1) Tom. VI , t. 17 ; une autre dans le *Raccolta d'Opusc.* T. XV , p. 479.

(2) *Hist. de l'acad. des Inscr.* tom. XXX , p. 442 , où il se trouve un article sur la Vénus Anadyomène d'Apelle , mais qui est bien loin d'être aussi instructif que d'autres écrits de ce célèbre amateur auquel les arts ont tant d'obligation.

(3) Comme dans le tableau du Titien , dans la collection de M. le duc d'Orléans.

(4) *Recueil de figures de Versailles* , par Thomassin , t. 43. On prétend que c'est une copie d'une fig. antique.

si elle est restaurée , il y apparence qu'elle représentoit autrefois une Vénus sortant du bain. Gravelle parle d'une autre Vénus sur une pierre gravée , qui d'une main exprime ses cheveux , & de l'autre tient un miroir (1). Sur une médaille de la colonie de Corinthe , frappée à l'honneur d'Agrippine la jeune (2) , est une véritable Anadyomene , qui vient de sortir du sein de la mer : elle essuye ses cheveux de la main gauche , & étend le bras droit ; elle est toute nue , debout sur un char traîné par un Triton & une Néréide : on ne peut donc pas la prendre pour une autre Vénus. Lorsque les pierres gravées offrent une Vénus assise sur des chevaux marins , il faut la regarder comme une Vénus Marine (3).

La dénomination de Vénus Victrix , est employée pour plus d'une manière de représenter cette déesse : d'abord , lorsque triomphant de ses rivales , Pâris lui adjuge la pomme d'or. Ensuite , on

(1) Tome I , t. 24.

(2) Vaillant *Numis. Coloniar.* p. 165 , répétée par M. l'abbé de la Chau , page 9.

(3) Lippert. *Dactyloth.* Mill. I , 1 , 77.

donne ce nom à Vénus armée du casque & de la lance, & quelquefois du bouclier. Cette représentation fait croire que l'artiste avoit en vue Mars défarmé (1); puisqu'on la trouve aussi sur des médailles avec Mars qu'elle careffe, & la légende : *Veneri victrici*. Les amours de Mars & de Vénus sont connus; c'étoit un sujet très-favorable aux artistes qui l'ont représenté en marbre, ainsi que le prouvent différens groupes dont il fera parlé ci-après.

Cette représentation de Vénus Victrix a aussi souvent été employée pour désigner certains événemens, comme sur les médailles frappées pour célébrer les victoires des Césars; mais alors on y a ajouté d'autres attributs. Vénus est debout entre des enseignes légionnaires; elle porte le pied sur la proue d'une galère; & tient à la main une Victoire, une branche de palmier ou d'olivier, &c. Déjà sur les médailles de Jules César on lui voit un caducée : belle allusion à

(1) Aussi, dans une épigramme de Léonidas sur la Vénus armée, *Anthol. Grec.* IV, 12, 464 : « Pour-
» quoi, Déesse, as-tu pris les armes de Mars? Il
» est vrai, tu l'as défarmé; mais si un dieu a été
» vaincu, comment peux-tu vouloir faire la guerre
» aux hommes »?

la fin des guerres civiles. Elle a aussi à côté d'elle les aigles des enseignes légionnaires. Dans un sens différent, cette Vénus Victrix doit avoir été employée sur les médailles de Julia Domna, de Faustine, de Plotine, de Julia Mammœa & d'autres impératrices. Peut-être a-t-on voulu indiquer par-là l'amour de leurs époux, qu'elles avoient subjugués par leurs charmes.

La première représentation de Vénus Victrix avec la pomme se trouve aussi sur des médailles de quelques impératrices, comme de Faustine la jeune⁽¹⁾, de Lucilla, de Julia Domna, de Plautille; quelquefois aussi avec le surnom de Vénus Félix. De la même manière, on la trouve comme Vénus Augusta, sur les médailles de Titus & de Faustine l'ancienne.

La seconde Vénus Victrix, avec le casque & la lance, est de la plus haute antiquité. En Chypre on la représentoit déjà avec la lance. Dans l'ancien temple de Cythère⁽²⁾ on la voyoit de même, mais

(1) Gesner, T. 114, 12, 115, 13, 14, 15, 35, 36, 37.

(2) Pausan. III, 23.

armée d'un arc. Cependant cette déesse, représentée avec le casque & la lance, ne pouvoit être que ce qu'on appelloit à Sparte la Vénus armée, qui y eut un culte particulier (1). Le nom de *Victrix*, paroît avoir été plus en usage chez les Romains (2). Sous ce nom, Pompée lui dédia le temple connu près de son théâtre. César lui bâtit un autre temple, aussi à l'occasion d'une victoire (celle de Pharsale), mais sous le nom de Vénus Genitrix; & sous cette même dénomination, ainsi que je le dirai tout-à-l'heure, elle est armée de la lance & du bouclier. Cependant on la trouve aussi en Vénus victorieuse proprement dite, sur les médailles de César, où elle est nue avec une petite draperie, tenant d'une main le casque, & de l'autre le bouclier ou la lance (3); mais elle paroît plus souvent encore ainsi sur les pierres gravées.

Les anciens semblent avoir adopté

(1) Larcher, p. 218 & suiv.

(2) La Vénus *Nicéphore*, ou qui donne la victoire, avoit rapport à une absolution juridique. Pausan. II, 19, p. 153. M. Larcher n'auroit pas dû citer les *Nicéphores* de Ptolémée Héphéstion; car cet auteur créa lui-même ses mythologies.

(3) *Thes. Morell.* t. 8, n. 7, 8.

la Vénus Genitrix dans une double application. D'abord César l'appella ainsi, comme la mère commune de sa famille (1) ; & sous ce nom, il lui dédia son célèbre temple, le premier grand monument d'architecture de Rome. Je ne trouve nulle part dans quelle forme & attitude elle y fût représentée ; plusieurs circonstances favorisent l'opinion que c'étoit sous celle d'une Vénus Victrix ordinaire. La Vénus qui servit de cachet à César, & ensuite à Auguste, étoit de même armée ; par conséquent Victrix (2). Cependant les médailles de César servent à fixer notre opinion à cet égard ; car on y voit Vénus avec une draperie traînante ou relevée (3), ayant le sein gauche découvert & un diadème sur la tête. Sur d'autres médailles de César on trouve cette tête de Vénus ceinte d'un diadème, mais avec de légères différences dans la coëffure : d'une main

(1) Voyez plus au long, *Thes. Morell. T. I.*, Schlegel, *Comment. ad.* t. 3, 5.

(2) Dion, 43, 43, 47, 41 ; comparez Larcher, p. 228 & suiv.

(3) Avec la draperie relevée, elle se trouve sur les médailles de la famille de M. Mettius, & avec la robe traînante sur celles de L. Buca.

elle tient une lance & de l'autre communément une Victoire. On la voit aussi assise avec la même armure (1). Quelquefois elle a à côté d'elle un bouclier qui porte sur un globe. On devine aisément pourquoi cette Vénus Genitrix pourroit être nommée aussi Victrix. Elle tenoit une Victoire à la main, & c'est à la suite d'un vœu, fait avant la bataille, que le temple lui a été construit. Cependant la Vénus Genitrix proprement dite, se trouve aussi sur quelques médailles de César (2) & d'Auguste (3). Il est surprenant que parmi les anciennes statues conservées ou restaurées, il n'y ait, du moins autant que je le sache, aucune Vénus Genitrix représentée de la manière détaillée ci-dessus.

Dans les tems postérieurs, j'apperois beaucoup d'inexactitude au sujet des Vénus Genitrix & Victrix. Je reconnois la première sur des médailles de Faustine, où elle est assise portant la Victoire sur la main (4) avec la légende :

(1) Morell. *Thesaur. premières planches.*

(2) Ibid. t. 8, n. 7, 8.

(3) Ibid. t. 9, 13, 14, 26.

(4) Gesner *Numism. Impp.* t. 113, n. 68.

Venus Genitrix. Une autre médaille de Julia Domna avec la même légende, a une Vénus assise avec une haste (1); au lieu qu'on reconnoît la véritable Vénus Génitrix sur les médailles de Lucilla, avec la légende : *Vénus Victrix*; & sur celles de Crispina & de Julia Mammœa, avec l'inscription : *Vénus Félix*. Tandis que sur des médailles de Sabine on trouve Vénus, tenant d'une main sa draperie supérieure, & de l'autre, une pomme avec ces mots : *Veneri Genitrici* (2). La médaille de Plautille qui représente Vénus avec la pomme & la lance, ayant l'Amour à son côté, avec la légende : *Vénus Genitrix*, paroît approcher davantage de l'idée d'une Vénus mère (3). A celle-ci ressemble celle d'une médaille de Julia Mammœa, mère d'Alexandre Sévère (4); & sur une médaille de Salonine, elle paroît avec une haste, tenant l'Amour sur le bras (5). Il est probable

(1) Ibid. t. 138, n. 49.

(2) Pedrusi, T. VI, t. 39, 6.

(3) Trifan, T. II, p. 247.

(4) Gesner, t. 166, 47.

(5) Vaillant, *Numism. Imp. præstantiora*, P. II, p. 389. Cependant, sur une médaille de Julia Paula,

que par ces représentations on a voulu célébrer les couches des impératrices. On voit même sur une médaille de Faustine , Vénus avec la pomme dans une main , & portant sur l'autre bras un enfant enveloppé de langes (1).

Il est hors de doute , que la dénomination de Vénus Uranie ou Céleste est ancienne. On prétend que la femme de Cadmus a fait ériger la statue très-ancienne qui s'en trouvoit à Thèbes. Dans l'origine cette représentation serroit en Phénicie , en Syrie , en Chypre , &c. , à désigner la force créatrice ou reproductrice & générative de la nature , & la nature elle-même ; mais cela est étranger à cette discussion. Ensuite on la regarda comme le symbole de l'amour pur , opposé à celui des sens (2) ; cependant elle ne paroît avoir été en usage

femme d'Héliogabale , on la voit en *Genitrix* , avec l'Amour sur le bras , & la légende : *Veneri felici*. Gesner , t. 159 , 65.

(1) Gesner , t. 115 , 11. Une figure de femme drapée avec un enfant , sur les médailles de Magnésie en Jonie , rapportées par Frœlich. *Tentam.* n. 239 , paroît être Latone avec Diane.

(2) Pausan. IX , 16 , p. 742. On prétend qu'Harmonie , femme de Cadmus , avoit fait ériger à Thèbes , à côté de la Vénus céleste , une Vénus vulgaire (*Pandemos*) , & une autre surnommée *Apostrophia*.

que dans les tems les plus reculés. Aussi à Athènes le temple de la Vénus Céleste étoit-il un des plus anciens ; on y plaça depuis une statue de marbre blanc de Phidias (1) ; mais nous en ignorons l'attitude & l'expression. Dans un endroit appelé *les Jardins*, il y avoit une petite chapelle ou petit temple de Vénus, & dans le voisinage une statue carrée comme un Hermès , avec l'inscription : *Vénus Céleste , la plus ancienne des Parques* (2). On ne peut pas indiquer avec exactitude , ce qui formoit la marque caractéristique de cette représentation, Pausanias dit positivement , qu'il y avoit un ancien temple de la Vénus Céleste à Cythère ; & , il ajoute , que sa statue étoit armée (3). Les médailles des Cytheréens , rapportées par Golzius (4) , en indiquent peut-être la véritable forme : elle y est représentée toute nue , & tenant d'une main un arc posé à terre , &

(1) Voyez Pausan. I, 14, p. 36.

(2) Car c'est ainsi qu'on doit expliquer : Μοιρών πρεσβόταιη. C'est un fragment de la plus ancienne mythologie. Pausan. I, 19, p. 44.

(3) Pausan. III, 23. Αὐτὴ ἡ θεὸς ξοανὸν ὀπλισμένον.

(4) Numism. Gr. Insul. t. 3, 1 & 2.

de l'autre la pomme ou une flèche. C'est ainsi qu'elle se trouve sur des médailles d'Alexandre, aussi avec l'arc ; ou à sa place , avec un bouclier posé à terre⁽¹⁾. Du reste , je ne me rappelle aucun monument ancien avec la Vénus Céleste , excepté les médailles de Julia Soæmias , mere d'Héliogabale (2) , où elle est représentée debout drapée avec la lance , tenant de la main droite un globe , quelquefois avec une étoile ou le soleil , & avec l'Amour vers le bas côté ; l'inscription porte : *Venus Cælestis*.

Il résulte de ce qui précède , que la représentation d'une Vénus armée étoit aussi ancienne que commune. Pausanias fait mention d'un ancien temple de Sparte avec une statue en bois de cèdre d'une Vénus armée (3). Il n'est pas fort facile de deviner aujourd'hui le sens que les premiers Grecs y attachèrent , à moins d'adopter ma conjecture ; savoir , que dans les premiers tems les Grecs ne savoient pas caractériser

(1) Golzius , *Nunism. Gr. t.* 33, 8 , 9 , 10 , 11.

(2) Voyez Vaillant , *Mezzobarba & Gesner*.

(3) Pausan. III , 15 , vers la fin.

autrement leurs divinités que d'après eux-mêmes ; c'est-à-dire , armées de l'arc & de la fleche , ou de la lance & du bouclier. Telle étoit la figure la plus ancienne d'Apollon à Amicle , armée de l'arc & de la flèche. Diane conserva cette manière d'être représentée ; & Junon Pallas , Vesta , &c. , gardèrent la lance.

La célèbre Vénus Erycine a probablement eu une forme particulière : je ne la vois nulle part , excepté sa tête sur les médailles d'Eryx , rapportées par Paruta , avec un diadème & une coëffure qu'on retrouve ailleurs. On prétend reconnoître aussi sa tête sur des médailles de Ségeste , mais les cheveux n'en sont pas noués avec un diadème garni de perles , ni les boucles flottantes relevées sous ce diadème (1). Il est à remarquer , que cette tête ne doit pas avoir un profil Grec , & je ferois plus porté à la prendre pour Egesta ou Ségesta , fille de Crimifus.

Sur une médaille de la ville de Tyn-daris en Sicile , on voit une Vénus debout nue , avec une petite draperie sur

(1) Par exemple , chez d'Orville , t. 6.

le dos , tirée en avant sur les deux bras , tenant une flèche d'une main & conduisant l'Amour de l'autre (1). Mais de pareilles manières uniques en leur genre , qu'offrent les types des médailles des villes me mèneroient trop loin , & n'appartiennent pas à mon sujet.

La plupart de ces représentations se rapportent vraisemblablement aux ouvrages des grands maîtres , que d'autres ont ensuite imités ou copiés.

Il est même probable que les ouvrages de ces grands maîtres ne furent que d'anciennes idées mieux rendues. En Chypre , par exemple , se trouvoit , dès les tems les plus reculés , une Vénus nue attribuée à Pigmalion , qui est devenue célèbre par la passion extraordinaire qu'elle inspira à son auteur. Une Vénus armée d'une lance doit aussi y avoir existée (2). Les hommes de génie tirèrent parti de semblables représentations ; mais en pareils cas , le génie jouit des droits du conquérant , qui moissonne là où d'autres ont semé : on lui attri-

(1) Golz. *Numism. Sic.* t. 7 , 3 ; aussi chez Paruta.

(2) On le juge d'après le sur nom d'*Encheia*, qui se trouve dans Helychius.

bue l'invention de ce qu'il a perfectionné ou fait valoir avec plus d'avantage & de succès.

Les artistes modernes & les antiquaires ont formé leur système d'après toutes ces représentations , sans avoir eu des idées sûres & précises de chacune. D'après le type de la Vénus de Médicis , on a restauré une infinité de torfes de statues de femme , en leur donnant ce nom , quand même leur attitude différoit du type primitif. On a de la peine à croire que ces torfes appartenissent jadis à des statues de Vénus ; ceux même dont les têtes se sont conservées peuvent avoir été des portraits de belles femmes , que l'artiste aura exécutés d'après l'idéal d'une Vénus. A l'égard de plusieurs cette conjecture équivaut à une preuve. On a exécuté tant d'autres statues de déesses , d'héroïnes & de femmes célèbres dans les anciens tems , qu'il ne paroît pas possible que toutes aient été détruites , & que les statues seules de Vénus soient parvenues jusqu'à nous en une aussi grande quantité ? Mais si le nombre considérable de ces statues d'anciennes héroïnes , & leurs copies avoient été conservées quoique

mutilées, à quels signes certains pourroit-on les reconnoître ? On se borne donc à les transformer en Vénus par la restauration. Si la Phryné de Praxitèle, qu'il plaça à Delphes, existoit encore, il est certain que les antiquaires & les artistes modernes n'en feroient faire qu'une Vénus. Au fond le nom ne fait rien à la chose, pourvu que les antiques soient bonnes : mais il faut se garder de faire servir des torfes mutilés & rendus méconnoissables par des noms & par des restaurations arbitraires, à l'explication de la fable, ou à un système raisonné du costume des anciens. Souvent on adopte, sans examen, les noms une fois reçus, & l'on est si persuadé de leur exactitude que, par exemple, on regardera plutôt les choses les plus ineptes comme démontrées, que de se permettre de douter si les prétendus Gladiateurs sont réellement des Gladiateurs.

En attendant, il est vrai qu'anciennement la Vénus de Médicis a été souvent répétée & copiée, & que ces statues, d'un mérite inégal, sont aussi plus ou moins restaurées (1). Celle

(1) Il y en a plus de cent à Rome, suivant Richardson, p. 526. On peut se convaincre de quelle manière
qui

qui a été découverte en 1762 , & qui est connu sous le nom de la Vénus de Jenkins , obtient même la préférence sur celle de Médicis , au moins par quelques parties. Elle fut trouvée sans tête ; & , si je ne me trompe , Cavaceppi l'a restaurée. M. Thomas Jenkins la vendit à un de ses compatriotes (1) ; savoir , M. Weddels , qui l'a placée dans sa maison de campagne à Newby près Rippon , en Yorkshire (2).

elles se font , en examinant le torse dessiné chez *Bischof* , N°. 82. Celle de la collection d'Arundel est plutôt une répétition qu'une copie , *Marm. Oxon.* t. 4 , que Pricæus avoit déjà donnée (*Apullj. Apolog.* p. 92) où elle est très-mal dessinée & gravée. La tête & la main gauche sont modernes ; & peut-être même aussi la droite , placée devant le sein , & dans laquelle elle paroît tenir une coquille. Il y en a deux dans la *villa Borghèse*. Voyez Thomassin , t. 27 , 33. Une restaurée par Cavaceppi (n. 36) , a passée en Angleterre , &c. Dans les premiers ouvrages modernes sur les antiquités de Rome , il est fait mention , avec beaucoup d'éloge , de plusieurs torfes de Vénus : il est probable qu'ils ont été restaurés depuis longtemps. Voyez Aldrovande , p. 210 , 206. Je parlerai encore moins des copies modernes. La belle statue de bronze , une des six moulées sur l'antique & jetées en fonte à Florence , est dans mon voisinage , à Cassel.

(1) Casanova dit , dans son *Discorso sopra gli antichi* , P. XXI , XXII , qu'elle fut vendue 16000 écus romains , ou 6000 livres sterling.

(2) Un très-beau modèle en plâtre de cette statue se

Une autre Vénus très-estimée , qui partage au moins la célébrité de celle de Médicis , si elle ne l'efface pas , c'est celle dont le pape Benoît XIV fit présent au Capitole. Plusieurs parties de celle-ci sont même estimées plus belles & mieux travaillées , sur-tout les jambes & les bras , qu'on trouve très-défectueux dans celle de Médicis (1). Seulement

trouve à Hannovre, dans la maison de M. le grand échan-
son de Steinberg. Le caractère de la statue annonce un
âge plus avancé que celui de la Vénus de Médicis :
c'est plutôt le corps d'une belle femme faite. La même
chose m'est confirmée par un ami , sur les connois-
sances duquel je puis compter , parce qu'il les a
tellement perfectionnées dans ses voyages que peu
d'objets peuvent lui paroître neufs ou étrangers.
C'est M. de Born , conseiller de la cour de Saxe.
Il m'écrit d'Angleterre , que la statue est plus haute
que la Vénus de Médicis , & que les parties en sont
plus fortes. Le sein est très-beau , mais les au-
tres parties du corps sont un peu applaties. La tête
est ajoutée , & la forme n'en est pas trop noble ; le
bras gauche depuis le coude est restauré , & un grand
morceau se trouve incrusté à la partie postérieure
de la hanche gauche ; la jambe gauche au-dessus du
genou , & la droite depuis le mollet sont restaurées.
Vers le milieu de la partie supérieure du bras gauche
l'artiste a indiqué un brassilet. Le marbre est beau
compacte & jaunâtre , ayant le vernis de l'antiquité.
Comme on n'avoit encore donné aucune description
exacte de cette statue tant prônée je n'ai pas hésité
à en parler ici.

(1) M. le professeur Casanova en porte le même
jugement : mais cela n'est pas surprenant ; car les

la tête en est trop grande , & les traits sont prononcés d'une manière trop mâle ; ce qui fait croire que cette statue est le portrait d'une belle femme d'après l'idéal d'une Vénus. Celle de Dresde est , entre plusieurs autres d'un moindre mérite , une des plus belles copies ou répétitions (1) de la Vénus de Médicis ; & , d'après le jugement de M. le professeur Casanova , elle n'est pas au-dessous de celle-ci (2). Il paroît probable qu'elle y a passée avec d'autres antiques de la collection Chigi ; car , dans le palais de cette famille , près

deux bras de la Vénus de Médicis sont modernes : le droit depuis l'épaule , & le gauche depuis le coude. Winkelmann l'a également observé dans son *Histoire de l'Art*. En général , elle est composée de plusieurs morceaux antiques & modernes , principalement aux jambes , qui avoient été brisées anciennement. On dit que cet accident arriva lorsqu'elle fut transportée de Rome sous le pape Innocent XI , avec la statue nommée le Remouleur & les deux Lutteurs. Il est plus probable qu'elle fut trouvée mutilée de cette manière. Des notions que je dois à la complaisance de quelques amis qui ont examiné cette statue avec la plus grande attention , m'autorisent à en parler plus positivement , que je n'aurois osé le faire sans cela.

(1) Dans le *Recueil* , n. 28 , 32.

(2) Casanova, *Dioscorso* , P. XXI. La partie supérieure, depuis la tête jusqu'à aux hanches, est vraiment antique.

de la place Colonne, étoit une Vénus semblable à celle de Médicis, qui passoit pour la plus belle de toutes celles qui se trouvoient à Rome (1).

En comparaison de ces belles statues & de quelques autres morceaux très-précieux en ce genre, on trouve une grande quantité de copies médiocres, même d'anciens artistes; c'est-à-dire, des torfes de statues de femme, que, par la restauration, on a transformés en Vénus, & qui même sont très-mal restaurées.

Dans la galerie Guistiniani, il y en a une qui s'appuie sur un dauphin & qui de l'autre main tient des fleurs (2): c'est une restauration très-mal-à-droite. Cette Vénus a à côté d'elle l'Amour, qu'elle paroît vouloir soulever (3). On trouve plusieurs exemples de ce genre.

Je vais maintenant rapporter les principales variations dans l'attitude & l'ha-

(1) Suivant Richardson, p. 525. La Vestale qui passa à Dresde (Tuccia avec le crible), n'y étoit probablement plus, car Richardson en auroit certainement parlé.

(2) *Galer. Guistin.* t. 41.

(3) Dans la maison de l'abbé Peretti, chez Bischof, 76.

billement de Vénus, qu'on a observées aux statues de cette déesse qui se sont conservées. Elles prouveront combien l'art peut diversifier même les plus petits détails dans les figures.

Il y a une grande quantité de statues qu'on peut prendre pour des Vénus sortant du bain, tant par le vêtement entièrement ou à moitié ôté, les castolettes d'essence ou les grands vases, souvent couverts d'une draperie légèrement jetée par-dessus, qui accompagnent ces statues. Les artistes se sont toujours attachés à montrer le nud. Plusieurs statues ressemblent parfaitement par l'attitude à la Vénus de Médicis, avec cette seule différence qu'elles ont des vases & une draperie à côté d'elles : telle est une statue à Florence (1), & une autre au cabinet du Capitole (2), qui est mieux conservée que la première, car il ne lui manque que deux doigts. A cette dernière doit ressembler celle de la *villa Albani*, dont

(1) *Mus. Florent.*, t. 34. Gori, qui souvent n'a cherché que des noms savants, l'appelle *Aurea*. De semblables statues se trouvent dans le *Recueil des marbres de Dresde*, 52, 57, 118, 119.

(2) *Mus. Capit.*, III. t. 19. Les misérables explications de Bottari n'apprennent rien d'intéressant sur cela.

parle Winkelmann ; celle de Ménophante , qu'il y ajoute , en différoit certainement (1), & doit être rangée dans la classe des Vénus drapées.

La Vénus sortant du bain du Belvédère (2), est celle qui approche le plus par l'attitude de la Vénus Cnidiennne. Elle couvre , avec la main droite , les parties du sexe , & lève , avec la gauche , sa draperie posée sur un vase. Il me paroît qu'une autre à Florence , qui ressembloit anciennement à celle-ci , a été mal restaurée : à présent , elle tient une coquille à la main gauche (3).

Je me fers de l'expression : *une Vénus sortant du bain* ; quoiqu'elle offre en effet tous les signes qui peuvent servir à faire

(1) Winkelmann , *Histoire de l'Art* , L. IV , chap. 2.

(2) *Raccolta* , t. 4 , Perrier 83 , Bishof. 46. On dit que cette statue est médiocre ; & M. Lalande est de cet avis , *Tom. III* , p. 233. Aldrovande l'avoit déjà décrite , p. 120. On la trouve aussi sur des pierres gravées. Lippert. *Mill. I* , 1 , 81.

(3) *Mus. Florent. v.* 35 , où Gori l'appelle *Vénus Amphitrite* , sans aucun fondement. Cette statue est presque entièrement moderne ; la tête seule est antique. Je suis redevable de ces notions & de quelques autres très-intéressantes au jeune Comte de Benhof , qui se distingue par un goût délicat & une belle ame , qui sont rarement le partage des personnes de son rang.

connoître une Vénus qui se baigne. Dans le temple de Jupiter, près des portiques d'Octavie, se trouvoit une Vénus réellement au bain (1). On peut aussi bien se la représenter à l'entrée qu'à la sortie de l'eau. Communément elle ramasse sa draperie vers les parties du sexe : idée très-heureuse (2) ; ou la tire seulement du bas en haut (3) ; ou bien elle a la partie inférieure du corps entièrement drapée (4).

(1) Du moins Plin, *XXXVI*, 5, 4, 10, la nomme, *Venerem lavantem sese*. C'est un ouvrage de Polycharme.

(2) *Galer. Giustin. I*, 44 & 43. Ici l'artiste lui a probablement mis dans la main droite une fiole d'essence ; cependant cela vaut mieux que, t. 40, où elle tient une coquille, & où un monstre marin avec un amour sont placés à côté d'elle. Une semblable Vénus est dans la bibliothèque de Saint-Marc. Voyez Zanetti *P. II*, t. 20 ; *Villa Phmphilii*, t. 11.

(3) Comme dans la *Gal. Giustin. T. I*, t. 37. Il y a apparence que la statue du *Mus. Flor. T. III*, t. 62, qui a été restaurée en Flore, devoit être une pareille Vénus.

(4) Comme dans la *Gal. Giustin. T. I*, t. 39, où elle tient aussi la pomme ; ainsi que dans d'autres endroits. Voyez Cavaceppi, t. 22. Une Vénus dont la partie inférieure du corps est drapée, & qui s'appuye contre un hermès de Silène, dans une attitude peu agréable, & restaurée par Cavaceppi, ne paroît pas être la composition d'un artiste ancien. La Vénus dite d'Arles a aussi la partie inférieure du corps drapée ; elle est à Versailles. Voyez Thomassin, *Figur. de Vers. t. 3. Versailles immortalisé*, *T. I*, p. 400. D'une main elle tient un miroir, qui paroît moderne, &, avec

Cette draperie représente le vêtement du bain proprement dit ; savoir , une couverture à longs poils (1) pour se garantir de l'air froid telles que celles dont, en pareils cas, les malades convalescents se servent encore de nos jours.

On trouve dans la galerie Guistiniani (2) une Vénus avec une draperie jettée sur les épaules ; & une autre semblable à Dresde (3), que M. le professeur Casanova met au rang des plus belles antiques. Ailleurs la draperie est relevée devant le sein , & retombe jusqu'au-dessous des genoux. Il y avoit autrefois une pareille statue dans le palais Bracciano (4) ;

deux doigts de l'autre main , une pomme. On l'a trouvée à Arles , sans bras. (Voyez *Antiquités d'Arles*, par Seguin. Arles , 1687 , 4 , p. 27). Girardon l'a restaurée en Vénus. Le comte de Caylus a jugé qu'elle représentoit plutôt une belle femme sortant du bain. *Recueil* , T. III , p. 328.

(1) C'est ainsi qu'est drapée la Vénus qui se trouvoit dans la maison d'un certain Ignazio Configlieri. Voyez *Raccolta* , t. 144. Elle est à présent à Dresde , en original ou en copie ; *Recueil* , t. 133. Une autre Vénus de la villa Pamphili , t. 39 , n'est couverte qu'à moitié par une pareille draperie.

(2) Tome I , t. 42.

(3) *Recueil des Marbres de Dresde* , t. 19 ; Casanova , *Discorso* , P. XX.

(4) Richardson , p. 280 , 281 ; Twiss , *Travels* , p. 95.

actuellement elle est à Saint-Ildéfonse , en Espagne. On la voit à Florence assise & s'effuyant les pieds (1); ailleurs elle s'incline debout, pour effuyer un pied qu'elle tient en l'air(2). Une Vénus tenant le bout d'une draperie légère , avec la main droite sur l'épaule , & posant la gauche sur un vase , se trouve dans la *villa* Borghèse (3).

(1) *Museum Florent. T. III, t. 33.* Il est assez singulier que Gori en ait fait une Vénus qui se tire une épine du pied , dont elle doit avoir été blessée en errant dans les forêts à la recherche d'Adonis ; mais alors une épine l'égratigna seulement , & une goutte de sang qui jaillit de la blessure colora la rose. Gori exalte beaucoup la beauté de cette statue. Richardson , page 91 , dit qu'elle est très-belle , mais sans finesse. Dans le fait , voici ce qu'il en est : la tête , le genou gauche , la main droite , les doigts de la main gauche , la moitié de la jambe avec la base sont modernes. La Vénus qui se trouve à Wilton , dans la collection du comte de Pembroke , n'en est probablement qu'une copie. Kennedy & son correcteur (*Ædes Pembroke* , p. 6) , n'en disent rien , si ce n'est qu'elle tire une épine de son pied. L'auteur du *Six Weeks Tour* , p. 159 , prétend même y trouver l'expression de la douleur.

(2) Telle étoit une statue qui se trouvoit dans la maison d'un certain Dorio. Voyez De' Cavallieri , p. II , t. 70. Une semblable , mais petite , en bronze , est citée par Borioni & par Causséo ; & on la trouve aussi sur des pierres gravées , comme , par exemple , dans la collection *Odescalchi* , p. II , t. 82 ; & une petite en bronze dans le cabinet d'Herculanum , *Tome IV* , t. 14.

(3) Brighentii , *Villa Borghese* , p. 80 ; & Perrier ;

Il n'est pas croyable , qu'avant leur mutilation , toutes ces statues aient représenté des Vénus. Combien d'autres déesses & héroïnes peuvent avoir été

z. 66. Cavaceppi a restauré une statue de femme entièrement drapée , avec le sein à moitié découvert , & il l'a vendue en Angleterre pour une Vénus , parce qu'elle avoit deux ceintures , dont une devoit être la ceinte de Vénus. Il s'appuie du suffrage de Winkelmann. Cavaceppi , *Racc. t. 3* , Winkelmann *Mon. ined. P. II* , p. 37 , *Hist. de l'Art* , Liv V. ch. 5. Seroit-il possible que toutes les statues de femme à double ceinture fussent des Vénus ? Je le crois aussi peu que ce qu'il rapporte comme une explication toute nouvelle du passage d'Homère sur la ceinture de cette déesse. Il. § 211 & suiv. Le *cesté* (*κεστός*) ne peut être la ceinture du bas ventre ; Homère parle du sein (*απο τηδεσφιν ελυσατο*) & *εω δ'εγκατθεο κολπον* ne peut absolument pas signifier : *place-le au tour du bas ventre*. Mais Junon devoit cacher cette ceinture , afin d'en employer le charme en secret. Winkelmann n'est pas trop heureux lorsqu'il veut donner des corrections & de nouvelles explications des auteurs grecs & latins. Je regarde donc comme non-prouvé , que la ceinture inférieure soit propre à Vénus , & porte le nom de *κεστός*. On trouveroit plutôt le *cesté* d'Homère à une petite figure de bronze de Portici , qui tenoit probablement une ceinture à la main ; *Bronzi d'Ercol. z. 16*. Winkelmann parle d'une Vénus entièrement drapée , qui , du palais Spada , a passé en Angleterre. *Hist. de l'Art* , Liv. IV , ch. 2. Je n'en puis conclure positivement que ce soit la prétendue Vénus de Cavaceppi ; j'y trouve seulement qu'elle appartient à milord Egremont. Au reste , ces Vénus drapées doivent avoir eu quelque ressemblance avec celle que Praxitèle fit pour Cos & pour Cnide , comme il est dit dans l'*Hist. de l'Art* , Liv. IV , ch. 2.

du nombre ! A quels traits caractéristiques reconnoît-on le torse d'une Laïs ? La manière de représenter la déesse Néméfis ressembloit tellement à l'idée d'une Vénus , qu'Agoracrite , élève de Phidias , avoit pu changer sa Vénus en cette déesse , ainsi que je l'ai rapporté plus haut (1). La chose devient très-facile à concevoir , quand on compare le coude courbé d'une Néméfis à celui d'une Vénus qui déploie son vêtement. Mais combien de portraits de belles femmes peuvent également se trouver dans le nombre de ces statues ? Winkelmann en a remarqué une dans le jardin , du palais Farnèse , avec la tête de Martiana , sœur de Trajan (2).

Je ne dois pas passer sous silence une autre Vénus sortant du bain (car ce ne peut être autre chose) qui doit être rangée au nombre des plus belles de ce genre. Elle a été trouvée il y a quelques années , & porte sur le socle le nom de l'artiste Ménophante. Elle paroît

(1) Plin., XXXVI, sect. 4, 3.

(2) *Hist. de l'Art*, Liv. IV, ch. 7. Il paroît que c'est la même que celle d'Aldovrande, p. 162 ; ainsi les mains y manquoient seulement.

d'un âge plus mûr que celle de Médicis. La main droite est placée devant le sein , mais plus près qu'à l'ordinaire ; & de la main gauche elle approche une légère draperie des parties du sexe. Winkelmann en parle , mais sans la détailler suffisamment (1). Il remarque aussi qu'on trouve une inscription sur le socle , qu'il rapporte , en copiant la forme des lettres ; le sens en est : *Ménophante l'a faite d'après la Vénus de Troas*. Une pareille inscription est sans doute quelque chose d'extraordinaire ; cependant nous devons la regarder comme authentique. A Alexandrie Troas (car c'est cette ville où il y avoit , sous les empereurs , une colonie romaine , qu'il faut entendre ici) , il existoit donc une Vénus que Ménophante avoit copiée. Cette copie fut trouvée en automne 1760 , sur le mont Coelius , près du Clivus Scauri , dans la vigne du marquis de Carnovallia (2) , à qui la statue appartient. Il donna aux ouvriers cinquante écus , s'étant engagé à en payer la moitié de la valeur ; ainsi , cette statue n'a été estimée que cent écus , quoiqu'elle en vaille

(1) Winkelmann , *Hist. de l'Art* , Livre IV , chap. 2.

(2) Venuti , *Antick. di. R.* p. 143.

plusieurs milliers ; c'est-là du moins l'avis d'un Anglois qui en parle dans une lettre insérée dans une collection dont je me sers en ce moment (1). La statue a six pieds de hauteur ; la base & la statue sont d'un seul bloc. Il est assez extraordinaire qu'on pense que Απο της εν Τρωαδι Αφροδιτης , se rapporte à une Vénus Troyenne , & qu'on se soit cassé la tête pour comprendre comment il se peut qu'avant la guerre de Troie il y ait eu d'aussi habiles artistes. Cet échantillon peut servir à apprécier les connoissances littéraires des savans & des amateurs de Rome. C'est aussi , sans aucun fondement , qu'on prétend que toutes les Vénus drapées sont des ouvrages d'artistes Romains , & que les Grecs n'en ont fait que de nues. Le *Græcum est nil velare* ne signifie pas que les statuaires Grecs n'aient fait aucune draperie. L'opinion de l'Anglois en question est aussi peu fondée , lorsqu'il prétend que l'inscription du nom de l'artiste prouve que cette statue doit avoir été un morceau capital ; car la rêverie du baron de

(1) *Archæologia, &c. London 1770, vol. I, p. 135.*

Stofch est depuis long-tems rejetée comme fausse. D'après une conjecture plus probable , on pourroit attribuer à la vanité des empereurs , qui prétendoient descendre de Vénus , la grande quantité de statues que nous avons de cette déesse , & qu'on en découvre encore tous les jours. Cela peut du moins être vrai en partie.

Les anciens avoient réellement une Vénus Callipyge. Tout le monde connoît la fameuse dispute des deux sœurs de Syracuse , dont celle qui a remporté le prix doit avoir dédié un temple à Vénus sous cette dénomination (1). L'idée d'une semblable dispute a été rapporté par un sophiste (2) , & elle se trouve aussi dans une célèbre épigramme grecque (3).

Parmi les statues bien conservées , celle du palais Farnèse rend l'idée d'une Vénus Callipyge (4). Elle regarde ses

(1) Athenée *XII*, vers la fin.

(2) *Lettres d'Alciphron*, I, 39.

(3) Toup. *Epist. crit.*, p. 86 , & avant lui chez Pierfon *Verisimil.* p. 93 , & dans les *Miscell. Lips.* nov. T. IX, p. 107. Une autre épigramme est chez Toup. p. 149.

(4) *Raccolta*, t. 55 ; Thomassin *Stat. ant.* t. 11.

feffes , qui , fans contredit , font la plus belle partie de la ftatue ; car , pour le refte , on la met au fecond rang (1). La tête en eft moderne & mauvraife , & la draperie forme , en tombant , des plis fecs & parallèles (2) ; mais elle fert , d'une manière agréable , d'appui à la ftatue. Une copie faite par J. Clairion s'en trouve à Versailles (3). Une ftatue placée chez un particulier offroit quelques différences dans l'attitude , avec les parties antérieures découvertes (4).

Dans le vrai , l'idée de repréfenter de cette manière la déeffe eft fondée fur celle de Vénus fortant du bain ; & , en effet , on en trouve beaucoup qui approchent de cette dernière repréfentation. Telle eft une Vénus du jardin Borghèfe , qui , au moment de fe

(1) Winkelmann , *Du Sentiment du Beau dans les ouvrages de l'art* , morceau qui fe trouve dans le *Recueil des différentes Pièces fur les arts* , traduit & publié par M. Jansen , & imprimé ; chez Barrois l'ainé , in-8^o , 1786 , page 259.

(2) Richardson , p. 241.

(3) Thomaffin , *Rec. de Fig.* t. 33.

(4) *In ædibus Fabii Bauerii De' Cavallieri Ant. stat. P. II* , 66 , où fe trouve l'infcription ridicule : *Cytherea POSTERITATEM proſpiciens*.

couvrir , se présente avec les fesses découvertes (1). Je crois aussi qu'on peut , suivant sa première destination, reconnoître une Vénus sortant du bain , dans une statue qui , avec les genoux ployés , repose sur le talon gauche. L'attitude en est , à la vérité , aussi peu naturelle que celle du Rémouleur. Le genou ne pose sur rien , car il ne touche pas à terre ; cependant on peut y avoir remédié jadis en mettant la statue en place. La déesse est vue par derrière , & il y a grande apparence que la restauration n'a pas été faite dans le véritable sens. Au palais Farnèse on voit derrière elle l'Amour , à qui elle semble refuser de donner son arc (2). Dans la galerie Giustiniani ,

(1) Chez Perrier , t. 84. L'Amour sur un dauphin qu'on voit à côté d'elle , ne sert probablement que d'appui. Une pareille idée se trouve sur des pierres gravées. Lippert. *Dactyl. Mill.* I, 1, 19 ; une autre *Mill.* II, 1, 91.

(2) De' Cavallieri., *P.* II, t. 68 ; de Scaicchi , t. 28 ; Aldrovande en avoit déjà parlé , p. 146 ; De' vallieri la nomme *Venus Corollaria*. Pour porter ce nom , il faudroit au moins qu'elle tint une guirlande de fleurs. Je ne me rappelle pas que ce nom & la chose aient été anciennement en usage. Mais c'est d'après une semblable idée que Pausias doit avoir fait son tableau de *Glicera Corollaria* , qui représentoit sa maîtresse , une jeune fille
elle

elle tient un flacon d'essence (1), & dans les jardins de Médicis, on la voit avec la main devant le sein (2). En comparant ces statues avec le dessin de celle du palais Giustiniani, fait avant sa restauration, & rapporté par Bischof (3), on peut démontrer que leurs représentations actuelles sont toutes de l'invention des restaurateurs. Ce dessin n'offre que le torse sans la tête & sans la main gauche. Un autre semblable torse se trouve dans le même ouvrage (4). Il me paroît vraisemblable que ce fut d'abord une Vénus qui essuyoit ses cheveux, ou une boucle avec une seule main. On la voit ainsi sur une médaille de Cæsarea Germanica, en Syrie, avec la

qui faisoit & vendoit des bouquets. Voyez Pline, XXXV, 11, sec. 40 & 21, 3.

(1) *Tome I, t. 38*. Un cigne ajouté est aussi l'ouvrage du restaurateur ignorant.

(2) *Raccolta, t. 28*. Une semblable statue étoit dans la maison Madama. Voyez Aldrovande, p. 182; peut-être aussi p. 223; une autre à Saint-Ildefonse, que le P. Caimo trouve ressembler à celle de Médicis. Voyez *Vago Italiano, T. II, p. 141*.

(3) Bischof, n. 77. C'est par erreur qu'on indique p. 2, la Vénus Corollaria qui est dans De' Cavalieri pour la restaurée, car celle-ci est dans le palais Farnèse.

(4) *Ibid. 78*.

tête de Julia Domna (1). Enfin , on auroit dû restaurer dans le même sens une autre statue dont on a fait une Clytie , cette malheureuse amante du soleil , qui suivoit sans cesse des yeux son char. Richardson décrit une semblable statue , qui se tient posée sur ses genoux , dans le palais Bracciano (2) , qui appartenoit ci-devant au prince Odescalchi , & dont les antiques ont été transportées en Espagne. Une autre, dont Gérard Uilenburgh étoit propriétaire , a été dessinée par Bischof (3). Cette attitude appartient donc , en général , aux changemens multipliés qu'on a fait de Vénus sortant du bain ; idée qui est susceptible de beaucoup d'autres variétés , comme il s'en trouve sur les pierres gravées , où l'on voit , par exemple ,

* (1) Derrière elle est l'Amour. Voyez Gesner, t. 138, 28. Suivant Vaillant, *Numism. imp. gr.* p. 91; cette médaille se trouvoit dans le cabinet de la reine Christine; & p. 90, il en rapporte une de Germanicopolis en Paphlagonie, (Voyez *Mémoires de Littér.* de l'abbé Belley, *Tom. XXX*, p. 324), dont la représentation doit être la même. A ces deux médailles j'en ajoute une autre de Sabine, femme d'Adrien, d'Amisus ville du Pont. Vaillant, *Numism. R. imper. præstantior*, T. II, p. 156.

(2) Richardson, p. 277.

(3) Bischof. t. 79, 80.

Vénus presqu'à genoux , jettant une draperie par-dessus sa tête (1).

Il existe aujourd'hui beaucoup de Vénus Victrix , qui probablement le sont devenues par l'artiste restaurateur ; il suffisoit de mettre une pomme dans la main restaurée pour faire une Vénus victorieuse. Souvent même la pomme y est très-mal-adroitement ajoutée. La statue la plus célèbre de ce genre est à Florence , à côté de la Vénus de Médicis (2). Elle est plus grande que nature (3). La draperie retombe par derrière , & les pans en sont jettés par-dessus les deux bras. De la main droite elle tient la pomme , & de la gauche elle couvre les parties du sexe. Mais ces deux mains sont l'ouvrage d'Hercule Ferrata qui l'a restaurée (4) ; la tête même est moderne , ainsi que les pieds & les bras (5). Elle se trouvoit jadis au Belvédère , & étoit déjà célé-

(1) Lippert. *Dactyl. Mill.* I, 1, 82 ; — 86 , III, 1, 91.

(2) *Mus. Flor.* t. 31.

(3) Voyez Richardson , p. 101.

(4) Gori , dit en 1677.

(5) Richardson dit la même chose du bras & de la main gauches ; & Gori avoue que le tronc seul est antique. C'est donc probablement la Vénus mutilée dont Aldrovande fait mention. , p. 125 & 126.

bre comme torse. Je passe sous silence beaucoup d'autres statues nues & drapées, que le caprice de l'artiste moderne a gratifié d'une pomme, souvent même garnie de feuilles (1). Une Vénus tenant le casque, telle qu'on la voit sur les médailles & les pierres gravées, se trouve difficilement parmi les statues, parce que les mains y manquent ordinairement lorsqu'on les tire des décombres. Celles dont le pied porte sur un casque, peuvent plutôt nous donner l'idée d'une Vénus Victrix. Une semblable statue se voit au palais de Caserte.

Il a été observé plus haut, que la Vénus Uranie paroît avoir eu chez les anciens mêmes un caractère déterminé. Cependant on donne aujourd'hui ce nom à une Vénus qui porte le diadème (2),

(1) V. *Villa Pamphilia*, t. 33. Une du palais Barberini est Vénus sortant du bain, qui rassemble sa draperie par le bas. *Ædes Barber.* p. 217. M. Mais la restauration la plus mal-adroite avec la pomme est celle d'une Vénus drapée, dans le *Recueil des Marbres de Dresde*, t. 124. Une autre Vénus assise, *ibid.* n. 17. avec deux Amours, que Casanova, p. 22, met au rang des plus parfaites, lui paroît mal-restaurée avec la pomme dans la main; il croit trouver dans les deux petites figures, l'Amour & Pſyché; & celle-ci menacée par Vénus.

(2) Winkelmann, *Hist. de l'Art*, L. IV, ch. 2.
« La Vénus Uranie, étoit caractérisée par un dia-

& qui est placé à Florence à côté de celle de Médicis (1). Gori dit qu'on la nomme ainsi, parce que la partie supérieure du corps est nue & celle d'en bas drapée. Quand on se rappelle avoir vu des représentations de Vénus sortant du bain (2), on comprend facilement que celle-ci en est une; mais qu'Hercule Ferrata, cité plus haut, a restaurée dans ce sens (3). Les deux bras & toute la partie supérieure du corps sont modernes; le tronc seul & les cuisses sont antiques. Combien l'explication de l'attitude d'une Vénus Uranie, fondée sur cette statue ne doit elle donc pas paroître hasardée?

Il en est de même d'une antique connue du Belvédère (4). Elle a aussi un diadème avec des tresses de ses cheveux tombant sur les épaules, & sa draperie

» dème élevé sur sa tête, dans le goût de celui
» que porte Junon ». Cela est bientôt dit, mais plus difficile à prouver.

(1) *Mus. Floren. t. 30*. Ailleurs Gori en fait une Vénus Aurea.

(2) Par exemple dans la *Gal. Giustin. 1, 44, 43, 40*.

(3) Richardson, p. 102, paroît confondre ce qui est dit de celle-ci, & de la Vénus Victorieuse.

(4) Chez Perrier, t. 86; mais on la regarde comme un ouvrage médiocre.

à moitié relevée par-dessus la partie inférieure du corps : à son côté il y a un Amour qui se groupe avec elle. Il faut convenir que tout en est antique ; car il ne lui manque que la main gauche , & les deux bras à l'Amour , & rien n'en a été restauré⁽¹⁾. Ce groupe se trouvoit déjà au commencement du seizième siècle , dans l'endroit où on le voit aujourd'hui⁽²⁾.

Ce que Winkelmann dit du diadème , savoir , que cet ornement étoit propre à Vénus seule , & qu'on ne l'a donné à aucune déesse , excepté à Junon , est⁽³⁾

(1) Il ne faut pas en juger d'après l'estampe , mais d'après ce qu'en dit Aldrovande , p. 119 & 120

(2) Car non seulement , il est cité par Aldrovande , mais aussi par de Albertinis *Mirabil. Romæ*. Il est connu par son inscription sur la base : *Veneri Felici Sacrum*. Dessous se trouve : *Sallustia* ; & à côté , *Helpidus DD*. Comme on fait , d'après le témoignage de Flaminus Vacca , chez Montfaucon , *Diar. Ital.* p. 222 , 3 , 4 , qu'il y avoit un petit temple de Vénus dans les jardins de Salluste : on croit que cette statue a été placée dans cette chapelle. Je pense (& Richardson me l'apprend , p. 518) que Montfaucon lui-même doutoit , dans un autre endroit , que le mot *Sallustia* permette cette application. Il paroît que c'est plutôt le nom d'une personne , qui avec Helpidus , a dédié cette statue à la déesse. Ici Vénus est appelée *Félix* , surnom qui est échappé à M. Larcher malgré l'étendue de ses recherches. Mais il se trouve aussi ailleurs que sur les médailles de Julia Domna.

(3) Winkelmann , *Hist. de l'Art.* L. IV , ch. 2.

une opinion qui ne se soutient pas à l'examen. Chez les poètes , toutes les déesses ont le diadème. Parmi les productions des artistes il s'est conservé trop peu de figures qui offrent , d'une manière précise & déterminée , les signes caractéristiques d'une déesse. Diane , comme chasseresse , & Pallas , comme guerrière , avec le casque ne peuvent avoir le diadème ; mais Diane Lucifera le porte. Les Muses l'ont aussi , &c.

On connoît à Florence une antique sous le nom de Vénus Génitrix ; elle est assise , avec la partie inférieure du corps drapée , & tient dans son giron un enfant , auquel elle semble refuser un arc en badinant (1). Il seroit peut-être possible de diviner l'intention de l'artiste , si l'on connoissoit toutes les parties antiques de cette statue. Les curieux n'apprennent rien là-dessus chez Gori ; & dans mille occasions on n'est pas plus heureux avec les voyageurs & les antiquaires qui ont vu les objets sur les lieux ; mais on fait au moins par Winkelmann que la tête en est moderne (2). Si le reste est

(1) *Mus. Florent. t. 32.*

(2) *Préface de l'Hist. de l'Art.*

vraiment antique , il faut alors la regarder comme une Vénus Genitrix , dans le sens qu'elle fut représentée de cette manière , avec l'Amour dans son giron , en l'honneur des impératrices , à l'occasion de leurs couches. Cependant il y a plus d'apparence que l'artiste a seulement cherché à varier l'idée de Vénus , en la représentant badinant avec l'Amour , telle qu'on la voit souvent sur les pierres gravées. Autant que je puis me le rappeler , je n'ai encore trouvé dans aucune statue la Vénus Genitrix , comme a dû l'être celle du temple de César , dont il a été parlé plus haut.

Vénus caressant Mars , n'est autre chose qu'une variété de la Vénus victorieuse , ainsi que je l'ai observé plus haut. Par cet exemple , on peut très-clairement s'appercevoir comment une idée purement philosophique dans le principe , & exprimée par des symboles , peut devenir avec le tems un sujet heureux pour les ouvrages de l'art. Dans les anciennes cosmogonies l'idée du combat des élémens & celle de leur réunion nécessaire à la création ou formation de l'univers , ont été représentées de plusieurs manières. On doit

y rapporter Eris , Eros , ainsi que Mars & Vénus , qui , réunis , furent les auteurs de l'harmonie. Les poètes en prirent , & même de très-bonne heure , la fable des amours de Vénus & de Mars ; les artistes la transformèrent dans un idéal de deux belles figures , de l'un & de l'autre sexe , avec une expression propre à chacune. On connoît trois antiques de ce genre : une à Florence (1) qui est un beau groupe de Vénus demi-drapée avec Mars entièrement nu , ayant seulement la ceinture & le parazonium ; l'autre au cabinet du Capitole (2) ; & la troisième , dans le jardin du palais Borghèse (3). Vénus est drapée dans ces deux dernières. Je ne trouve aucune notice sur leurs parties restaurées (4). D'après les gravures , les statues des deux derniers groupes paroissent être faites d'après nature. On s'en est formé des idées bien variées ; car on y a cherché Coriolan

(1) *Mus. Florent. T. III, tit. 36,*

(2) *Mus. Capit. t. 20* , Winkelmann dit aussi , que la tête est d'après le naturel ; *Hist. de l'Art* , liv. IV. chap. 3.

(3) Chez Perrier , 21.

(4) Sur des tombeaux , on trouve des figures pareilles de mari & de femme ; comme , par exemple , chez Boissard & dans la *Gal. Guistin. I* , 140.

& sa mère suppliante (1), ou la bonne Faustine avec son Gladiateur; & dans cette supposition, on a voulu y trouver une expression sublime du combat intérieur des passions dans le cœur d'une femme qui va s'abandonner au crime, telles que la crainte, la pudeur, le desir, &c. (2). Comment a-t-on pu trouver vraisemblable, qu'une passion honteuse & secrète d'une impératrice auroit été divulguée par le moyen d'un monument public? Il seroit plutôt permis de regarder ce groupe comme une allusion à Faustine & Marc-Antoine. On connoît deux médailles de Faustine (3), sur lesquelles l'on retrouve ce groupe; & sur l'une de ces médailles, on lit : *Veneri Victrici. S. C.* Il se peut

(1) Sur-tout dans le groupe Borghèse. Winkelmann, dans la préface de son *Histoire de l'Art*, dit : « D'après la supposition que cet ouvrage a été fait par un artiste Romain, on le trouve plus médiocre qu'il ne l'est en effet ».

(2) Voyez Ragueneau, *Monumens de Rome*, p. 28, 27, édit. d'Amsterdam, 1701, 12. Ce petit ouvrage a été réimprimé depuis. L'auteur appartient au grand nombre de ceux qui se répandent en éloges sur tout ce qu'on leur prône, & qui s'exaltent par un enthousiasme factice, sans rien voir par eux-mêmes.

(3) Gesner, t. 114, l. 115, 34.

qu'elles aient été frappées au départ d'un empereur pour la guerre , ou dans une autre occasion qui y avoit rapport. Mais il ne s'enfuit cependant pas que cette idée , inventée d'abord pour les médailles , ait été copiée ensuite. Il est plus probable , & plusieurs exemples le prouvent, que des statues anciennement existantes ont été employées en copies sur des médailles (1).

Une très - belle idée d'une Vénus Victrix se trouve dans un groupe du palais Borghèse : Vénus y porte la ceinture de Mars ; à côté d'elle l'Amour se couvre de son casque , & derrière eux est l'armure du dieu de la guerre (2). Des pierres gravées offrent encore des variétés plus belles de cette idée (3).

On connoît une statue de la *Villa Borghèse* , sous le nom de la Vénus

(1) Cette idée se trouve souvent sur les pierres gravées. Lippert. *Dactyl. Mill.* I, t. 88 , 89 , 90 , 91 ; II, 1 , 77 , 73 , 79 ; III, 1 , 92 , — 95 ; *Mus. Florent. T. I. t. 73.*

(2) Une mauvaise gravure s'en trouve chez Thomassin, t. 4. Ce morceau qui se trouvoit jadis dans la maison de Tib. Cevoli , est cité par De'Cavallieri, p. 11 , t. 69 , *Venus in contubernio Martis.*

(3) Par exemple , chez Lippert. *Dactylioth. Mill.* I, 1 , 92 , 95.

qui puise de l'eau avec une coquille (1). On en a fait toutes les applications possibles , sans penser que ce n'est autre chose qu'une Nymphe. Une pareille statue est dans la collection de Walmoden ; elle a été trouvée dans les fouilles de la vigne Verospi , & Cavaceppi l'a restaurée (2).

La Vénus couchée avec un petit Amour est connue. Ce tableau antique , dont il y en a si peu à Rome , ne donne pas une grande idée de l'artiste , à en juger d'après les gravures qui en ont été faites.

On dit , qu'une Vénus endormie se trouve à Wiltonhouse , dans la collection de milord Pembrock. Des torfes de statues couchées , telles qu'on en plaçoit principalement sur les tombeaux , près des fontaines ou dans des grottes , les restaurateurs modernes en ont fait des Vénus endormies , des Cléopâtres ou des Nymphes ; & cette dernière idée avoit au moins le plus de probabilité.

K.

(1) Perrier, t. 89 , chez Sandrart , *Liv. II. Bb.* Cette figure est une Latone , & chez Brigenfi , *in villa Borghesia* , p. 80 , une Thétis.

(2) Voyez Cavaceppi , t. 60.

DES DISTINCTIONS VÉRITABLES

ET SUPPOSÉES

Qu'il y a entre les FAUNES , les SATYRES ,
les SILÈNES & les PANS ;

P A R M. H E Y N E.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

LES poètes & les artistes ont imaginé , dans leurs fables , plusieurs êtres pour accompagner Bacchus , & pour lui servir de cortège , qui tous approchent plus ou moins de la nature animale , qu'ils ont représenté de diverses manières , & auxquels ils ont donné différens noms. Les uns tiennent de l'animal par les pieds de chèvre , une queue , des oreilles pointues & des cornes. D'autres conservent davantage le caractère de la nature humaine , & n'ont de l'animal que les cornes & la queue de bouc ; il y en a même à qui l'on ne voit que de petites cornes naissantes au front. La nature du bouc y est aussi exprimée sur toute la physionomie , par l'os frontal , le poil de la barbe & les poireaux ou appendices de chair pendus

au bas des machoires. D'autres, au contraire , font représentés seulement sous une figure humaine rustique & grossière ; laquelle néanmoins a été rendue par quelques artistes , à des figures de jeunes sujets , de manière que ce qu'elles offroient de laid & de rebutant , est devenu agréable & gracieux. Ces êtres font connus sous les noms de Faunes, Satyres, Silènes ; & il y a aussi des Pans. Mais il règne une si grande confusion sur la nature de ces êtres , & particulièrement sur leur dénomination , qu'on a bien de la peine à la débrouiller , sur-tout lorsqu'on veut comparer entr'eux les écrivains modernes qui en ont parlé (1).

Dans les écrits des modernes sur les antiquités , & dans ceux de Winkelmann même , on a adopté une différence marquée entre les Faunes & les Satyres : les premiers , dit-on , n'ont que des oreilles pointues & une queue , tandis que les seconds se reconnoissent par leurs pieds de chèvre ; mais les Silènes ne font absolument que de vieux Faunes. On a aussi accusé d'erreur quelques

(1) Vossius sur *Mela* , I , 8 ; Casaubon , *De Satyrica Poesi* ; Salmasius , & les Mythologues.

auteurs pour avoir donné le nom de Faunes à l'espèce aux pieds de chèvre.

J'ai toujours regardé cette distinction comme une chose décidée ; mais je me suis aussi toujours trouvé embarrassé lorsque j'ai voulu en donner la raison & la preuve , & quand j'ai tâché d'expliquer pourquoi les Faunes doivent plus tenir de la nature humaine que les Satyres. Cet embarras a été augmenté encore par la réflexion que les Grecs n'ont point connu les Faunes , quoiqu'ils aient eu des figures auxquelles nous donnons ce nom. Quelle est donc la figure qu'il faut se représenter par les Satyres de Plin & de Pausanias , lorsque ces deux écrivains parlent des ouvrages des grands maîtres ? L'idée même de ces êtres , moitié homme moitié animal , est étrange. Comment peut-elle avoir été conçue par les anciens ; & qu'elle a été la première représentation qu'ils en ont faite ? Il est naturel de croire que la plus ancienne représentation de ces êtres a été celle qui tenoit le plus de la nature animale ; & que c'est de - là que les maîtres de l'art sont partis pour les représenter , d'après l'idéal qu'ils s'en

sont formé , sous une figure qui approchoit davantage de celle de l'homme. Cependant on trouve , dès les premiers tems , des figures de ces êtres qui tenoient plus de la nature humaine. Mais sans fatiguer le Lecteur , en le conduisant par tous les détours du dédale de mes recherches , (ce qui ne serviroit qu'à perdre un tems précieux) je passerai tout de suite à ce que je crois avoir découvert sur cette matière. La route la plus courte est toujours la meilleure , particulièrement dans l'étude de l'antiquité , laquelle n'est pas moins chargée , en général , de choses inutiles que toutes les autres connoissances humaines.

De même que tous les autres sujets de la Mythologie ancienne , les races des Faunes , des Satyres , des Silènes & des Pans ont été produites & formées par des idées totalement disparates. On y reconnoît certaines fables primordiales ; d'autres idées ont été puisées dans la fable de Bacchus , auquel on a donné pour cortége les Satyres , les Silènes & les Bacchantes ; mais ces idées ont été fort étendues & multipliées , tant par la danse dionysiaque ,

dionysiaque, qu'on doit regarder comme l'origine de la tragédie & de la comédie, que par les drames satyriques qui furent joués depuis, & dans lesquels il paroissoit toujours sur le théâtre des Satyres & des Silènes qui composoient ordinairement le chœur, comme on en voit encore un exemple dans le Cyclope d'Euripide. D'autres manières de représenter ces êtres ont été suggérées par les anciennes orgies & les fêtes dionysiaques, qui servoient à représenter, en forme de pantomime, le passage de la vie sauvage de l'homme à l'état de civilisation. Ces fêtes ne furent plus, avec le tems, que des cérémonies auxquelles on n'attachoit aucun sens, & des parades pompeuses, qui dans la suite dégénérèrent même en bouffonneries indécentes & licentieuses. Ces orgies passèrent aussi en Italie, où elles furent généralement reçues; & c'est de ces fêtes que les artistes Etrusques prirent la plus grande partie des sujets qu'ils ont représentés. Ajoutons à cela les idées des poètes, particulièrement des siècles suivans, qui cherchèrent à embellir les fables de Bacchus qu'on avoit déjà traitées tant de fois & de tant

de manières différentes dans les hymnes, les dithyrambes & les autres poésies lyriques, ainsi que dans les épopées. On avoit, depuis long-tems, perdu le sens des anciennes fables & des usages religieux; les antiquaires & les philologues mêlèrent ensuite ensemble, & confondirent des fables de nature différente & de caractère disparate. Il ne faut donc pas s'étonner s'il règne, dans toute cette partie de la fable, tant de confusion & tant d'obscurité, qu'il n'est guère possible de s'en tirer. On me sauroit peu de gré sans doute de la peine que je pourrois prendre pour débrouiller & expliquer d'une manière claire tout ce qui regarde les Satyres & les Faunes. Je me bornerai donc à dire quelque chose de ce qui concerne la manière de représenter ces êtres.

Suivant la fable de Bacchus, Silène fut le père nourricier & le compagnon de ce dieu; & ils étoient tous deux escortés de Satyres & de Nymphes. Dans l'origine, il n'y eut qu'un seul Silène; mais dans la suite on les trouve au nombre pluriel, & aujourd'hui ils ne sont plus que de vieux Satyres. Jusqu'ici la remarque grammaticale est

juste : « On donne le nom de Silènes » aux Satyres qui sont le plus avancés » en âge (1). Il semble que cette multiplication doit son origine aux chœurs bacchiques & aux drames satyriques ; de même que c'est aux orgies qu'il faut attribuer le changement des Nymphes en Bacchantes. Mais ici le père Silène reste cependant toujours à la tête du chœur des Satyres. Il est d'ailleurs distingué des autres Silènes (2). On le voit aussi sur des anciens monumens de l'art , représenté au milieu de vieux Satyres ; mais toujours néanmoins d'une manière qui le fait facilement reconnoître (3).

(1) Pausanias , I. 23 , Τους γὰρ ἡλικία τῶν Σατυρῶν προηκουτάς οὐνομαζοῦσι Σειληνοὺς. Comparez *l'Etymol. M.* au mot , Σειληνοὺς ; ainsi que le Scholiaste de Théocrite 4 , 62 ; si toutefois je comprends bien ce passage.

(2) *Hymnes d'Orphée* , 53 , Σειληνῶν οὐχ' ἄριστά , où il introduit aussi (vers six) , des Nymphes & des Bacchans. Ces derniers ne paroissent que rarement au nombre pluriel. Calaubon , I, 2 . *de Satyr. Poes.* p. 46 , en cite deux exemples , qui peut-être même sont encore contradictoires. Il faudroit également savoir , si dans l'Hymne d'Orphée , on ne doit pas lire Ναῖσαι καὶ Βακχάιδ.

(3) Par exemple , sur le bas-relief de la *Villa Montalti* ; *Admir.* 55 , où Silène est représenté monté sur un âne & soutenu par un jeune Faune ,

Mais de quelle manière , demandera-t-on , les figures des Satyres & des Silènes ont-elles été conçues & introduites? --- Elles n'étoient rien autre, autant que j'ai pu le découvrir , que celles des êtres qu'on appelle communément Faunes & Silènes ; c'est-à-dire , de ceux qui ne s'écartent de la figure humaine que par la queue de chèvre & les oreilles pointues. Au lieu que les pieds de chèvre & une physionomie qui tient plus de l'animal faisoient le caractère des Pans.

L'origine de l'idée des Silènes & des Satyres se perd dans la plus haute antiquité. Il se peut que la représentation de ces êtres ait été faite d'après

& où l'on voit néanmoins de l'autre côté un vieux Faune avec deux flûtes. Dans les représentations de Bacchus, il manque rarement un Silène. La description d'une fête Dionysiaque, instituée à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe, se trouve chez Callixène, dans *Athénée*, l. V, p. 197, F; fête dont le goût pourroit nous fournir plus d'une remarque ; mais voici ce qui appartient au sujet que nous traitons. « Il y avoit entr'autres, est-il dit, » plusieurs troupes de Silènes & de Satyres, vêtus » & arrangés de différentes manières; on y voyoit » aussi un pressoir dans lequel soixante Satyres » (Faunes) fouloient le raisin & jouoient de » leurs flûtes un air de vendange. A leur tête étoit » Silène, p. 199, A. ».

l'aspect d'hommes grossiers , vêtus de peaux d'animaux. Lorsqu'on se figure un homme couvert d'une peau de chèvre , dont la partie supérieure lui passe par-dessus la tête , il ne paroîtra pas impossible que cette vue puisse avoir donné lieu à la représentation imparfaite ou embellie des êtres dont nous parlons. Il se pourroit aussi que , dans les tems les plus reculés , on ait voulu représenter par ces figures une nature sauvage & grossière ; ou la réunion de la figure animale avec celle de l'homme , telle que l'est encore celle des Centaures , des Tritons , des Néréïdes , des Géants , &c. , qui sans doute a été , pour les premiers hommes , la manière la plus facile d'exprimer des idées compliquées. Il est certain du moins qu'il y avoit quelque chose de symbolique dans le premier usage qu'on a fait de ces figures. Ni le diable , ni les orang-outang , ni les hommes à queue , qui , à ce qu'on croit communément , ont fait naître la première idée des Satyres , n'y ont certainement contribué en rien. Dans la Grèce on ne connoissoit ni démons , ni hommes à queue ; & les singes n'y

étoient pas non plus des animaux indigènes.

Il paroît que les Satyres & les divinités des bois existoient déjà avant qu'on les eût donné pour cortége à Bacchus. Il est fait mention d'un Satyre dans la très-ancienne fable d'Amymone, des Argiens (1); & Hésiode les fait paroître au milieu des Nymphes & des Curetes (2). On trouve qu'il est même déjà parlé des Satyres, comme de divinités des bois, dans une hymne d'Homère (3). Cette idée est donc très-ancienne, & n'a été que reçue dans la fable de Bacchus, puisque le caractère des divinités des bois étoit déjà fixé; mais la marque de cette nature *Sylvanique* des Satyres & des Silènes paroît, comme je l'ai déjà fait observer, avoir toujours été la même que celle que nous connoissons encore, & que nous désignons

(1) Apollodor. II. 1, 5.

(2) Dans un fragment chez Strabon X, p. 723. Casaubon de *Satyr. Poef.* I, 2, le cite également, ainsi que d'autres passages. Mais il ne faut pas chercher chez ce savant homme, ni chez d'autres ses pareils, ce que l'esprit de l'antiquité doit nous faire conclure de ces passages.

(3) *Hymn. in Vener.* 263.

sous le nom de figure de Faune. Car quoique j'aie remonté fort haut dans l'antiquité, tant par ce que m'ont fourni les écrivains, que par les ouvrages de l'art, je n'ai découvert aucune trace de quelque autre figure qui y ait rapport.

On n'en trouve rien dans Homère; Hésiode n'a parlé qu'en passant des Satyres, comme de divinités des bois, ainsi que je l'ai déjà remarqué plus haut. Il paroît donc vraisemblable que c'est des danses des chœurs dionysiaques & des drames satyriques que toute l'espèce de ces êtres fabuleux a reçu en premier sa représentation & sa destination; de sorte qu'on peut leur donner en effet le nom de personnages dramatiques ou scéniques. Le premier éclaircissement sur leur figure se trouve dans les passages connus de Platon & de Xénophon, où l'on compare la tête de Socrate à celle de Silène; & , véritablement, elle ressemble beaucoup aux têtes de Silène que nous avons de l'antiquité: c'est le même crâne chauve, la même barbe, le même nez camus. Nous savons d'ailleurs que les Silènes n'étoient autre chose que de vieux Satyres,

auxquels on donne maintenant le nom de Faunes. Les jeunes Satyres ne peuvent donc non plus avoir été que nos jeunes Faunes ; & c'est dans ce même sens que nous voyons que sont exécutées toutes les figures qui nous en restent , ou dont les écrivains nous ont donné une description claire & intelligible ; de sorte que lorsque nous trouvons que les anciens Grecs parlent de Satyres , nous ne pouvons , en général , nous en former d'autre idée que d'après la figure des Faunes , & nous ne devons jamais penser aux pieds de chèvre. Il y a encore des passages d'anciens écrivains où il est fait mention de Satyres ; mais ils ne disent rien qui puisse servir à caractériser leur figure : ils désignent seulement quelque chose de brute , sans qu'on puisse en conclure jusqu'à quel point alloit cette forme animale , & s'il faut y comprendre les pieds de chèvre (1).

(1) Dans l'*Hymne d'Orphée*, 53 , les Satyres sont appelés *θηρωειδεις* , *Animaliformes* ; mais il n'ajoute point jusqu'où alloit cette forme animale. Il veut donc aussi parler ici , je pense , des Faunes ordinaires qui avoient les oreilles pointues ; & , si l'on veut , de petites cornes & une queue. Je m'étois d'abord flatté de trouver de plus grands éclaircissements.

Par d'autres passages il paroît clairement que, par les figures à pieds de chèvre, les Grecs entendoient une toute autre classe d'êtres ; savoir, la race des Pans, dont je dirai quelque chose dans la suite. Il est de même décidé que les Satyres, aussi bien que les Silènes des Grecs, avoient une figure tout-à-fait humaine, qui n'étoit que plus ou moins rendue d'après un certain idéal déterminé ; & l'on voit aux sta-

mens sur cette figure de Satyres, dans le Cyclope d'Euripide, le seul *Δραμα Σατυρικόν*, qui se soit conservé ; le chœur de cette pièce est composé de Satyres avec Silène. Dans le V. 620, ils sont appelés *Σηρες*, ce qui ne demande point non plus d'autre explication, que celle que nous avons donnée plus haut. C'est le même nom, avec une autre prononciation *Φηρες*, que les anciens Joniens donnoient aux Satyres ; & c'est par-là qu'Hippocrate explique *Φηρθον*, mot qui signifie une grosseur au-dessous des oreilles, comme on en voyoit aux Satyres. *Vide*, Galéen sur Hippocrate. *Epidem VI*, 3, 10, & *Fæsi Æcon. Hippocr. h. v.* (Galéen, cite là, un passage du septième livre des maladies épidémiques : *ἐπεδημῆσαν βηχες, μαλιστα δὲ παιδίοις τὰ περὶ τὰ ὠτὰ πολλοῖσιν, ὅια τοῖς Σατυροῖς*, lequel, à ce que je vois, ne se trouve pas dans le texte d'aujourd'hui) On apperçoit un peu d'obscurité sur cela chez Casaubon, p. 66. Cette excroissance de chair au-dessous des oreilles se voit encore aux statues des vieux & des jeunes Faunes, & semble avoir été prise d'après ce qu'on remarque aux chèvres.

tues des Satyres exécutées par les artistes Grecs , tout ce que Winkelman & d'autres on dit de la manière de représenter les vieux & les jeunes Faunes.

Un des plus anciens ouvrages de l'art sur lequel il y a des Satyres , c'est la frise du monument de Lyfcrate , à Athènes , lequel mérita le prix à la danse théâtrale ou des chœurs , qu'il exécuta sous l'archonte Evænetus , dans la cent & onzième olympiade , l'an 335 avant l'ère chrétienne. Cet édifice , appelé communément la Lanterne de Démofthène (1) , a été construit du tems de Démofthène , & , par conséquent , à la plus belle époque de l'art. Cette frise fait voir , en très-beau bas-relief , la punition des matelots Tyrhéniens qui voulurent enlever Bacchus , & qui furent changés en dauphins. Les Faunes , ou les Satyres , comme les appelloient les Grecs , sont représentés sur cette frise en différentes attitudes , & de

(1) *Lanterna di Demostene : Monumentum chorigigum.* On trouve ce monument fort bien dessiné dans *Stuart's Antiquities of Athens* , chap. 4. Comparez-y le Roi , *Ruines de la Grèce* , pl. 13 , p. 24 , P. II , pl. 25 , (& de la nouv. édit. P. I , pl. 10 & 34) ; & de même dans les planches de Dalton.

divers âges : quelques - uns sont très-beaux. Tous n'ont que les oreilles pointues & une petite queue ; ils ont de plus une autre marque caractéristique , que je n'ai vu que sur les vases Etrusques , & cela même peut être encore aux Satyres seulement ; savoir , que leur membre viril est pointu & arqué à la manière des animaux.

Le célèbre Satyre de Praxitèle , statue à laquelle les Grecs ont donné le nom de fameux (Περιβόητος), n'étoit point une figure à pieds de chèvre ; mais représentoit ce que nous appellons un jeune Faune , auquel l'artiste avoit par conséquent fort bien fait de donner toute la beauté juvenile (1) ; comme il s'en

(1) C'étoit cette statue & celle de l'Amour , que Praxitèle préféroit à tous ses autres ouvrages. *Vide*, Plin. , XXXIV, 8 , p. 19 , 10. Comparez Athenée, 13 , 1 , p. 591 , B. ; ainsi que Pausanias I , 20 , pr. Mais le passage entier de ce dernier écrivain est un peu obscur , & même , à tous égards , fautif. S'il ne parle que d'une seule statue , cette statue célèbre étoit alors celle d'un jeune-homme , qui présentoit une coupe à Bacchus Διόνυσον δὲ Σατύρος ἐστὶ παῖς , καὶ δίδωσιν αὐτῷ ποτήριον. Mais il est plus probable , qu'il est question de deux statues différentes. Winckelmann , (*Histoire de l'Art* , L. IV , ch. 2), dit : « Comme » il se trouve à Rome plus de trente statues de » jeunes Satyres ou Faunes , qui se ressembler » toutes pour la position & pour l'attitude » ; (mais il

trouve en effet encore parmi les statues de jeunes Faunes; de sorte qu'on pourroit les prendre pour Bacchus, ainsi que Winkelmann l'avoit déjà remarqué. L'artiste a changé le corps lourd, grossier & non développé d'un rustre, en un idéal qui, à la vérité n'offre rien de noble & d'élégant, mais qui fait voir cette gaieté & cette innocence d'un jeune homme, & cette agréable vigueur des gens sains & bien conformés de la campagne. Ce

ne dit point de quelle attitude, ni de quelle position il est question; sans doute que c'est celle où Faune est représenté tranquille, appuyé, & avec une jambe croisée devant l'autre). « Il est à croire que l'original de ces figures fut le fameux Satyre de Praxitèle ». — Dans la traduction de M. Hubert, de *l'Histoire de l'Art*, tome II, page 53, faite d'après la nouvelle édition de cet ouvrage, en Allemand, il s'est glissé une erreur beaucoup plus grossière encore. « Après ce célèbre statuaire, (Praxitèle), y est-il dit : « ceux qui se signalèrent dans ce genre de figures furent Pratinas & Aristias de Phliasion, près de Sycione, & un certain Eschyle ». Voilà certainement avancer autant de bévues qu'il y a de mots. Pratinas, (& non pas Pratinus) (*) & Aristias, n'étoient point artistes, mais deux poètes dramatiques, qui ont écrit des drames Satyriques, Σατυροί, dont les chœurs étoient composés de Satyres, ainsi qu'en a fait le poète Eschyle. Ce n'est pas non plus Phliasion que se nommoit la ville, mais Phlius, dont les habitans s'appelloient Phliasiens, (Φλίους, οὔτος).

(*) La traduction de M. Hubert, porte Pratinas.

même grand artiste avoit fait une statue avec des pieds de chèvre ; mais c'étoit un Pan qui tenoit une outre (1). Un autre Satyre , de même exécuté en marbre de Paros , par Praxitèle , étoit placé dans le temple de Dionyfus ou Bacchus à Mégare (2). Le Satyre de Myron , qui tenoit une flûte à l'oreille & paroiffoit étonné d'entendre les fons qu'elle rendoit (3) ; les quatre Satyres de marbre du meilleur tems , qui fe trouvoient dans les portiques d'Octavie à Rome , dans une falle appelée l'école (4) ; celui de bronze

(1) Voyez l'*Antholog.* IV, 12 , p. 343 , Steph. VI, 4, p. 416.

(2) Pausanias I, 43 , p. 104 , Σατυρος δε παρεςηκεν αυτω (Διονυσω) Πραξιτελους εργον παριον λιθον. Ce qui suit est obscur. On pourroit croire qu'il faut le rapporter au Satyre ; mais cela doit néanmoins être entendu de Bacchus , & peut être corrigé de cette manière : Τουτον μεν δη (τον Διονυσον) πατρων , καλουντιν ετερον δε Διονυσον Δασυλλιον επονομαζοντες.

(3) Pline , XXXIV , sec. 19 , 3. Il étoit de bronze. L'épigramme d'Agathias , *Anthol.* IV , p. 339 , n'a donc point pour objet cette statue , mais un tableau du même sujet.

(4) Plin. XXXVI , q. 48. L'un portoit sur la main & présentoit Bacchus vêtu d'une longue robe ; l'autre portoit pareillement une *Libera* sur la main ; præfert, ainsi que je l'entends des grandes statues qui tenoient souvent de petites statues sur la main ; le

de Lyfippe à Athènes (1) ; toutes ces statues repréſentoient , ſelon notre manière de parler , des Faunes. Un Satyre endormi ſur une coupe d'argent , de Stratonique (2) , & un Satyre couronné tenant une coupe , célèbre tableau d'Ariſton (3) , nous ſont tous connus par Pline , & doivent tous être pris pour nos Faunes. Plus fameux encore cependant étoit le tableau de Protogène , repréſentant un Satyre en repos , tenant une flûte à la main , connu ſous le nom d'*Anapavomenos* (4). Suivant ce que dit Strabon (5) , il étoit appuyé contre une colonne ; ce qui me feroit croire que les jeunes Faunes appuyés , avec une flûte à la main , en

troisième empêchoit un enfant de pleurer ; & le quatrième buvoit dans la coupe d'un autre , ainſi qu'un des précédens.

(1) Pline , XXXIV , ſec. 19 , 6 , *Athenis Satyrum*. Harduoin en a fait , *Satyrorum turmam* , ce qui offre , ſans doute , un contre - ſens.

(2) Pline , XXXIII , ſec. 55. On trouve encore parmi les antiques , des Faunes endormis. Il y en a un pareil dans le palais Barberin. Voyez *Tétii Aedes Barberinae* , N. 215. Le beau jeune Faune de Pottici eſt repréſenté aſſis. *Bronzi di Ercolano*. t. 40.

(3) Pline , XXXV , ſec. t. 26 , 23.

(4) Pline. XXXV , ſec. t. 36 , 10.

(5) Strabo. 14 , p. 965 , A.

font des copies : tel est , entr'autres , le jeune Faune de la *villa* Adrienne , dans le cabinet du capitolé (1). Un autre fameux tableau d'un Satyre étoit celui d'Antiphile ; il étoit couvert d'une peau de panthère , & tenoit la main devant les yeux , comme s'il vouloit promener ses regards au loin : changement heureux dans la position & l'attitude de la figure , dont il faut peut-être chercher la raison dans ce que les Satyres étoient quelquefois placés sur des côteaux , ainsi que Pan qui est représenté dans la même attitude (2).

(1) *Mus. Capit. T. III, t. 32.*

(2) Plin. XXXV , *sec. t. 36* , §. 32 , *Aposcopevonta* appellant. Que n'a-t-on pas déjà dit sur ce mot ; le passage qui peut l'éclaircir se trouve dans Athenée , 14 , p. 629 , F. Aussi Hardouin le cite-t-il , ainsi que Junius , in *Voc. Antiphilus* , de même que le commentateur d'Hesychius , dans σκωψ. On a obscurci la chose à force de vouloir y mettre de l'érudition ; & l'on a confondu , à ce que je vois , deux choses tout-à-fait différentes : σκωψ , σκωπευμα , une danse , & σκοπευμα de σκοπευθι , σκοπος , regarder autour de soi , en tenant les mains devant les yeux. Qu'on a aussi représenté des Satyres dans cette attitude , c'est ce que Hesychius dit , dans ὑποσκοπον χθρᾶ , & il se peut bien , que parmi les Faunes & les Satyres , qu'on a restaurés avec les mains élevées en l'air , il y en ait eu qui tenoient la main devant le front. Ce que Scaliger dit de la manière de cacher la calvitie , ne doit pas être

On ne peut pas douter que les Silènes n'aient eu, dès les premiers tems, la figure que nous leur voyons sur d'anciens monumens (1). Il se trouvoit à Rome des Silènes de Praxitèle ; ils doivent avoir eu une attitude gaie, peut-être dansante, autant que je puis le conjecturer du moins par une

entendu pour le général, & ne convient qu'aux vieux Silènes. Changer *Aposcopevonta* en *Aposcopunta*, (*αποσκοπουντα*) étoit très-inutile ; car ces deux façons sont en usage, & signifient la même chose. Que Pan étoit aussi représenté de cette manière, se voit dans Silius, *XIII*, 341. *Obtendisque manum, solem infervescere fronti Arcet, & umbrato perlustrat pascua visu.* Nous apprenons par l'épigramme de Mæcius, que Pan étoit placé sur des collines : *εὐτεταλαν γλαυκαν ἀναδένδραδ' ἀνδ' ἐπαρ' ἀπρὰς Ἰδρυνθεῖς λόφιας Παν' ἰδ' ἐπισκοπεῖ.* *Anthologie IV*, p. 343, *Steph.* « Moi Pan : placé sur ce » coteau, je veille sur toute cette vigne entière ».

(1) Quand Nonnus donne aux Silènes des jambes velues, cela ne décide rien : *Σιληναῶν φαλαγγα δασυκνητοῖο γενεῖδ' ἄλκας*. Il y a encore des Silènes qui ont du poil sur tout le corps, tels que ceux de bronze d'Herculanum, chez Cavaceppi, *tab.* 16 & *tab.* 25 ; *Tome I* ; & *Tome II*, *tab.* 29, dans l'œuvre de Zanetti, des statues de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Mais lorsque ce même Nonnus, dans un autre endroit, (*Vide*, Casaubon de *Satyr. Poesi.* p. 61), attribue des cornes aux Silènes ; il faut se rappeler que cet écrivain, n'est pas un bon garant pour ce qui regarde le costume.

épigramme

épigramme grecque d'Æmilien (1).
 Pline cite aussi un tableau de Philoxène
 qui représentoit trois Silènes dansans (2).
 On reconnoît encore le vrai Silène , le
 père nourricier de Bacchus, dans la figure
 qui tient dans ses bras un enfant ,
 qui sans doute est le petit Bacchus (3).

(1) *Anthol.* IV, 6, édit. d'Etienne, p. 302. Voyez cela corrigé dans les *Analect de M. Bruck*, T. II, p. 275. Τεχνας εἶνεκα σθο ; dont le sens est : « Voyez vous , » Praxitèle , par votre art la pierre même apprend à sauter. Donnez - moi la liberté , & je danserai. Notre vieillesse n'est plus débile ; il n'y a que cette pierre envieuse , à laquelle nous sommes attachés , qui nous empêche de danser ». Ce groupe étoit placé dans les monumens d'Asinius Pollion , Pline , XXXVI, sec. 4, §. 5.

(2) Pline , XXXV, sect. 36, 22. *Idem pinxit Lasciviam , in quâ tres Sileni comessantur* ; κωμαζουσι a-t-il voulu rendre : comme le nom grec du tableau auroit dû être ἀκολασία ou ἀσελγεια ; si ce n'est que Pline ne nommât point ici cette danse *Lascivia* , comme il le fait ailleurs ; & par conséquent le tableau s'appelloit κωμος Σειληνων.

(3) On en voit encore d'autres à Rome , outre les deux que cite Winkelmann dans le palais Ruspoli. Le plus admiré est , autant que je le sache , celui de la *Villa Borghèse*. Vide , *Raccolta*, t. 77 ; De'Cavallieri II, 75 ; Perrier t. 6. Il y a une représentation tout-à-fait différente & infiniment moins agréable d'un vieux Faune qui tient un enfant assis sur son épaule ; il doit y avoir aussi un Silène avec Bacchus , dans le palais Farnèse.

Le corps trapu & replet n'est remarquable que dans les représentations qu'on voit de Silène monté sur l'âne, dans ce qu'on appelle fêtes de Bacchus ou bacchanales. Un nez plus ou moins camus est propre à toute la race des Faunes & des Silènes (1); tandis que la race des Pans a le nez aquilain. La tête chauve ne convient qu'aux vieux Silènes; les vieux Faunes ne l'ont pas toujours. --- A la race des Faunes, ou ce que les Grecs appelloient Satyres, appartient Marfyas, auquel on donne tantôt le nom de Silène, & tantôt celui de Satyre (2). Sur les anciens ou-

De' Cavallieri II, 76; la planche en est mauvaise. Cependant je crains que ce morceau ne soit moderne, & qu'il n'ait été exécuté d'après la figure d'un bas-relief du jardin Montalto. *Admir.* 53.

(1) Το σιμων ή τις σιμη. Pollux IV; 147 remarque même cela comme un caractère particulier des figures grossières & rustiques. Winkelmann, dans son *Histoire de l'Art*, embrouille la chose en cherchant à l'éclaircir; il a voulu dire, que quelques physionomies ont un σιμων qui leur donne une certaine grace & un certain agrément. On voit tous les jours chez les deux sexes des visages avec un nez applati, qui néanmoins ont quelque chose de fort agréable, & un caractère particulier.

(2) Hérodote, VII, 26, Τον Σιληνον Μαρτυειω.

vrages de l'art, même sur des médailles, il ne paroît également qu'avec des oreilles pointues (1).

Ceux de la race aux pieds de chèvre, qui, ordinairement aussi, (sur-tout ceux qui sont représentés d'un certain âge), ont une large face grossière & sauvage, avec des cornes, de grandes oreilles, une barbe hérissée & en désordre, un nez aquilain, n'ont rien de commun avec Bacchus. C'étoit-là, chez les anciens, la figure de Pan. On le prenoit commu-

Mais il porte le nom de Satyre chez Ovide & chez Alcée, dans un petit poëme grec, que cite Casaubon, page 51, *Anthologie*, Tome IV, 6. Il a pour sujet une statue qui représente Marfyas attaché à l'arbre pour être écorché. Mais cet Alcée n'est point le poëte lyrique; c'est un poëte du siècle du roi Philippe & de Persée.

(1) Vide, *Pittura d'Ercolano*, T. I, p. 47; T. II, p. 125, Pellerin avoit des médailles d'Apamée; *Médailles des Villes*, T. II, p. 30. Dans les peintures d'Herculanum, il enseigne à jouer de la flûte à l'Olympe. La figure qui paroît souvent sur les pierres gravées & les bas-relief qui représentent Marfyas au moment où il a reçu son châtiement, est aussi un jeune Faune. On voit dans la *Villa Ludovici* un Satyre, c'est-à-dire, une figure à pieds de chèvre, qui enseigne de même à jouer de la flûte à un jeune Faune; *Raccolta da Rossi*, t. 64. On peut croire, que c'est le même

nément pour le symbole philosophique ; tantôt de la nature en général , tantôt de la vertu générative en particulier , &c. Il est déjà question de l'ancienne fable de Pan dans une hymne d'Homère ; & l'on en trouve une en son honneur parmi les hymnes d'Orphée (1). Dans l'un & dans l'autre il est également parlé des signes caractéristiques qui lui sont particuliers ; savoir les pieds & les cornes de chèvre. On trouve aussi que les plus grands artistes ont fait des figures de Pan : Protogène & Zeuxis en ont peint tous deux.

Dans la suite il y eut chez les Grecs des Pans & des AEgipans, lesquels sans doute ont été imaginés pour répandre plus de diversité & d'agrément dans les drames

sujet qu'on a voulu représenter , mais que les artistes des tems postérieurs se sont écartés de l'idée ordinaire ; car on voit un pareil exemple au groupe d'Apollon qui va punir Marfyas , qui est à Dresde ; *Vide , Recueil de Marbres , t. 65*. Ce morceau y a , sans doute , été transporté du palais Chigi à Rome , où Richardson l'a encore vu , *p. 526*.

(1) *Hymn. 10 , & Hymn. Homeric. 17* ; chez Hérodote , *II , 46* , αἰγοπροσιον και τραγοσκελεα , & chez Simonide dans l'*Anthol. IV , p. 336* , Τον τραγοπουν εμε Πανα , &c.

satyrique, & dans les chœurs des dionysiques. C'est probablement aussi dans la même vue qu'on y a introduit des *Panisques* & des *Fauniques*, c'est-à-dire, de petits Pans & de petits Faunes (1). Enfin, ces idées ont été étendues sur l'autre sexe, & l'on a représenté des Faunes & des Satyres femelles; & c'est depuis ce tems-là qu'ils ont été regardés comme des êtres qui appartenoient au culte de Bacchus. Les artistes les introduisirent aussi dans les ouvrages qui avoient Bacchus pour objet (2), & changèrent par-là l'idée

(1) Les jeunes Satyres sont ce que nous appelons de jeunes Faunes; voyez Athenée à l'endroit cité, p. 200, D. Σατυρισται, par exemple, chez Denis d'Halicarnasse, 71, 72, sont ceux qui, dans les fêtes solennelles, représentoient des Satyres. Les anciens donnoient le nom de Pan à nos jeunes Satyres. C'est un pareil Satyre que Tauriscus avoit peint. Plin., XXXV, S. 40, 140.

(2) On ne doute plus que les Pans aient enfin formé le cortège de Bacchus. On les trouve sur un grand nombre de bas-reliefs & de pierres gravées. Parmi ces dernières est la pierre de Bagarris que Casaubon, de Satyr. Poesi. p. 52, a citée & fait graver. On peut voir, par ce passage, combien de pareilles productions de l'art étoient, dans ce tems-là, rares pour les savans. Il en décrit avec admiration jusqu'à la moindre petite particularité; & pense qu'on avoit mis l'arbre qui s'y trouve, pour désigner un site champêtre. A côté d'un

attachée à la figure des Satyres , qui , jusqu'alors , n'avoient eu que des cornes & une queue de bouc. On a ce-

Silène , il y a une figure avec une draperie volante , qu'il prend pour la coëffure de Silène. Cette pièce est , en général , mal gravée. Je ne citerai ici des bas-reliefs , que celui de l'*Admiranda* ; & parmi les statues , il en a une qui appartient à notre objet ; elle représente Bacchus appuyé sur un Satyre , quoiqu'il fasse autrement presque toujours groupe avec un jeune ou un vieux Faune ; groupes dont il en subsiste quelques bons & plusieurs mauvais. Le groupe dont je veux parler ici , est dans le *Museum Florent.* III , 51 , 52 , 53 ; dans le *Raccolta* , t. 46 ; & chez Bischof , 52 , 53 , 54 ; mais ce morceau est de Michel-Ange. On pourroit croire que le Satyre placé près de Bacchus n'offre rien que de naturel ; cependant , ce qui me surprend , c'est que jusqu'ici je n'en ai point trouvé d'exemple dans l'antiquité , si ce n'est un dessin que Bischof , z. 62 , en a donné , sans qu'il dise où se trouve cet ouvrage ancien

A cette même espèce d'êtres bachiques , appartient encore la représentation qu'on voit sur une pierre gravée , copiée d'après l'antique : ce sont un jeune Faune & un Pan qui se heurtent le front l'un contre l'autre. Il est probable que l'ouvrage dont parle Pline , XXXVI , sec. 4 , 10 , représentoit le même sujet : *Pana & Olympum luçtantes eodem loco* , (dans un temple de Jupiter , près les portiques d'Octavie) , *Heliodorus : quod est alterum in terris symplegma nobile*. Le mot , *alterum* a rapport à un autre ouvrage , l. 8. *Nec minor quæstio est , in Septis* , (le champ de Mars) , *Olympum & Pana qui fecerint*. Les figures de ce groupe paroissent donc avoir eu la même attitude.

pendant compris aussi sous le nom de Satyres les êtres à pieds de chèvre ; de sorte que dans la suite il y eut des Satyres avec & sans pieds de chèvre. Mais enfin on en fit une race particulière à laquelle on donna le nom de Satyres ; en réservant le nom de Faunes pour l'autre classe , qui n'a point de pareils pieds de chèvre & qui tient plus de l'homme.

Cette confusion de races semble cependant n'avoir été introduite d'abord que par les Romains. Les cérémonies du culte de Bacchus ont passé de bonne heure en Italie. Les Silènes & les Satyres avec & sans pieds de chèvre , ou ce que nous appelons proprement Faunes , sont représentés en grande quantité sur les vases peints auxquels on donne le nom d'Etrusques , & même sur ceux des premiers tems ; de manière qu'il paroît assez vraisemblable que c'étoit l'usage à ces fêtes Dionysiaques que les initiés se travestissent & parussent en Silènes , en Satyres & en Faunes. Nous savons , par le décret que le sénat de Rome prononça contre les bacchanales , que les cérémonies du culte de Bac-

chus s'étoient introduites & répandues dans cette ville. En abolissant les cérémonies secrètes du culte de Bacchus , qui , dans ce tems-là , étoit devenu une espèce de confrairie ou d'ordre , on n'a sans doute pas anéanti tout-à-fait le culte même qu'on rendoit à ce dieu. On faisoit même paroître des Satyres & des Silènes aux fêtes des jeux du cirque , ainsi qu'aux funérailles ; les premiers avoient des *nebrides* (peaux de chèvres) autour du corps , & le front garni d'un toupet de cheveux droits , destiné sans doute à représenter des cornes. Les Silènes portoient des vêtemens velus (1). La figure des Faunes proprement dite , ainsi que nous avons coutume de les représenter aujourd'hui , paroît déjà sur un ancien ouvrage de bronze , qui est au collège de Saint-Ignace , à Rome , dont je parlerai

(1) Denis d'Harlicarnasse , *VII* , 72. — Μαλλω-
τοι χιτιονες , οὗς ενιοι χορταιους καλουσι και περιβολαια εκ
παντος ανδρους. Je ne puis pas m'en faire une idée
bien claire , même en consultant sur ce point Pol-
lux , *IV* , 118. Il faut que ces vêtemens aient été
garnis de brins d'herbe & de fleurs ; sans cela ,
je croirois pouvoir expliquer , par le passage de

dans une autre dissertation (1), comme d'un des plus anciens monumens de Rome, dans l'ancien style romain.

Les Grecs ne connoissoient point les Faunes par ce nom, qui est purement latin, & qui, dans le principe, signifioit un dieu particulier au pays, qu'on consultoit comme un oracle. Dans la suite on l'a confondu avec Pan, qui rendoit également des oracles; & c'est

Denis d'Halicarnasse, deux statues qui autrefois appartenoient à Ficoroni, qu'il a décrit lui-même, & dont il a donné une étrange explication. Ce sont des Silènes ou des masques de Silène, tels qu'ils étoient en usage en Italie, tout-à-fait velus comme la toison d'un bœuf. A Rome même, on a introduit ces êtres champêtres sur le théâtre. On trouve en particulier des Pans, que, pour représenter leurs pieds de chèvre, l'acteur marchoit sur des échasses, d'où le nom de *Grallatores* est venu de *Grallæ*. Voyez Festus.

(1) *Dissertation sur le trône d'Amyle*. L'ouvrage de bronze dont il s'agit ici, est un vase ou plutôt un coffret à trois pieds & avec un couvercle, lequel est surmonté de trois figures qui dansent en se tenant enlacées; savoir, un jeune-homme vêtu d'une robe brodée, avec une bulle pendue au col, entre deux Faunes. Les éditeurs du *Museum Kirkerianum* ont cru reconnoître ici le père de Dindia Malconia, lequel, s'il faut en croire l'inscription, a consacré ce coffret. Mais ces éditeurs ont tout-à-fait mal expliqué ce monument antique, ainsi que

ainsi que parurent les Faunes, les Pans & les Satyres (1).

Quelle a été, dans l'origine, la figure qu'on a donnée, en Italie, aux Faunes, & si elle a plus tenu de l'homme ou de l'animal ? ce sont des questions qu'il n'est pas possible de bien résoudre. Mais on trouve que dans la suite ces noms ont été confondus & changés (2) : il y a eu des Faunes avec &

je le fais voir dans ma *Dissertation sur le Trône d'Amyle*. Je remarquerai seulement ici, que Winkelmann, *Histoire de l'Art*, liv. V, ch. 1, prétend que ce vase est d'une forme cylindrique que je ne lui trouve pas ; & qu'il en a donné quelques figures dans la vignette qui est à la tête de ce chapitre, dont le cul-de-lampe représente le vase même, sans parler du *Museum Kirkerianum*, où ce morceau est entièrement gravé & décrit. — *Nota*. Cette *Dissertation* de M. Heyne, sur le Trône d'Amyle, se trouvera dans un des volumes suivans de notre *Recueil*.

(1) Voyez Virgile, *Æn. VIII* ; *Excurs. V*, page 125.

(2) C'est ainsi qu'Ovide, *Ep. 4*, 49, les appelle *Faunos bicornes* & *Cornipedem Faunum*. *Fast. II*, 361, tandis qu'Horace, & avant lui Lucrèce, les nomment *Capripedes Satyri*. Horace prend aussi Faune au lieu de Pan, quand il dit, que : « Faune » ne fait pas toujours sa demeure sur le Lycée ; » souvent il lui préfère les délices du Mont-Lucrétille », *livre I*, ode 17.

fans pieds de chèvre ; de forte qu'on ne peut rien établir d'après ces dénominations. En comparant tout ce que j'ai pu rassembler sur ce sujet , il me paroît qu'il faut en conclure :

Que les Grecs n'ont point connu d'autres Silènes ni d'autres Satyres que ceux qui avoient entièrement la figure humaine , avec une petite queue & des oreilles pointues ; mais qu'ils avoient aussi des Pans & des AËgipans , qui tenoient davantage de la chèvre , & qu'on s'accoutuma avec le tems à appeller Satyres. En Italie, on a confondu les Faunes & les Pans ; & dans la suite , quand on a voulu les représenter , on leur a donné plus ou moins du caractère de l'animal.

On ne trouve rien dans l'antiquité qui nous autorise à distinguer , comme on le fait aujourd'hui , les Faunes des Satyres , en donnant aux premiers une nature qui approche de celle de l'homme , & aux autres un caractère qui tient davantage de l'animal , avec des pieds de chèvre. Cependant on feroit bien de convenir une fois pour toutes de cette distinction , afin de pouvoir désigner les deux

claffes de ces êtres , qui fans cela ,
doivent proprement être appellés Sa-
tyres & Pans ; à la première efèce
defquels appartiennent auffi les Si-
lènes.

J.



DE L'ORIGINE ET DE LA NATURE

Des différentes espèces

D E

FABLES ET DE ROMANS;

P A R M. B E A T T I E,

Professeur de Philosophie Morale & de
Logique à l'Université d'Aberdeen.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

L'AMOUR de la vérité est naturel à l'homme, & c'est un devoir indispensable pour lui d'y être attaché. Mais ce n'est pas enfreindre les loix de la véracité que d'imaginer une narration fabuleuse pour faire mieux goûter l'instruction, ou pour servir de délassement à l'esprit; à moins qu'on ne veuille la faire recevoir pour une vérité. Le fabuliste & le romancier ne trompent personne; car, quoiqu'ils cherchent à rendre leurs inventions vraisemblables, ils ne prétendent cependant pas les donner pour des vérités réelles: du moins, ce qu'ils avancent à cet égard n'est-il

considéré que comme des termes d'usage , auxquels on ne prête aucune attention. Les narrations fabuleuses ont donc été admises dans tous les siècles , & employées par les hommes les plus respectables qui se soient mêlés de l'instruction publique.

C'est , sans doute , pour se prêter à la foiblesse humaine , qu'on s'est servi de tous les tems de la fable , comme d'un moyen nécessaire ou propre à faire recevoir la vérité. Il faut prendre l'homme tel qu'il est ; & si le peuple ne peut saisir promptement les principes de morale ou de politique dont il a besoin d'être instruit , il est aussi louable d'expliquer ces principes par une fable , pour qu'il puisse les écouter avec attention & les comprendre sans peine , qu'il est permis à un médecin de fortifier un estomac débile par des cordiaux , pour le préparer à faire une bonne digestion. Telle étoit l'idée de Jotham , en donnant la parabole des arbres qui se choisissent un roi , dans le neuvième chapitre du livre des Juges ; & tel étoit aussi le but du fameux apologue de la dispute entre les parties du corps humain , par lequel Menenius Agrippa appaisa le

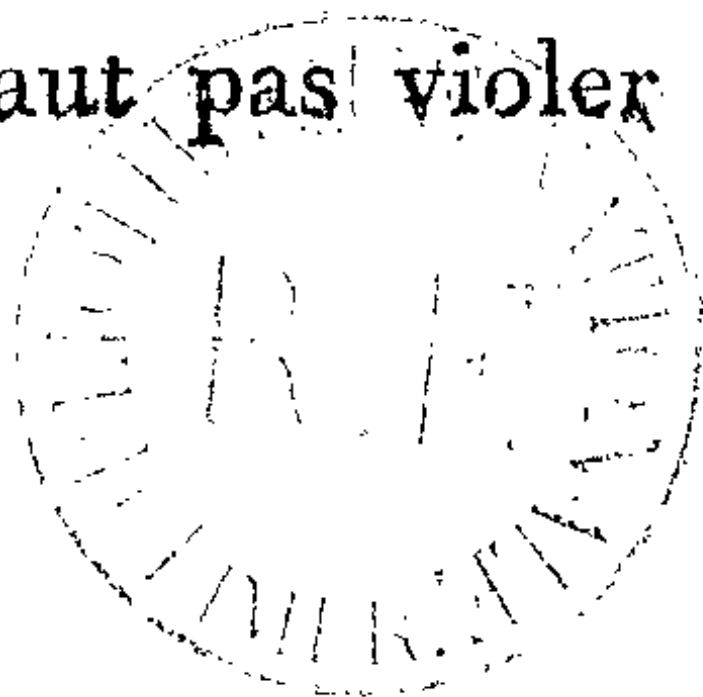
peuple de Rome ; en le convainquant que le bonheur de l'état dépendoit de l'union & de la bonne harmonie de ses différens membres. En effet , le peuple n'est pas toujours en état de raisonner. Un proverbe laconique & énergique dont on se ressouvient facilement , ou de petits contes agréables qui s'adressent , pour ainsi dire , directement aux sens , font une impression bien plus profonde que la démonstration la plus formelle.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir qu'anciennement on annonçoit souvent les préceptes en forme de proverbes ou d'aphorismes , appuyés & rendus sensibles par des narrations fabuleuses. Parmi les fables dont on prétend qu'Esopé est l'auteur , il s'en trouve sans doute de modernes ; mais il y en a aussi d'autres qui sont marquées au sceau de l'antiquité ; & rien ne peut être mieux imaginé que plusieurs de ces fables , pour imprimer des vérités morales dans la mémoire , ainsi que dans l'esprit. Il n'est pas possible de donner un plus bel exemple de l'espoir trompé de ceux que tourmente le desir d'accumuler des

richesses , que celui qu'offre la fable du chien qui lâche sa proie pour l'ombre ; de même que celle de la grenouille & du bœuf nous présente une image frappante du ridicule & du danger attachés à la vanité. On est , en général , porté à ne pas estimer assez à leur juste valeur ces petites allégories , à cause qu'on nous les a enseignées à l'école ; mais elles n'ont pas pour cela un mérite moins réel : on doit les admirer comme des monumens de la sagesse des anciens , qui ont long-tems contribué à l'amusement & à l'instruction de l'homme , & qui sont dignes d'être louées pour la justesse de leur application.

Les apologues grecs qu'on attribue à Esope , & les fables latines de Phèdre , sont des chef-d'œuvres en ce genre , & ont à peine été égalés par nos meilleurs fabulistes modernes. Ils sont (du moins la plus grande partie , car il y en a quelques-uns de mauvais) , remarquables par la simplicité du style , & par l'attention que leurs auteurs ont , en général , donnée à la nature des animaux & des autres objets qu'ils y ont introduits comme agens & interlocuteurs. Car dans la plupart des fables

fables modernes , inventées par Gay , la Fontaine , l'Esfrange , le Poge & autres , la marche est moins naturelle , & le langage , quoique simple , est affecté & plein de pointes & de traits d'esprit. Qu'un chien morde après l'ombre d'un chien , & qu'il perde par-là le morceau de viande qu'il tenoit dans sa propre gueule , cela convient bien au caractère de cet animal , & offre , en effet , beaucoup de vraisemblance ; mais qu'un éléphant s'entretienne avec un libraire sur des auteurs grecs , ou qu'un lièvre prie un veau de le porter sur son dos , pour le sauver de cette manière des chiens , ce sont là des fictions dans lesquelles on n'a eu aucun égard à la nature des choses. Dans ces fables , ainsi que dans celles d'un genre plus élevé , il est bon de s'écarter le moins possible de la vraisemblance. On peut faire parler & penser les animaux & les végétaux mêmes , & l'on pardonne cette licence à cause de la nécessité qu'on en a ; car sans cela leurs aventures ne pourroient ni nous instruire , ni nous amuser ; mais avec la restriction cependant , qu'il ne faut pas violer la nature , ni



attribuer les propriétés d'un animal ou d'un végétal, à un autre d'une espèce différente. Si l'on ne voit pas les grenouilles s'enfler de vanité, on fait du moins qu'elles se gonflent d'air; un chien peut traverser une rivière à la nage; il est possible qu'un homme mette une vipère gelée dans son sein, & qu'il reçoive la mort pour prix de son imprudence; rien n'empêche qu'un renard joue avec le casque d'un acteur tragique; il se peut qu'un agneau & un loup s'abreuvent au même ruisseau, & que le premier perde la vie à cette occasion; mais qui est-ce qui a jamais entendu parler d'un éléphant qui lit le grec, ou d'un lièvre qui court à cheval sur le dos d'un veau?

La sage antiquité ne se contenta pas de donner de brièves leçons de morale dans ces apologues ou petits contes; les poètes parcoururent un plus vaste champ de la fable, afin de produire des morceaux d'instruction mieux travaillés, & de plaire par des inventions plus extraordinaires & une vraisemblance plus sublime. Mais je me bornerai, pour le moment, à parler des Fables en prose.

Un des meilleurs modèles d'histoire fabuleuse qu'on connoisse dans les parties occidentales du monde , c'est la *Cyropédie* de Xénophon. Il ne faut cependant pas ranger cet ouvrage dans la classe des simples Romans , car le fond de l'histoire est vrai. Mais l'auteur a pris la liberté de feindre plusieurs incidens , afin de pouvoir montrer sous différens aspects le caractère de Cyrus , qu'il a voulu peindre comme le parfait modèle d'un grand & bon prince. L'ouvrage est d'un style élégant & agréable , & il abonde en connoissances morales , politiques & militaires. Il est dommage seulement que nous n'ayons point de guide certain pour pouvoir distinguer ce qu'il contient de vraiment historique , de ce qui n'est que de l'imagination de l'auteur. L'histoire de Cyrus - le - Grand , fondateur de l'empire des Perses , qui jouit de l'honneur d'avoir son nom cité dans l'Ancien Testament , est , sans contredit , digne d'être connue ; mais elle est couverte de grandes ténèbres pour nous. Le récit qu'Hérodote fait de ce roi , diffère grandement de

ce qu'en dit Xénophon ; & dans plusieurs occasions , on ne fait trop auquel de ces deux historiens on doit donner la préférence. Il faut remarquer cependant , que la description de Xénophon , de la manière dont Cyrus se rendit maître de Babylone , en détournant le cours de l'Euphrate , & en passant par le canal desséché sous les murs de la ville , s'accorde fort bien avec les différens rapports qu'on trouve de cet événement dans les prophéties d'Isaïe , de Jérémie & de Daniel.

Les Fables allégoriques n'étoient pas inconnues du tems de Xénophon. La Table ou le Tableau de Cébes le Thébain fut écrit à-peu-près à cette époque , ainsi que l'histoire d'Hercule placé entre la Vertu & le Vice , & qui préfère les honneurs que lui promet la première aux plaisirs que lui offre le second. Le Tableau de la vie humaine de Cébes est admirable par l'exactitude des descriptions , la justesse de l'allégorie & la douce simplicité du style. La Fable d'Hercule , comme elle a été écrite originairement par Prodicus , est perdue , & semble même

n'avoir plus existée du tems de Cicéron (1) ; mais Xénophon en a donné un extrait élégant & satisfaisant , dans le second livre de *Memorabilia*.

A l'exception de quelques Fables allégoriques répandues çà & là dans les écrits de Platon , je ne me rappelle pas qu'il y ait parmi les ouvrages classiques , grecs & latins , quelque autre modèle remarquable de Fables en prose ; car la mythologie payenne , quoique pleine d'allégories , ne peut pas être citée ici ; tant à cause qu'il faut la ranger parmi les ouvrages poétiques , que parce que mon principal objet est de faire des recherches sur l'origine & la nature des Romans modernes.

Mais il est convenable d'observer avant tout , que les Orientaux ont long-tems été célèbres par leurs Contes fabuleux. L'indolence auquel l'heureux climat de l'Asie porte naturellement ses habitans , & la vie oisive que les rois & les autres grands personnages de ces contrées mènent dans leurs

(1) Cicéron , de *Officiis* , lib. I , cap. 32.

harems , leur font chercher avec avidité cette espèce d'amusement , auquel ils ont de tous tems attaché un grand prix. Lorsqu'il arrive que les princes de l'Orient se trouvent désœuvrés , ainsi qu'ils le font , pour ainsi dire , toujours , ils ordonnent , (faute de savoir mieux amuser leur loisir) , à leur grand visir ou à leur favorite de leur conter quelque histoire. Leur profonde ignorance les rend extrêmement crédules ; & comme ils n'aiment point l'étude de la morale , & qu'ils n'ont aucune connoissance de la nature des choses , ils ne s'inquiètent nullement si ces histoires sont vraies , ni si elles ont un but moral : il leur suffit qu'elles offrent quelque chose d'extraordinaire à l'imagination. Il ne faut donc pas s'étonner que les Contes orientaux soient si extravagans : tout s'y fait par enchantement , par prodige , par le secours des fées , des génies , des démons & des chevaux de bois , qui , en tournant une cheville , traversent l'air avec une inconcevable vélocité.

Une autre chose remarquable dans les Contes orientaux , c'est le plaisir singulier avec lequel leurs auteurs se

livrent à la description pompeuse de riches vêtemens, de superbes meubles, de somptueuses fêtes, de palais tout brillans d'or, ou tout étincellans de diamans. Ces descriptions conviennent de même parfaitement au caractère & à la manière de voir de ce peuple. Leurs chefs, dont le goût n'a jamais été épuré par l'étude de la noble simplicité qui caractérise la nature, & qui constitue la beauté de l'art, font consister leur seule grandeur dans la magnificence de leurs équipages & l'immense quantité d'or, de pierreries & d'autres choses précieuses qu'ils amassent dans leurs ferrals.

La plus grande, & même la seule collection de Fables orientales que je connoisse, c'est celle des *Mille & une Nuit*, appelées communément *Contes Arabes*. Ce livre, tel que nous le possédons, est l'ouvrage de M. Galland, de l'académie françoise, qui, à ce qu'on prétend, l'a traduit de l'original arabe. Mais il ne m'a jamais été possible de savoir si ces Contes sont véritablement arabes, ou si c'est M. Galland qui les a inventés. S'ils ont été originaiement écrits en arabe, il faut

convenir alors que M. Galland les a traduits avec une grande liberté ; car le style en est absolument françois , & l'on y parle au calife de Bagdat & à l'empereur de la Chine , dans les mêmes termes & suivant le même cérémonial qu'on emploie à la cour de France. Mais quoique , suivant moi , cela ôte au livre tout son mérite , à cause que je crois que dans un Conte oriental il faut tracer le tableau des mœurs orientales , on ne doit pas en conclure que cet ouvrage appartienne entièrement à M. Galland ; car les François sont tellement attachés à leurs coutumes & cérémonies , qu'il n'est , pour ainsi dire , pas possible d'en admettre d'autres ; & ils manquent rarement d'introduire dans leurs traductions , même des auteurs les plus anciens & les plus graves , les formes actuellement à la mode de la politesse parisienne.

Comme les Contes , intitulés *les Mille & une Nuits* sont assez connus par la jeunesse de ce pays , il est inutile que je m'arrête ici à en apprécier le caractère , ou à faire observer qu'ils répondent parfaitement à l'idée

que j'ai déjà donnée des Fables orientales. On y trouve des descriptions pompeuses sans élégance , & une grande variété d'invention ; mais rien qui soit propre à élever l'esprit ou à toucher le cœur. Tout y est merveilleux & incroyable , & l'on y a plus cherché à étonner le lecteur qu'à l'instruire dans la morale ou dans la connoissance de la nature. Il y a cependant deux choses qui méritent d'être louées , & qui peuvent en rendre la lecture utile ; savoir , une idée assez juste du gouvernement & de quelques usages & coutumes des peuples orientaux ; & il y a quelque part l'histoire d'un barbier & de ses six frères qui contient de bons traits de satyre , & dont la description est plaisante. Je puis même ajouter que le caractère du calife Haroun Alraschid est bien peint , & que l'histoire des quarante voleurs détruits par un esclave , est intéressante & conduite avec art. Les voyages de Sindbad méritent attention ; & il est apparent que l'auteur des *Voyages de Gulliver* a su les mettre à profit.

Les Anglois , ainsi que quelques autres peuples de l'Europe , ont écrit

des Contes dans le goût oriental ; dans lesquels , outre le style figuré & l'imagination extravagante des Asiatiques qui sont faciles à imiter , ils ont cherché à peindre les mœurs & les coutumes de ces contrées. Ils y accumulent de grands trésors d'or & de pierreries ; & les unuques , les esclaves , les nécromanciens n'y manquent pas non plus. Leurs personnages sont tous mahométans ou payens , & soumis au gouvernement despotique des califes , des visirs , des bachas & des empereurs ; ils boivent du sorbet , se reposent sur des sophas & vont à cheval sur des dromadaires. Nous avons des Contes chinois , tartares , persans & mogols ; pour ne point parler des Contes des fées & des génies , dont j'en ai lu quelques-uns dans ma jeunesse : mais comme cette lecture n'a laissé aucune trace dans ma mémoire , je ne puis rien en dire ici.

On trouve plusieurs Contes dans le style oriental dans *le Spectateur* (1) , *le Rodeur* (2) & *l'Aventurier* (3) , dont

(1) The Spectator.

(2) The Rambler.

(3) The Adventurer.

la plupart sont fort agréables & ont un but moral ; le Conte intitulé *Rasselas*, par Johnson, & celui, *d'Almorán & Hamet*, par Hawkesworth, sont des ouvrages fort célèbres en ce genre. Le premier est admirable par les belles descriptions, & sur-tout par cette morale sublime qui caractérise tous les écrits de ce grand & vertueux auteur ; le style du dernier est grave & plein d'éloquence, & les idées en sont généralement bonnes ; mais le plan en est obscur & si mal conçu, qu'il en résulte des notions confuses sur la providence divine ; objet que l'élégant écrivain semble avoir considéré d'une manière fort superficielle & peu nette (1). Addison a excellé dans cette espèce de Fable. Sa *Vision de Mirza* (2), dans le second volume du *Spéctateur*, est le plus beau morceau que j'aie jamais lu en ce genre. On y trouve réuni la plus exacte

(1) Voyez la Préface qui est à la tête de ses Voyages.

(2) Il y a une traduction de cette histoire orientale de *Mirza*, dans le premier volume des *Variétés Littéraires*, page 459.

convenance dans l'invention , avec une noble simplicité & une douce harmonie dans le style qui touchent le cœur , en même tems qu'elles charment & flattent l'imagination.

Les Fables modernes en prose , (si l'on en excepte celles dont il a déjà été question plus haut) , peuvent être divisées en deux genres ; savoir , en FABLES ALLÉGORIQUES & en FABLES POÉTIQUES. La partie allégorique des Fables modernes en prose souffre une sous-division en deux espèces ; savoir , en Fables *historiques* & en Fables *morales* ; & la partie poétique est de même sous-divisée en deux espèces , c'est-à-dire , en Fables *sérieuses* & en Fables *comiques*. Ainsi les Fables modernes en prose , peuvent être rangées en quatre classes , dont je vais parler successivement suivant l'ordre que voici : 1.^o. les allégories historiques ; 2.^o. les allégories morales ; 3.^o. les Fables poétiques sérieuses ; 4.^o. les Fables poétiques comiques. Je comprendrai les deux dernières espèces , sous la désignation générale de ROMAN.

I. L'ALLÉGORIE HISTORIQUE FABULEUSE nous présente des faits véri-

tables sous des noms supposés , & embellis par des aventures fictives. Cette espèce de Fable peut également être divisée en *sérieuses* & *comiques*.

1. Le meilleur modèle que je connoisse de la première espèce , c'est *l'Argenis* , écrit en latin , dans le dernier siècle , par Jean Barclay , Ecoissois , & qui , à ce qu'on suppose , est un récit allégorique des guerres civiles de France , pendant le règne d'Henri III. Je n'ai lu qu'une partie de cet ouvrage , sans jamais prendre la peine de chercher à en comprendre le sens , par le moyen de la clef qui s'y trouve jointe dans quelques éditions ; ou de comparer les aventures fabuleuses de Méléandre & de Lycogènes , avec les faits réels auxquels on pense qu'elles font allusion. Je ne puis donc pas prononcer en juge compétent sur cet écrit ; mais j'ose en recommander hardiment la lecture , qui dans quelques endroits est fort amusante & offre des descriptions animées dont la plupart sont remarquables , quoique d'ailleurs le style n'en soit pas toujours élégant.

2. Nous avons un modèle de

L'allégorie historique - comique dans l'Histoire de Jean Bull, par le savant & ingénieux docteur Arbuthnot, qui se trouve ordinairement imprimée dans les œuvres de Swift. Ce Roman, qui fut publié du règne de la reine Anne, étoit une satire contre le duc de Marlborough, & les autres ministres du parti des Whigs, qui s'oppossoient au traité de paix d'Utrecht, qui fut conclu peu de tems après. La guerre que la reine d'Angleterre faisoit alors contre la France & l'Espagne y est décrite sous l'allégorie d'un procès, dans lequel Jean Bull, (c'est-à-dire l'Angleterre,) est supposé avoir été entraîné par des voisins processifs. Il ne faut pas s'attendre à trouver un récit fidelle des faits dans un Conte allégorique écrit avec le dessein formel de tourner certaines personnes en ridicule. Cet ouvrage a néanmoins eu beaucoup de lecteurs, & a été imité plusieurs fois. Il est plein d'une plaisanterie basse & triviale, que l'auteur auroit pu éviter s'il l'avoit jugé à-propos ; car il possédoit certainement plus d'esprit, de connoissances & de vertu, qu'aucun autre écri-

vain de son tems , si l'on en excepte Addison. *L'Histoire de Jean Bull* nous représente les grandes choses sous un aspect ridicule ; le style en est par conséquent burlesque , & la diction de même que la plupart des allusions sont basses & communes. Dans les dernières éditions on a joint une clef au bas de chaque page pour faire connoître le rapport que la Fable de ce Roman peut avoir avec l'histoire de ce tems-là.

II. Je désigne la seconde espèce de Fables modernes en prose , par le nom *d'allégorie morale*. Il y a environ deux siècles & demi , que les allégories morales & spirituelles étoient beaucoup en vogue. La plupart des pièces de théâtre de ce tems-là portent ce caractère. On y trouve personnifié , non seulement les vertus & les vices de l'homme , mais aussi les bons & les mauvais anges , & des êtres au-dessus des anges mêmes y servent d'interlocuteurs du drame. Ces comédies , malgré les choses peu convenables qu'on y trouve , étoient écrites dans l'intention louable de mettre la religion & la vérité en évidence ; ce qui leur fit donner le nom de *mo-*

ralités. La représentation publique de ces pièces a cessé d'avoir lieu en Angleterre vers le tems de Shakspeare, ou à la fin du seizième siècle ; mais il existe encore actuellement plusieurs de ces moralités en anglois , & l'on en trouve dans les collections qu'on a faites depuis peu d'anciennes comédies. L'usage en dura plus long-tems en Espagne & en Italie. Pendant ses voyages , Milton assista à la représentation d'une pareille farce religieuse , intitulée : *le Péché Originel*, dont un certain Adrieno étoit l'auteur , & d'après laquelle , toute mauvaise qu'elle étoit , il a formé , à ce qu'on prétend , le premier plan de son *Paradis Perdu*.

C'étoient-là des allégories poétiques ; mais je me bornerai à parler de celles en prose , & qui offrent une certaine forme historique. Jean Bunyan , homme non lettré , mais plein d'esprit , se distingua dans le dernier siècle par cette espèce d'écrits. Son principal ouvrage est intitulé : *le Voyage du Pèlerin* (1), dans lequel le com-

(1) Pilgrim's Progress.

mencement ,

mencement , les progrès & l'acheve-
 ment de la vie chrétienne sont repré-
 sentés allégoriquement , sous la com-
 paraison d'un voyage. Peu d'ouvrages
 ont eu autant d'éditions en aussi peu
 de tems que celui-ci. Il a été lu par
 des personnes de tous rangs & de
 différent degré d'esprit. Les savans
 n'en ont pas regardé la lecture comme
 indigne d'eux , & le peuple en fait
 ses délices. Je conviens que le style
 de ce livre est dur , & même quel-
 quefois peu agréable ; que l'invention
 en est extravagante , & que , dans plus
 d'un endroit , il tend à donner des idées
 erronées de la religion. Mais le conte
 en lui-même est amusant , quoique
 le dialogue en soit souvent bas ; quel-
 ques-unes des allégories sont d'une
 invention heureuse , & prouvent que
 l'auteur étoit doué d'une grande ima-
 gination , qui , si elle avoit été cul-
 tivée par l'étude , auroit pu produire
 des choses sublimes. Cet ouvrage a
 été imité , mais avec peu de succès.
 Le savant évêque Patrick , a écrit *la*
Parabole du Pèlerin (1) ; mais je ne

(1) Parable of the Pilgrim.

crois pas qu'il en ait emprunté l'idée de Bunyan , comme on le prétend généralement ; car il n'y a aucune ressemblance dans le plan , & cet évêque ne dit pas un mot du voyage du Pèlerin , ainsi qu'il l'auroit sans doute fait , s'il avoit connu ce livre. D'ailleurs , la fable de Bunyan est pleine d'incidens ; tandis que celle de Patrick est sèche , didactique , prolix , & d'une invention extrêmement stérile (1).

Les *Voyages de Gulliver* (2) , sont aussi une espèce d'allégorie , mais plutôt satyrique & politique , que morale. Tout le monde connoît cet ouvrage , qui a été critiqué par de grands écrivains. Tant que l'auteur a pour objet de gourmander la vanité & la folie humaine , l'abus des

(1) La *permission d'imprimer* , qui se trouve à la tête de la *Parabole du Pèlerin* , de l'évêque Patrick , est datée du mois d'avril 1665. Bunyan écrivit son *Voyage du Pèlerin* , pendant sa détention dans les prisons de Bedford , où il resta douze ans ; savoir , depuis 1660 , jusqu'en 1672 ; mais il ne m'a pas été possible de trouver dans quelle année cet ouvrage a été imprimé.

(2) *Gulliver's Travels* , by Swift.

sciences , l'absurdité des faiseurs de projets , les expédiens insensés ou criminels qu'emploie la politique , & auxquels on ne fait point attention , ou qu'on approuve même , à cause que l'habitude nous les a rendus familiers ; tant , dis-je , que l'auteur ne s'écarte point de ce but , il mérite la plus vive approbation , & sa critique doit paroître parfaitement juste , ainsi que d'une sévérité louable. Sa fable est bien conduite en général , d'un parfait accord dans toutes les parties , & liée à des événemens vraisemblables. Son héros est un marin , dont il conserve avec une étonnante exactitude le caractère simple & uni ; ce qui donne à toute la narration un air de vérité , qui forme un agréable contraste , quand on en fait la comparaison avec l'extravagance de la fiction. Le style mérite de même une attention particulière , il n'est pas à la vérité exempt d'incorrection ; mais on peut le regarder comme le modèle d'une facile & agréable simplicité , qu'on ne trouve pas à un si haut degré dans aucun autre ouvrage anglois , & que doivent étudier avec soin ceux

qui desirent d'écrire purement cette langue. Voilà , je pense , en quoi consiste le principal mérite de ces roman célèbre , qui a eu plus de lecteurs qu'aucune autre production littéraire de ce siècle. Gulliver est fait pour toutes les conditions de la société : l'homme d'état , le philosophe & le critique en admirent tous également la satire fine & délicate , les descriptions pleines de feu & d'énergie , & le style vif & ferré ; tandis que le peuple & les enfans mêmes , qui ne peuvent pas connoître ces beautés , trouvent de l'amusement dans le fond de l'histoire même.

Mais qu'on ne s'imagine pas que je veuille louer sans distinction tout cet ouvrage. Quoique l'auteur se soit livré à tout le feu de son imagination dans le dernier des quatre voyages , il faut convenir qu'il offre une fiction aussi absurde que répréhensible. Elle est absurde , à cause qu'en y introduisant des animaux raisonnables & des hommes privés de la raison , il y présente une contradiction manifeste aux loix les plus évidentes & les plus connues de la nature , sans avoir

même recours aux songes de l'homme crédule ou aux préjugés de l'ignorant. Et elle est répréhensible , en ce qu'elle abonde en images fales & idécentes ; que d'ailleurs le fond entier de la satire est absolument exagéré & faux ; & qu'il doit y avoir une espèce de profanation dans un ouvrage qui , comme celui-ci , attribue une raison & une félicité parfaite à une espèce d'êtres qui , à ce qu'il est dit , n'ont aucune notion de religion. Mais ce qui est pire encore , si toutefois quelque chose peut l'être , c'est que ce conte représente l'homme même comme un objet de mépris & d'aversion. Que l'esprit emploie le ridicule , pour se moquer des folies du genre-humain , & que la satire frappe de son fouet les crimes : cela est pardonnable , & même digne de louanges , parce qu'on peut le faire dans une bonne intention , & qu'il peut en résulter d'heureux effets. Mais quand un écrivain cherche à nous faire mépriser & haïr nos semblables , & à nous rendre mécontents de la Providence , il doit être considéré comme l'ennemi , non-seulement du genre - humain en particulier , mais de la vertu même ,

& son ouvrage ne pourra être regardé comme exempt de reproche , que lorsque l'impiété , la haine & la misère cesseront d'être des maux pour l'homme.

Le *Conte du Tonneau* , ou du moins la partie narrative de cet ouvrage , est une autre fable allégorique de la même excellente plume , & offre , comme la précédente , grande matière d'admiration & de blâme. Comme ouvrage d'esprit , il n'y a rien qui puisse y être comparé. Ce fut la première production de l'auteur , & selon l'opinion générale c'est son chef-d'œuvre. Peut-être que le style en est moins correct que celui de quelques-uns de ses derniers écrits ; mais il n'a jamais montré plus d'esprit , de gaieté originale & de satire ironique que dans le *Conte du Tonneau*. C'est la religion qui en fait le sujet , mais l'allégorie sous laquelle il représente la réformation est trop commune pour un aussi grand sujet ; & tend à produire , dans l'esprit du lecteur , une association disparate des plus augustes vérités avec les idées les plus burlesques. Que les beaux esprits de profession jouissent du droit de dire ce qui leur plaît , & que les

rieurs se rangent de leur côté ; j'y consens : mais je soutiens que c'est une chose dangereuse , & le signe d'un esprit déréglé , que de contracter l'habitude de tourner tout en ridicule , & d'employer sans cesse le sarcasme. Nous rougirions de présenter sous un aspect absurde les actions & les discours de nos ennemis mêmes ; & quelques personnes (je voudrois ne devoir pas ajouter des ecclésiastiques), se croient autorisés à prendre ces libertés avec les plus terribles & les plus respectables mystères de la religion. Il est trop connu que notre auteur s'est souvent livré à ces coupables excès , pour qu'il soit nécessaire de le prouver ici (1).

(1) Je doute même si Swift n'est pas le seul homme qui se soit permis de parler , en termes burlesques , du dernier jugement. Ses vers profanes sur ce terrible sujet n'ont jamais été publiés , que je sache , qu'après sa mort ; car la lettre de milord Chesterfield à M. de Voltaire , dans laquelle ces vers ont été insérés avec éloge , (ce qui ne doit pas étonner de la part d'un pareil critique) & où il est dit qu'ils sont copiés d'après l'original de la propre main de Swift , est daté de l'année 1752. Mais cela ne peut pas servir à excuser l'auteur. On peut se figurer les idées qui remplissoient son esprit lorsqu'il écrivit ces vers ; & quelle a été sa manière de voir par là

Je voudrois qu'il eût mis plus de décence dans la manière avec laquelle il parle de l'église catholique romaine , & de l'église anglicane ; quoique les fatyres qu'il lance contre l'une & contre l'autre soient peut-être quelquefois justes. Quant à la façon dont il s'exprime sur les presbytériens , qu'il représente comme de tous les êtres raisonnables les plus frénétiques & les plus insensés

suite , puisqu'il ne tenoit qu'à lui d'en dérober la connoissance au Public , & qu'il ne l'a pas fait. On ne peut pas non-plus alléguer pour excuse que c'est de Jupiter dont il se sert pour agent. En accordant tout ce qui est possible à la licence poétique , un Chrétien ne peut pas concevoir l'idée qu'une divinité payenne puisse exécuter une chose dont nous n'avons connoissance que par l'Ecriture Sainte , & qu'il fait ne pouvoir être l'ouvrage que de Dieu seul. L'allégorie agréable & instructive d'Addison , (*Speclateur* , N^o. 558 , 559) dans laquelle il suppose que Jupiter accorde à chaque homme le pouvoir de choisir sa propre condition , est non-seulement conforme à l'ancienne philosophie , mais se trouve même calquée sur un passage d'Horace.

Ce n'est pas que je prétende que Swift ait été favorable à l'impiété ; il y a même de bonnes raisons pour croire le contraire ; & que , malgré plusieurs de ses gaietés fatyriques , qui ne peuvent être excusées , il a aussi , dans l'occasion , su conserver la dignité & la gravité convenables à son état. On ne doit donc attribuer l'espèce de profanation dans laquelle il est tombé quelquefois , qu'à sa passion de tourner tout en ridicule , & à sa manie de faire briller son esprit.

qui existent , toute personne juste , soit presbytérien ou de quelque autre secte , & qui connoît un peu l'histoire , s'aperçoit facilement combien ces reproches sont fondés sur de fausses suppositions. Cet ouvrage offre encore d'autres défauts que ceux dont je viens de parler , tels que des images basses , des allusions obscènes , & qu'un honnête homme ne peut lire , ni entendre lire en bonne compagnie sans rougir.

III. Je vais passer maintenant à la seconde espèce de fables modernes en prose , que je désigne sous le nom de *poétiques*. En lisant les *fables allégoriques en prose* , nous prêtons non-seulement attention aux événemens fabuleux qu'en offre la narration , mais aussi aux faits véritables qui s'y trouvent cachés sous le voile de l'allégorie ; tandis que dans les *fables poétiques en prose* , on s'attache seulement aux événemens dont il y est question. C'est ainsi que dans le *Conte du Tonneau* , je remarque non-seulement ce qui est dit des trois frères , Pierre , Martin & Jacques ; mais je ne perds point non plus de vue que , par ces trois frères , l'auteur veut désigner l'église catholique

romaine, l'église anglicane & l'église presbytérienne ; au lieu que quand je lis les *Aventures de Robinson Crusœ*, ou l'*Histoire de Tom-Jones*, je m'arrête simplement au récit, & je n'ai pas besoin de clef pour comprendre l'intention de l'auteur.

Comme je regarde ce point comme le principal de mon sujet, j'ai passé le plus rapidement qu'il m'a été possible sur les premiers, afin de pouvoir donner plus de tems à celui-ci. L'origine & les progrès des *Romans modernes*, ou des *Fables poétiques en prose*, sont liés à plusieurs matières importantes, qui, si elles étoient mises dans tout leur jour, jetteroient une grande lumière sur l'histoire & sur la politique, ainsi que sur les mœurs & sur la littérature des derniers siècles. Remarquez que je donne à cette espèce de fables le nom de *poétique*, à cause de la nature de l'invention ; & que j'y joins l'épithète de *prose*, parce qu'elles ne sont pas écrites en vers. La rime & la prose sont deux choses opposées ; mais la prose & la poésie vont fort bien ensemble. *Tom-Jones* & *Télémaque* sont des poèmes épiques ou narratifs,

quoiqu'écrits en prose ; le premier comique , & le second sérieux & héroïque.

La subversion de l'empire romain par les Goths , les Huns , les Vandales & les autres peuples du Nord , fut suivie , ou plutôt accompagnée d'un oubli total des arts & des sciences , qui dura plusieurs siècles. Pendant cette longue nuit où se trouva plongé l'esprit humain , les auteurs classiques grecs & latins furent entièrement oubliés dans les parties occidentales de l'Europe , & plusieurs anciens auteurs ont été totalement perdus. On regardoit alors comme un talent extraordinaire de savoir lire & écrire (1).

(1) Le talent de lire & écrire , étoit si rare aux dixième & onzième siècles , qu'en France , en Allemagne & en Angleterre , on faisoit grace à tout criminel qui savoit lire. Ce fut Guillaume le Conquérant , qui introduisit cette coutume en Angleterre : cela s'appelloit *Bénéfice de Clergie* , *Beneficium Clericorum aut Clericorum*. Encore actuellement en Angleterre , le meurtre commis sans dessein , & le premier vol qui ne passe pas cinq cens livres sterling , jouissent du *Bénéfice du Clergé*. Le criminel qui sait lire peut le demander , & on n'a pas le droit de le lui refuser. Le juge qui , par l'ancienne loi , étoit réputé ne savoir pas lire lui-même , s'en rapporte encore au chapelain de la prison , qui présente au condamné un livre. En-

Le clergé même , qui , suivant l'usage de l'église de Rome , officioit en latin , ne comprenoit point en général , les paroles du rituel. Il n'étoit pas rare non plus de voir les grands seigneurs se servir d'un notaire pour signer pour eux les actes de la plus grande importance , à cause qu'ils n'avoient pas appris eux-mêmes à écrire. L'expression même, *signer un papier*, vient de la coutume qu'on avoit d'y apposer une marque , au lieu d'un nom ; & cette marque étoit communément le signe de la croix. Alfred le Grand, roi d'Angleterre, prince qui possédoit de grandes qualités , & qui , dans la suite , fit de considérables progrès dans les sciences de son tems , parvint à l'âge de douze ans avant qu'on eût pu trouver un maître pour lui apprendre l'alphabet. Les instrumens nécessaires pour écrire étoient même si rares dans ces tems-là , que les moines détruisoient souvent

la suite , il demande au chapelain : *Legit ?* Et le chapelain répond : *Legit ut Clericus*. Alors on se contente de faire marquer d'un fer chaud le criminel , à la paume de la main , qu'on a soin d'enduire de graisse ; le fer fume & fait un sifflement , sans causer aucun mal. *Note du Traducteur.*

les plus précieux manuscrits dont ils raturoient les caractères pour en employer le vélin pour écrire. On en a vu , il y a quelques années , un exemple remarquable ; on trouva un morceau de vélin sur lequel étoit écrit une partie du Livre de Tobie ; mais après un examen bien exact il parut que ce vélin avoit servi auparavant à écrire quelque autre chose , & l'on découvrit enfin que cette première écriture étoit un fragment de Tite-Live , qu'on a publié depuis.

La crédulité de l'homme est , en général , proportionnée à sa stupidité. Mais le défaut de livres & de la connoissance des lettres n'étoit pas la seule cause de la profonde ignorance qui régnoit à l'époque dont je parle ici. Il n'y avoit que peu , ou , pour mieux dire , point de commerce en Europe ; la navigation & l'industrie étoient totalement négligées ; & , à l'exception des pèlerinages pour aller visiter les chasses des saints , on ne passoit que rarement les limites du pays ou de la province où l'on avoit reçu le jour. Il est facile de se former une idée des suites de cette

stagnation universelle. Ne possédant pas les moyens de savoir ce qui s'étoit passé dans d'autres siècles , & ignorant pareillement ce qui se passoit actuellement dans les autres contrées , on ajoutoit facilement croyance à tous les récits fabuleux qu'on pouvoit faire sur les pays lointains. C'est-là ce qui donna naissance à mille idées extravagantes sur l'existence des géans , des nains , des enchantemens , des féeries , des esprits , des magiciennes & des safardets. Et lorsqu'on fut une fois convaincu que toutes ces choses existoient dans d'autres pays , il étoit naturel de croire qu'elles n'étoient pas non plus rares dans celui qu'on habitoit. Les mêmes idées fantastiques , & le même penchant pour la superstition doivent nécessairement avoir toujours lieu dans les tems d'ignorance ; sur-tout dans les contrées où l'on conserve la tradition de l'histoire ancienne & de la fable , & où les prêtres (quoique d'ailleurs pas dépourvus de connoissances) s'exaltant eux-mêmes l'esprit par des légendes mystiques , & vivant retirés dans des habitations obscures & solitaires , trouvent leur intérêt à amuser , à tromper ,

& à épouvanter le peuple stupide.

Il ne faut pas s'étonner de la crédulité qui caractérise ces tems d'ignorance. A la fin du treizième siècle, lorsque la littérature moderne commençoit à faire quelque progrès, le Dante, célèbre poète italien, publia un ouvrage en vers, intitulé : *L'Enfer*, dans lequel il donne une description des régions infernales, par lesquelles il assure, dans son poëme, avoir passé dans la compagnie de Virgile; & le peuple de ce tems-là prit ce conte absurde pour une relation historique exacte, & crut, de bonne foi, que le Dante avoit descendu plusieurs fois dans l'enfer. Jean Mandeville, Anglois de beaucoup d'esprit, qui se mit à voyager en 1320, employa trente ans à visiter différentes contrées étrangères, & à son retour en Europe, il publia son histoire & ses aventures, en trois langues, savoir, en latin, en anglois & en italien. On présenta, avant de le publier, son livre au pape, qui, après en avoir comparé les descriptions avec les mappemondes, se plut à y donner sa sanction & son autorité; ce qui prouve que non-seulement

l'auteur & le Saint - Père ajoutaient foi à cette relation , mais qu'on la jugea aussi digne de foi sur les notions qu'on avoit alors des pays dont il y est question. Cependant ce livre contient les fables les plus absurdes , quoique d'ailleurs Mandeville paroisse avoir été un homme instruit & d'un caractère honnête. Il rapporte , entre autres , gravement qu'il a vu le rocher auquel Andromède étoit enchainée lorsqu'on la délivra du monstre marin qui devoit la dévorer. Il ajoute même qu'Andromède a vécu avant le déluge universel. C'est avec la même gravité qu'il parle d'une femme métamorphosée en serpent ou dragon par une déesse appelée Diane, & qui se trouvoit alors renfermée dans une prison de l'île de Chypre, si je ne me trompe(1). Il ne dit pas à la vérité , qu'il a vu cette femme ; mais assure le fait comme l'ayant entendu raconter , & il ne paroît pas qu'il en doute le moins du monde. Il fait aussi mention d'une race d'hommes de cinquante

(1) J'écris de mémoire, n'ayant pas à la main ce livre & ne sachant pas pour le moment où je pourrois le trouver.

pieds

pièds de hauteur , qui habitoient une île des Indes orientales ; & d'une autre espèce , dont les yeux étoient placés dans les épaules. Il paroît que Mandeville a bonnement ajouté foi à ces contes & à plusieurs autres de cette nature , sur le récit qui lui en avoit été fait. Il y a lieu de croire aussi que Caxton , un des premiers imprimeurs anglois , a regardé une traduction françoise de l'Enéïde de Virgile comme une histoire véritable ; s'il n'a pas pris le mot *histoire* dans un sens différent de celui qu'on y attache aujourd'hui. Il y a plus , un navigateur Suédois , qui vivoit il n'y a pas deux siècles , assure que dans les îles de Nicobar , dans le golfe de Bengale il découvrit une race d'hommes à longues queues , pareille à celle des chats. Les îles de Nicobar & leurs habitans sont aujourd'hui parfaitement connus des Européens ; mais on n'y a nulle part trouvé des hommes à queue de chat.

La profonde ignorance & la grande crédulité du peuple de ces tems - là , donne lieu de penser que la vérité étoit peu observée dans leurs histoires , si toutefois ils en avoient ; & que la

vraisemblance , ni même la possibilité n'entroient pour rien dans leurs fables. En effet , les premières productions qui parurent en Europe , sous la forme de roman , étoient extravagantes au dernier degré.

Mais outre la crédulité & l'ignorance de ces tems-là , il y avoit encore d'autres causes qui contribuoient à donner une forme bizarre à ces productions , & à les rendre totalement différentes à tout ce que l'imagination de l'homme avoit enfanté jusqu'alors. Pour expliquer ces causes , il est nécessaire de donner préalablement une idée de la forme politique qu'apportèrent avec eux les peuples du Nord qui renversèrent l'empire romain , & qui est généralement connue sous le nom de gouvernement féodal. Comme plusieurs célèbres écrivains en ont parlé fort au long , je ne m'y arrêterai ici qu'autant qu'il est nécessaire pour lier ensemble & pour éclaircir mon raisonnement. Ce fut ce gouvernement , qui , parmi plusieurs institutions singulières , donna naissance à la chevalerie ; & ce fut la chevalerie qui , à son tour , fit inventer l'espèce

d'écrits fabuleux auxquels nous donnons le nom de *Romans*.

Ce mot est espagnol; & l'on fait que les Espagnols appellent leur langage ordinaire *romancé*, nom qui convient assez à la nature d'une langue dont la plus grande partie dérive de l'ancienne langue latine ou romaine. Il paroît que les premiers livres espagnols étoient fabuleux, & qu'on leur a donné le nom de *romans* d'après la langue dans laquelle ils ont été écrits; mais dans la suite les autres peuples de l'Europe n'ont pas appliqué en particulier ce nom aux livres espagnols, à qui il appartient proprement, mais à une certaine classe d'écrits fabuleux en général.

Il y en a qui pensent que les peuples qui ont détruit l'empire romain ont été forcés d'abandonner leurs foyers, & d'aller s'établir ailleurs malgré eux; à cause que leur population étoit devenue si nombreuse que le sol ne pouvoit plus suffire pour les nourrir. Mais je crois que cette idée est fautive. Il est possible que ces régions hyperboréennes, dont le climat est dur, produisent une race d'hommes

robustes , mais on ne peut pas supposer que la population y soit considérable ; & véritablement elle y a été presque toujours , en général , plutôt trop foible que trop excessive. Je suis donc persuadé que ces peuples n'ont délaissé leur patrie qu'à cause du climat ingrat & désagréable , & parce qu'ils avoient entendus raconter qu'on satisfaisoit bien plus aisément aux besoins de la vie dans les contrées méridionales du globe. Il n'est donc pas probable qu'ils aient envoyé des colonies , ou qu'une partie de la nation alloit à la découverte de quelque nouvel établissement à faire , & que l'autre partie restoit dans le pays. Il semble plus naturel de croire , qu'un peuple entier émigroit à la fois avec ses femmes & ses enfans , sans la moindre intention de jamais retourner dans ses anciens foyers.

L'histoire nous apprend qu'une de leurs premières expéditions eut lieu vers l'an 650 de Rome ; lorsque les Cimbres & les Teutons (qu'on suppose être venus de Dannemarck & des parties septentrionales de la Germanie) envahirent l'empire romain avec une

armée d'environ trois cens mille hommes , sans compter les femmes & les enfans , & furent défaits par Cajus Marius, qui en fit un terrible carnage. Leurs compatriotes furent plus heureux au déclin de l'empire ; & dans la fuite ils enlevèrent une grande partie de l'Europe au pouvoir des Romains , & s'établirent dans les provinces conquises ; savoir les Francs & les Normands dans la Gaule , les Goths & les Vandales en Espagne , & les Lombards en Italie.

Le caractère de ces hommes extraordinaires offre plusieurs particularités qui méritent notre attention. On peut regarder ces différens peuples comme ne formant qu'une seule grande nation , à cause de l'analogie singulière qu'il y avoit entre leurs mœurs , leurs opinions & leur gouvernement , quoiqu'ils occupassent plusieurs vastes régions dans la partie septentrionale de l'Europe.

Premièrement , c'étoit une race d'hommes forts , robustes & actifs : qualités qu'ils devoient sans doute au climat qu'ils habitoient , & à la vie frugale à laquelle ils étoient réduits.

La nécessité est la mère de l'industrie. Un climat glacé & un sol ingrat demandent des constans travaux pour satisfaire aux premiers besoins de la vie , ce qui exerce tout à la fois & l'industrie de l'esprit , & les forces du corps. Du tems de César , les Germains se faisoient un honneur de n'avoir pas habité depuis quatorze ans sous un toit (1) ; ce qui donna une telle idée de leur férocité & de leur force aux Gaulois , leurs voisins , qu'ils les regardèrent comme invincibles ; & César même eut beaucoup de peine à persuader aux Romains de marcher contre eux. Les pays chauds & fertiles produisent en général la mollesse & l'indolence , à moins que l'esprit du commerce & des manufactures n'y stimule l'activité du peuple ; car il ne faut dans de pareilles contrées ni art , ni travail pour subvenir aux besoins de la vie ; par conséquent l'esprit & le corps y tombent nécessairement dans un état de langueur faute d'exercice (2).

(1) César. Bell. Gall. I , 36.

(2) Les invasions des peuples guerriers du Nord , dans les contrées efféminées du Midi , dit Gray ,

Secondement , ils étoient fiers & courageux , ce qu'on doit attribuer non-seulement à leur vie active & frugale , mais aussi en partie à leur religion , qui leur enseignoit à mépriser la mort , & à desirer de périr plutôt à la guerre ou par quelque acte de violence , que de terminer naturellement leurs jours , à cause qu'ils étoient persuadés que les âmes de ceux qui mouroient en combattant , ou de qui l'on abrégeoit les jours de quelque autre manière , avoient plus de droit au bonheur de l'autre monde , & passaient immédiatement dans le *palais d'Odin* (par lequel ils comprirent , dans les derniers tems , le ciel) , où ils s'attendoient à être entretenus , pendant une suite innombrable de siècles , de fêtes & de festins non

malgré la terreur , le dégât & l'ignorance qu'ils traînèrent à leur suite , paroissent avoir été des maux nécessaires pour donner une nouvelle vigueur à l'esprit humain , amoli & corrompu par les arts & le commerce , pour rétablir les peuples dans leur droit naturel de la liberté & de l'égalité , & pour leur inspirer de nouveau le courage de supporter les dangers & les travaux ; de même qu'une comète , malgré l'horreur qu'elle inspire en passant par notre système solaire , sert à donner une nouvelle chaleur & une nouvelle lumière au soleil , & une humidité nécessaire à l'atmosphère. *Note du Traducteur.*

interrompus. Conformément à cette opinion , les vieillards de quelques nations voisines de la baye de Hudson , qu'on croit être de la même race que ces peuples du Nord , ont encore actuellement la coutume de demander qu'on les étrangle quand ils ne se sentent plus en état de travailler ; service qu'ils exigent comme une espèce de devoir de leurs enfans , ou qu'ils prient leurs amis de leur rendre quand ils n'ont point de lignée (1).

(1) N'y a-t il point de nations entières , « dit » Locke , (*Essai philosophique , concernant l'entendement humain* , livre 1 , ch. 2 , sec. 9) , où » l'enfant tue ou expose son père & sa mère sans » aucun remords , lorsqu'ils sont parvenus à un » certain âge « ? En supposant que cela soit vrai , son intention étoit de tirer de ce fait , & de plusieurs autres de cette nature , les conséquences suivantes. 1°. qu'il n'y a point d'affection innée des enfans envers leurs parens ; que sans l'habitude contractée par l'éducation , nous aurions la même indifférence pour les personnes que nous savons être notre père & notre mère , que nous avons pour tout autre homme & pour toute autre femme ; & que si ceux qui sont chargés de nous instruire adoptoient un plan opposé d'éducation , il ne seroit pas plus difficile de nous faire haïr nos parens , à cause qu'ils sont nos parens , qu'il l'est de nous les faire aimer par la même raison. 2°. Et que la même chose est , en général , vraie de toutes les notions primitives , tant morales que spéculatives , & même des *Korad*

Une troisième particularité qui caractérisoit ces peuples , c'est l'attention qu'ils donnoient à leurs femmes. Chez

εὐνοία, c'est-à-dire, des axiomes de géométrie, ainsi qu'Euclide les appelle; ou, en d'autres termes, que toutes nos idées de devoir & de vérité seroient exactement le contraire de ce qu'elles sont, si l'on nous enseignoit d'abord que la compassion & la justice, par exemple, sont des crimes, & que la cruauté & la trahison sont des vertus; que les corps ne sont pas tels que nos sens nous les représentent, & que deux choses peuvent être semblables à une troisième, sans être semblable l'une à l'autre. Si ce n'est pas là ce que Locke a voulu dire, dans le premier livre de son ouvrage, il faut que ses termes & ses argumens soient sans signification. Il est vrai, qu'il abonde ici en mots, qu'il les emploie d'une manière si incorrecte, & qu'il examine si superficiellement les faits dont il se sert pour appuyer sa théorie, qu'on pourroit véritablement croire ce qu'il semble faire entendre lui-même, savoir, qu'il se mit à composer son livre avant qu'il eût conçu une idée distincte de ce qu'il vouloit y traiter.

Mais passons cela, & considérons jusqu'à quel point le fait dont il est question dans la citation, sert à prouver ou à combattre la doctrine générale de Locke.

Le fait est confirmé par un voyageur judicieux, M. Ellis, dans son *Voyage pour la découverte d'un passage par le Nord-Ouest*. Dans quelques-unes des contrées adjacentes à la Baye de Hudson, « il y » a une coutume extraordinaire, qui est, que lorsqu' » que les parens sont parvenus à l'âge de ne pouvoir plus subsister par leur travail, ils exigent » de leurs enfans de les étrangler, & cela est » regardé comme un acte d'obéissance de la part des

nous les deux sexes vivent ensemble ;
& se policient mutuellement l'un l'autre ;
mais à Rome & dans la Grece ils vi-

» enfans. Ce *dernier devoir* se remplit de la ma-
» nière suivante. Lorsque la fosse du vieillard est
» faite , il s'y place ; & après s'être entretenu pen-
» dant quelque tems , & avoir fumé une pipe , ou
» peut-être bu un ou deux coups avec ses enfans ,
» il leur fait signe qu'il est prêt ; aussitôt deux de
» ses enfans , placés chacun d'un côté de la fosse ,
» lui passent une courroie autour du col , qu'ils
» tirent avec force jusqu'à ce qu'ils l'aient étran-
» glé ; après quoi ils le couvrent de terre , & éri-
» gent dans cet endroit un grossier monument de
» pierres. Les gens âgés qui n'ont point d'enfans ,
» *prient leurs amis de leur rendre ce service* ; mais
» ceux-ci ne satisfont pas toujours à leur demande. —
» Ces Indiens , dit le même voyageur , croient en
» un Etre-Suprême infiniment bon , & le dispen-
» sateur de tous les biens dont ils jouissent. Ils ont
» de même l'idée d'un être mal faisant , qu'ils craignent
» beaucoup ».

Ce récit nous apprend plusieurs choses ; 1^o. Les
parens sont étranglés sur l'ordre qu'ils en donnent
eux-mêmes , à cause qu'ils desirent , à ce qu'il
paroît , de mourir de cette manière ; car les per-
sonnes âgées qui n'ont pas d'enfans , prient les
étrangers de leur rendre un service qu'elles auroient
exigé d'eux , comme un devoir de leur part ; 2^o. Les
enfans seroient regardés comme défobéissans envers
leurs parens , s'ils ne satisfaisoient pas à leur vo-
lonté à cet égard ; 3^o. Ce *dernier devoir* n'est pas
rempli sans quelque répugnance , puisque ceux qui
ne s'y croient pas obligés par les liens du sang
s'y prêtent à regret , & s'y refusent même quel-
quefois tout-à-fait ; 4^o. Les vieillards meurent tran-
quillement & même avec joie , ainsi que de plein

voient chacun séparément , & la condition des femmes n'y étoit guère au-dessus de l'esclavage , ainsi qu'elle l'a

gré ; ce qui prouve que par une pareille mort ils espèrent échapper à quelque terrible mal , ou obtenir quelque bien d'une grande importance. A quoi je puis joindre , qu'une semblable coutume n'a pas pu être générale & continuer de siècle en siècle , sans le consentement de ceux qui en souffroient. Dans ces pays , comme par tout ailleurs , les jeunes gens ont l'intention de devenir père & de parvenir , à leur tour , à la vieillesse ; de manière qu'il y a lieu de croire qu'ils ne donneroient jamais l'exemple d'un usage dont ils craindroient d'être un jour eux-mêmes la victime.

Ce fait prouve-t-il donc que ces pauvres Sauvages sont dépourvus de toute affection filiale ? Il démontre exactement le contraire , selon moi. Les enfans satisfont aux ordres de leurs parens , à cause qu'ils les aiment , & qu'ils regardent comme un devoir de leur obéir ; d'ailleurs , ils ne leur font que ce qu'ils desirent qu'on fasse à eux-mêmes quand ils se trouveront dans de pareilles circonstances.

Un prédicateur qui s'aviserait de dire : « Vous » enfans , affligez & tourmentez vos pères & mères ; » & lorsqu'ils seront accablés par l'âge , tuez-les ; » car c'est à eux que vous devez la vie & la » plupart des biens dont vous jouissez » , ne feroit certainement pas écouté une seconde fois , & l'absurdité d'un pareil discours révolteroit tout être raisonnable. Mais s'il s'exprimoit dans ces termes : « Les enfans doivent de la reconnoissance & de » la soumission à leurs parens ; qu'ils obéissent donc » à leur père lorsque , courbé sous les ans , il » desire de goûter le repos , & leur demande de » terminer ses peines & ses souffrances ; car de

*

été depuis les tems les plus reculés ,
& qu'elle l'est encore, dans plusieurs
parties de l'Asie & dans la Turquie

» cette manière ils lui obtiendront la faveur de
» la divinité bienfaisante , & assouviront la ma-
» lice de l'esprit impur » ; une semblable apostrophe
ne paroîtroit peut-être pas absurde à des Sauva-
ges crédules & payens. Cependant , on ne pour-
roit pas dire qu'ils seroient privés d'amour filial &
de sentiment moral pour y acquiescer ; au con-
traire , il faudroit en conclure qu'ils sont doués
de l'un & de l'autre ; car sans cela comment
recevroient-ils une doctrine & rejetteroient-ils
l'autre ?

Quoique cette note ne soit déjà que trop longue ,
je suis néanmoins persuadé qu'on ne trouvera pas
mauvais que , pour l'honneur de l'humanité , j'y
joigne un autre passage des voyages de M. Ellis ;
cet ouvrage étant devenu fort rare , je ne fais par
quelle raison.

« Les Indiens des environs de la Baye de
» Hudson sont , en général , à moins qu'ils ne
» soient pris d'eau - de - vie , fort obligeans &
» serviables , tant envers ceux qui leur sont absolu-
» ment étrangers , qu'envers leur propre famille ;
» & leur affection paternelle est singulière. Il y
» a quelque tems qu'on en eût un exemple remar-
» quable au fort d'York. Deux petits canots pas-
» sant la rivière de Hayes , il y en eut un , fait
» d'écorce de bouleau , qui au moment qu'ils se
» trouvoient au milieu de l'eau , coula à fond avec
» un Indien , sa femme & son enfant. L'autre
» canot étant petit & hors d'état de recevoir plus
» d'un des parens avec l'enfant , il s'éleva une contes-
» tation extraordinaire entre l'homme & la femme ,
» qui ne provenoit pas de ce que l'un refusoit
» de se sacrifier pour la conservation de l'autre ;

d'Europe & d'Asie. Mais les Goths se faisoient accompagner dans toutes leurs expéditions guerrières par leurs femmes , qu'ils regardoient comme des amis & des conseillers fidèles , & souvent même comme des personnes sacrées par lesquelles les dieux se plaisoient à communiquer leurs volontés aux hommes. Ceci nous fait en partie connoître la cause pourquoi le sexe

» mais la difficulté consistoit à savoir lequel des
 » deux feroit une plus grande perte pour l'enfant.
 » Le père cherchoit à prouver qu'il étoit raison-
 » nable qu'il fût plutôt noyé que la mère ; qui , à
 » son tour , s'efforçoit de le convaincre qu'il étoit
 » plus avantageux pour l'enfant que ce fût elle
 » qui pérît , à cause que lui , comme homme , étoit
 » plus en état d'aller à la chasse , & par con-
 » séquent de lui procurer de quoi vivre. Le peu
 » de tems qui leur restoit fut employé en témoignages
 » mutuels de tendresse , & la femme recommanda
 » pour la dernière fois le soin de son enfant à son
 » mari. Cela fini , ils prirent congé l'un de l'autre
 » dans l'eau , & la femme quittant le canot fut
 » noyée ; tandis que le père & l'enfant arrivèrent
 » heureusement à terre , où le peuple les admira
 » beaucoup. Il paroît que dans toute cette aventu-
 » re , le seul objet qui occupoit le père & la mère ,
 » fut la conservation de l'enfant ». L'amour pater-
 » nel & le respect filial ne sont pas toujours proportion-
 » nés l'un à l'autre ; mais quand le premier sentiment a
 » un certain degré de force , on ne peut pas sup-
 » poser que le dernier soit , contre nature , absolu-
 » ment foible.

étoit traité avec tant de respect par ces peuples conquérans ; & comme l'Europe actuelle a conservé plusieurs de leurs coutumes & beaucoup de leur politique , on peut en conclure que c'est-là ce qui a donné naissance à la galanterie décente qui distingue nos mœurs , & qui s'est introduite dans toutes les parties du monde qui sont soumises au pouvoir des Européens (1).

Un amour sans bornes pour la liberté est un autre point qui distinguoit ces nations du Nord. Les climats chauds & fertiles , en portant les peuples à la paresse & à la volupté favorisent les vues des princes despotes , & étoient anciennement , comme plusieurs le font encore aujourd'hui , le séjour de la tyrannie. Mais les habitans des contrées septentrionales , plus actifs & plus courageux , sont la plupart jaloux de leurs privilèges. Il y a sans doute des exceptions à toutes les théories générales de l'influence du climat sur le caractère de l'homme ; mais on ne peut pas

(1) Voyez *Essai on Laughter and Ludicrous composition*, ch. IV.

nier la vérité de ce que je viens de dire des anciens Germains & des autres peuples du Nord. Toutes les institutions des Goths étoient dans leur forme primitive favorables à la liberté. Les rois ou généraux furent d'abord choisis par ceux qui devoient leur obéir, & quoiqu'ils reconnussent & eussent en effet introduit la distinction de seigneur & de vassal, ils furent néanmoins soigneux à maintenir l'indépendance & les droits respectifs de l'un & de l'autre, autant que la sûreté commune le permettoit. Il y a lieu de croire que c'est à eux que nous sommes redevables de ces grands établissemens qui forment la base de la liberté britannique; savoir, le parlement pour former des loix, & les jurés pour juger les criminels & décider des différens.

Afin de pouvoir mieux comprendre plusieurs choses dont il sera question dans la suite, il est nécessaire de se rappeler les quatre particularités suivantes du caractère des conquérans du Nord: ils étoient courageux & intrépides; ils méprisoient la mort, ou

plutôt s'imaginoient qu'il étoit glorieux & avantageux de mourir les armes à la main ; ils marquoient une grande indulgence & un respect singulier pour leurs femmes ; ils étoient tous animés par l'esprit de liberté & d'indépendance.

Il est probable que lorsqu'ils abandonnerent leur propre pays pour aller chercher des contrées plus heureuses , ils firent choix d'un général & d'autres officiers pour les commander ; mais ils demeuroient libres dans leur service ; & n'étoient point à la solde du prince ; ou du moins ne recevoient point de rétribution pécuniaire. Toute la récompense qu'ils desiroient , c'étoit d'avoir leur part dans la distribution du terrain des pays qu'ils pouvoient conquérir : & , en effet , il n'étoit pas possible de leur en donner d'autre , puisque leurs chefs n'avoient point d'argent ; de sorte qu'il paroît fort peu probable qu'on ait pu les forcer au service lorsqu'ils s'y refusoient.

Supposons maintenant que ce peuple ait conquis un pays ; leur intention ne doit pas avoir été d'en exterminer
les

les habitans (1); ils ne vouloient que s'établir parmi eux , & leur faire re-

(1) Il est vrai qu'on ne peut pas affirmer positivement qu'il n'y ait point eu d'exemple que les peuples du Nord aient détruit les habitans du pays dont ils se sont rendus les maîtres ; sur-tout, si l'on veut s'en rapporter au témoignage des historiens contemporains. Ces violences peuvent avoir eu lieu, ainsi qu'il s'est sans doute commis plusieurs autres actions atroces, dont l'histoire ne nous a pas conservé la mémoire, dans des tems où il y a eu tant de grandes & terribles révolutions. Quant au caractère des conquérans du Nord, il est impossible de le déterminer exactement, à cause que les historiens ne s'accordent pas sur ce point ; car les uns en parlent comme de barbares cruels & méchans, tandis que d'autres donnent une idée plus favorable de leurs mœurs & de leur gouvernement. Il est assez naturel que les écrivains de ces tems-là aient jugé & parlé de ces peuples avec horreur, & qu'ils aient grossi les calamités dont ils étoient témoins, au lieu d'en parler d'une manière impartiale. Il y a plusieurs circonstances qui me portent à croire, que les malheurs des vaincus, quoique grands sans doute, n'ont pas été aussi terribles que quelques savans écrivains se le sont imaginés. Je me bornerai ici à une seule particularité, qui tient à un sujet dont j'ai déjà parlé ailleurs.

Si nous devions être exterminés par une race d'hommes dont la langue fut totalement différente de la nôtre, notre langue ne se trouveroit-elle pas également détruite ? Peut-on croire que la langue de ceux qui viendroient à nous conquérir pourroit être altérée d'une manière sensible par le mélange de la langue angloise, qu'ils entendraient parler pendant la guerre, mais sans la comprendre ; ou qui seroit encore balbutiée dans quelques lieux cachés par ceux de nos compatriotes qui pourroient

cevoir leurs usages & la forme de leur gouvernement, ainsi que disposer du

échapper à ce massacre général, & à qui l'on permettroit de rester dans leur pays, à cause que leur nombre seroit trop peu considérable pour les rendre redoutables & les en faire chasser? Il paroît probable, que dans un pareil cas, la langue du pays seroit totalement changée, & qu'en ceci, comme dans toute autre chose, le conquérant donneroit la loi. Mais en supposant que la Grande Bretagne dût maintenant être subjuguée par un peuple qui parlât une langue étrangère; & qu'après un laps de mille ans, la langue angloise eût la même ressemblance avec celle qu'on parle aujourd'hui en Angleterre, que l'Italien & l'Espagnol ont avec le Latin, ne seroit-il pas raisonnable à nos successeurs de cette période éloignée d'en conclure, que ceux qui ont envahi cette île au dix-huitième siècle étoient en petit nombre, en proportion des insulaires parmi lesquels ils se sont fixés; si, en se rendant maîtres du pays, ils n'en ont cependant pas extirpé les habitans naturels.

Du tems de l'invasion des Goths, la langue latine étoit généralement parlée dans la Gaule, en Espagne & en Italie; mais on peut bien s'imaginer que les dialectes n'en étoient pas purs, dans les parties les plus éloignées, mais fort corrompus, au contraire, ainsi que cela a toujours lieu dans les provinces qui sont à une grande distance du siège de l'empire, après l'espace de deux ou trois siècles. Cependant, malgré ces altérations, & malgré les barbarismes introduits successivement par les Francs, les Vandales, les Lombards, &c., les langues qu'on parle actuellement en France, en Espagne & en Italie ont encore une telle affinité avec l'ancienne langue latine, & les unes avec les autres, que quiconque en entend bien une, peut deviner la signification de plusieurs cen-

fol, ou du moins de la quantité dont ils pouvoient avoir besoin. Ils regar-

taines & même de plusieurs milliers de mots de toutes les autres. En effet, quoique ces langues aient subies une infinité d'altérations, relativement à leur syntaxe, à leurs inflexions, à leurs articles, & à d'autres objets de peu de conséquence, on peut dire néanmoins qu'elles sont toujours composées des mêmes matériaux. Un écrivain, qu'on doit regarder comme juge compétent dans cette matière, assure, entr'autres, que quoiqu'un nombre considérable de mots barbares & des langues septentrionales aient été introduits dans la langue Italienne, on pourroit non seulement tenir un simple discours, mais composer un gros volume d'Italien pur, sans y faire entrer une phrase ou même un seul mot dont l'origine ne dérive point des auteurs latins. *Tutto che non si possa negare, che sianvisi aggiunte moltissime voci barbare, ed oltramontani, io sono certissimo altresì, che potrebbe formare, non dico un discorso, ma un intero & grosso volume in buon Italiano senza che vi intrasse pure una sola parola, o frase, di cui non si trovasse l'origine negli scrittori latini.* LE VICENDE DELLA LETTERATURA. CAP. 4.

Après l'Italien, ce sont les langues espagnole & portugaise qui ont le plus d'analogie avec le Latin, quoiqu'elles aient été altérées, non seulement par les conquérans du Nord, mais aussi par les Maures, qui envahirent l'Espagne au huitième siècle, & qui n'en furent entièrement chassés qu'au quinzième siècle. Si, après toutes ces conquêtes, ces langues ont perdu si peu de leur forme primitive, combien foible doit avoir été le nombre des Goths & des Vandales victorieux, en comparaison des peuples qu'ils soumirent, & parmi lesquels ils s'établirent.

Les Saxons qui vinrent se fixer en Angleterre,

doient le pays conquis comme un bien qui leur appartenoit , & ils l'offroient comme un don volontaire à leur chef ou général , avec clause cependant que le partage en feroit fait entr'eux à certaines conditions & suivant un certain plan , qui , peut être mal conçue dans le principe , fut avec le tems réglé de la manière que je vais le dire.

Le chef commençoit d'abord par s'approprier une partie du territoire conquis , tant pour son propre usage , que pour l'entretien de sa maison & le soutien de sa dignité. Cette portion fut dans la suite désignée sous le

semblent avoir cherché davantage qu'aucun autre de ces peuples aventuriers , à exterminer les habitans du pays dans lequel ils se jetterent : ils extirperent la langue des anciens Bretons de toutes les provinces qui tombèrent en leur pouvoir , & y introduisirent la leur , ce qu'ils n'auroient pu faire que difficilement , s'ils n'avoient pas détruit la plus grande partie des habitans. Maintenant encore , les dialectes Anglois & bas-Ecossais (*Lowland-Scotch*) , sont appelés *Sassnich* ou Saxon , par les montagnards du Nord de l'Angleterre ; & , en effet , ils tiennent plus de cette langue que d'aucune autre. Lors de la conquête des Normands , il s'introduisit un grand nombre de mots françois dans la langue angloise , dont le fond & la construction ne souffrirent cependant alors aucune altération sensible.

nom de domaines de la couronne , (*Crown-lands*) ou de patrimoine-royal (*Royal Demejnes*). Il partageoit le reste entre ses principaux officiers , à qui il assignoit à chacun sa part. Les officiers conservoient cette propriété à condition de garder fidélité loyale à leur souverain , & de le servir en tems de guerre à leurs propres frais. Celui qui conféroit cette propriété étoit appelé *seigneur* , & l'on donnoit le nom de *vassal* à celui qui la recevoit , & qui , après l'investiture , promettoit foi & hommage à son supérieur , en se déclarant , à genoux , son *homme* (*homo*) ; d'où est venu le mot latin barbare *homagium* , ainsi que les termes *homage* en anglois , & *hommage* en françois. Si dans la suite il étoit infidelle , ou abandonnoit son seigneur dans le combat , ou s'il refusoit de le servir à la guerre , quand il en étoit régulièrement sommé , il perdoit sa terre , & le seigneur pouvoit ou la reprendre pour lui-même , ou la donner à un autre (1).

(1) Suivant l'ancien droit commun féodal de l'empire d'Allemagne , tous les fiefs masculins qui ne peuvent être recueillis par un héritier mâle ,

La portion de terre qu'on accordoit sur ce pied s'appelloit *fief*, en latin *beneficium* ; & l'on donnoit à cette espèce de ténement le nom de *feud* ou *feod*, composé de deux mots de la basse latinité, savoir *fee*, qui signifie *récompense*, & *odh*, qui veut dire *propriété* (1) : dénomination qui donne à connoître que le terrain étoit en effet une propriété du vassal, mais qu'il l'avoit reçu de son supérieur, & ne le tenoit qu'à condition de l'assister de sa personne, en manière de décharge & de récompense. C'est donc de là que

appartiennent encore aujourd'hui de droit au prince, qui, dans ce cas, les réunit à son domaine ou en gratifie d'autres gentils-hommes. Le Margraviat de la Haute-Lusace, soumis à la même loi, jouit d'une exemption singulière qui la rend moins rigoureuse. Le possesseur d'un fief masculin qui n'a point d'héritiers mâles, peut assurer sa propriété à sa fille en se soumettant à une épreuve. Il s'arme d'une cuirasse, d'un heaume, d'une lance & de toutes les pièces de l'armure ancienne ; on lui amène un cheval, & si, malgré la pesanteur de ses armes, il parvient à le monter, il a le droit de requérir l'officier *d'adhérer*, sa fille à son fief ; & celle-ci acquiert le droit d'y succéder & de le transmettre à ses héritiers mâles. Cette cérémonie s'est faite & renouvelée en 1775. *Note du Traducteur.*

(1) Voyez Blackstone's, *Commentaries on the Laws of England*, B. II, ch. 4.

la forme du gouvernement introduit par les peuples du Nord a pris le nom de *gouvernement féodal*, & que les lois qui y étoient particulières ont été appelées *lois féodales*.

Il faut prendre garde de ne pas confondre ce terme *feud* avec un autre mot qui se prononce & s'écrit exactement de même en Anglois, & qui signifie contestation, querelle : l'un est un mot simple & originellement Saxon ; l'autre est un mot composé & dérive d'une autre langue, ainsi que je viens de l'observer.

Comme la propriété du vassal étoit *féodale*, celle du souverain, qui ne relevoit d'aucun supérieur, étoit appelée *allodiale*, de *all*, *totum*, & *d'odh*, *propriété* ; pour signifier qu'elle lui appartenoit entièrement en propre, & qu'il n'en devoit aucune charge ni redevance à personne. Il est vrai qu'un souverain peut être le feudataire d'un autre souverain, pour quelques provinces ou terres ; mais dans le gouvernement dont il est ici question, le feudataire étoit aussi vassal, & tenu à foi & hommage envers son supérieur, ainsi qu'on trouve que les rois d'Ecosse

l'ont fait souvent aux rois d'Angleterre pour quelques-unes des terres de la partie méridionale de leur royaume , & les rois d'Angleterre aux rois de France pour leurs domaines sur le continent.

Conformément aux institutions féodales & à la langue de ces tems-là , la loi d'Angleterre suppose encore que chaque fief qui appartient à un sujet est en mouvance d'un autre sujet ou du souverain. Mais dans ce dernier cas le fief est réellement allodial ; car on dit que les terres qui ne relèvent d'aucun sujet dépendent de la couronne.

Ceux qui tenoient leurs fiefs immédiatement du souverain parvinrent avec le tems aux dignités de *baron* , de *seigneur* & de *noble* d'un royaume féodal. Ils avoient tous des châteaux , & tenoient une cour & une suite semblable à celles du monarque ; chacun jouissoit sur son territoire d'un grand pouvoir , & possédoit plusieurs prérogatives vraiment royales , telles que celles de conférer des dignités , de battre monnoie & d'accorder le pardon aux criminels.

La condition d'un seigneur feuda-

taire ressembloit encore à plusieurs autres égards à celle de son souverain. Il retenoit entre ses mains une partie de son territoire pour le maintien de sa dignité & de sa maison , & il partageoit le reste , avec la sanction du roi , entre ses propres vassaux , suivant la même forme féodale d'après laquelle il tenoit ses terres du souverain. Les vassaux secondaires furent dans la suite connus sous le nom d'*écuyers* ou *armigeri* , qui dans l'origine signifioit porteur d'armes ou porte écuillon. Ils tenoient l'investiture de leurs chefs respectifs , & prêtoient foi & hommage à leur supérieur immédiat , en promettant de le suivre à la guerre toutes les fois qu'ils en seroient requis. Ils avoient , ainsi que leurs supérieurs , les *grands barons* , pleine juridiction sur leur propre territoire , & ils les imitoient sans doute , autant qu'il leur étoit possible , dans l'état de leur maison.

Les barons secondaires avoient , comme les premiers , leurs vassaux à qui ils accordoient des terres sous le même régime féodal , & par lesquels ils étoient accompagnés & soutenus dans

la guerre , aux conditions qu'ils ser-
voient & accompagnoient eux-mêmes
les grands barons , & ceux-ci le roi.
En tems de paix , lorsqu'on pouvoit
se passer du service militaire , le der-
nier ordre des vassaux payoit quel-
quefois une rétribution en grains , en
bestiaux ou en argent , pour les terres
qu'ils ténoient de leurs supérieurs ; cet
usage devint même avec le tems l'o-
rigine des *cens* & *rentes*.

Un gouvernement féodal , ainsi éta-
bli , ressemble , comme l'a fort bien
remarqué un célèbre écrivain (1), au
campement d'une grande armée , & il
n'y a point de forme de gouvernement
plus propre à assurer une conquête.
Comme le service militaire formoit la
principale partie du devoir des vassaux
envers leur seigneur ; & comme c'étoit
aussi là l'occupation des hommes de
toutes les conditions , on peut en con-
clure que la nation entière doit avoir
été élevée dans l'exercice des armes ,
qui étoit regardée comme la plus ho-
norable profession , & même comme

(1) Voyez Robertson , *Histoire d'Ecosse* , Liv. I.

la seule digne d'un homme d'un certain rang. Si à cela on joint la férocité naturelle du peuple , & l'idée exaltée qu'il avoit de l'indépendance , on ne fera point étonné de cet amour extraordinaire pour les entreprises guerrières qui animoit toutes les classes du système féodal. Un peuple discipliné de cette manière étoit toujours prêt à paroître sous les armes , lorsqu'il en étoit requis par le souverain , qui , à la première sommation , se trouvoit accompagné par ses grands barons , ceux-ci par leurs vassaux , & ainsi de suite jusqu'aux derniers rangs.

J'ai dit que toute la nation étoit élevée dans l'exercice des armes. Cela fut sans doute ainsi dans le commencement , mais n'eut plus lieu après que le système des Goths se trouva bien établi. Tous les hommes libres étoient guerriers ; mais les gens du bas peuple , qui fournissoient à leurs supérieurs des vivres , des vêtemens & des armes , ne jouissoient pas de cet honneur , & n'étoient réellement guère mieux considérés que des esclaves ,

quoique tous ne fussent pas également ferviles.

Il n'étoit guère possible à une nation conquise & une fois soumise à cette forme de gouvernement , de secouer le joug , ou de tenter même de recouvrer sa liberté. La vérité est que les vaincus se trouvèrent bientôt incorporés avec leurs vainqueurs , qui , lorsqu'ils firent leur première apparition dans les parties méridionales de l'Europe , semblèrent vouloir établir leurs idées politiques sur l'égalité naturelle de l'homme.

L'histoire de ces tems obscurs ne peut guère être considérée , à plusieurs égards , que comme une suite de conjectures hasardées. Il est cependant certain que le système de subordination féodale devint insensiblement , pour ainsi dire , universel en Europe. Les îles & les provinces qui n'avoient pas été conquises ou envahies par les guerriers du Nord , jugèrent à propos d'adopter cette espèce de gouvernement ; en partie sans doute par le desir de se trouver sur même pied que le reste du monde , & en partie

pour acquérir par ce régime la même vigueur militaire , & de pouvoir conserver leur indépendance au milieu de leurs voisins belliqueux. Le système féodal ne fut pas introduit dans toute son étendue en Angleterre avant la conquête de Guillaume , duc de Normandie , qui l'apporta avec lui de son pays , où il se trouvoit établi depuis long-tems ; & il le fit recevoir dans les parties septentrionales de cette île du consentement de la grande assemblée de la nation. Les écrivains n'ont pas encore déterminé exactement , que je sache , en quel tems ce gouvernement fut reçu en Ecosse ; mais il est connu que les Ecoissois l'adoptèrent , & qu'il maintint plus long-tems son influence , dans la partie septentrionale que dans la partie méridionale de la Grande - Bretagne (1).

Toute institution humaine est sujette à éprouver des altérations , & l'on n'a pas encore imaginé une forme

(1) Voyez Robertson , *Histoire d'Ecosse* , Liv. I.

de gouvernement qui ne soit pas soumis à des changemens par mille causes différentes , que les loix humaines ne peuvent ni prévoir ni empêcher. Le système féodal devint bientôt différent de ce qu'il avoit été dans son origine. Lorsque les hommes se trouvent dans des circonstances qui leur permettent à peine de satisfaire aux premiers besoins de la vie , ils ne considèrent pas les choses de la même manière , que lorsque , dans la suite , ils jouissent paisiblement des honneurs & des richesses. Les rois ou chefs des gouvernemens féodaux furent d'abord électifs , & les fiefs n'étoient accordés par le seigneur à ses vassaux que pour la vie , ou à volonté. Mais le souverain pouvoir & les droits des feudataires furent , avec le tems , rendus héréditaires , & passèrent ainsi du père au fils , ou même au plus proche parent. La noblesse devint alors fière & ambitieuse , en proportion de l'indépendance qu'elle acquéroit. Dans quelques cas même les fiefs des grands furent assurés par substitution , ce qui mit bien leurs

descendans dans le pouvoir d'augmenter leur héritage , mais non pas de le diminuer. A la fin même le fils eut le droit , soit qu'il en fût digne ou non , de conserver les titres & les honneurs que le souverain pouvoit avoir accordé au mérite du père , & de cette manière les dignités aussi-bien que les terres du baron feudataire se trouvèrent héréditaires. Mais ce qui est plus singulier encore , c'est que malgré qu'il faille certainement des qualités éminentes pour remplir les premières charges de l'état , & que rien n'est plus absurde que de donner les places difficiles à remplir à ceux qui n'ont pas le talent nécessaire , plusieurs des grands feudataires obtenoient cependant , soit par importunité ou comme récompense de quelques services particuliers , le privilège extraordinaire d'attacher à leurs familles respectives certaines charges honorables & lucratives.

La corruption se glissa imperceptiblement dans l'ancien gouvernement féodal par une suite de l'esprit ambitieux des nobles & de la foiblesse des rois. Les terres des premiers fu-

rent honorées de privilèges qui leur donnoient un pouvoir fort étendu & même quelquefois égal à celui du souverain. On plaidoit & jugeoit devant eux ou devant les juges qui présidoient en leur nom , toutes les causes civiles & criminelles qui concernoient quelqu'un de leurs vassaux ; & lorsque le vassal d'un baron étoit cité devant quelque cour du roi , le seigneur de ce vassal pouvoit refuser de le livrer, en se réservant à lui-même le droit de le juger ; il lui étoit également permis de punir ceux de ses vassaux qui se laissoient traduire devant une autre juridiction que celle de son seigneur immédiat. Il est donc facile de s'appercevoir que l'influence de la couronne devoit être extrêmement foible , si ce n'est sur le territoire du roi même , & qu'il pouvoit s'élever des contestations entre lui & ses nobles dans lesquelles ces derniers avoient gain-de-cause. Par conséquent un riche baron , qui avoit un grand nombre de vassaux , pouvoit se rendre redoutable à son roi , & mettre sa puissance à l'épreuve ; de-là les insolentes demandes de la
part

part des nobles , & les condescendances honteuses des rois. En effet l'histoire de l'Europe moderne ne contient guère , pendant plusieurs siècles , que le récit des dissensions entre les princes & leur noblesse. Car , dans la suite des tems , le pouvoir des barons feudataires s'accrut à tel point par des héritages , des mariages avantageux , des concessions imprudentes de la couronne , qu'ils osèrent attaquer leurs souverains & se montrer intraitables envers eux ; de manière qu'ils se virent obligés de chercher les moyens de mettre des bornes à cette ambition , ce qui leur causa beaucoup d'inquiétudes. Il y en a qui pensent que c'est à ces mésintelligences domestiques que les croisades doivent leur origine.

On fait que les croisades furent des expéditions militaires faites dans la Palestine par les princes chrétiens d'Europe ; dans l'intention de chasser , à ce qu'ils prétendoient , de la Terre-Sainte les Turcs & les Sarasins qui s'en trouvoient alors en possession , sous le prétexte qu'il étoit honteux pour les serviteurs du Christ de per-

mettre que des infidèles occupassent un pays qui , dans les anciens tems , avoit appartenu à la postérité d'Abraham , & que le Sauveur avoit habité pendant son séjour sur la terre. Ces entreprises militaires , soutenues & encouragées par le pape , convenoient parfaitement à la valeur exaltée des peuples vivans sous le régime féodal , & aux opinions religieuses que l'ignorance entretenoit alors dans toute la partie occidentale du globe. Les seigneurs & le peuple s'y engagèrent donc avec ardeur , dans la croyance de faire une œuvre méritoire devant Dieu , en détruisant ou du moins en soumettant les ennemis de la foi ; fermement persuadés que leur récompense seroit la célébrité militaire dans ce monde , & la gloire des bienheureux dans l'autre. Le pape réclama & obtint le pouvoir d'accorder la rémission des péchés de tous les hommes , & l'on offrit une indulgence plénière avec plusieurs avantages purement temporels (1) à

(1) Voyez Robertson , *Histoire de Charles-Quint* , Tom. I.

tous ceux qui voudroient s'engager dans ces pieux armemens.

Mais quelles que puissent avoir été les opinions de ceux qui fervirent dans ces guerres saintes , ainsi qu'on les appelloit , on peut , sans craindre de bleffer la charité , conjecturer que les princes qui les concerterent n'y furent pas moins engagés par des vues politiques que par des motifs religieux. Etant troublés chez eux par leur noblesse turbulente , ils furent heureux de pouvoir les engager dans des expéditions lointaines , d'où il étoit probable que la plus grande partie ne reviendroient jamais. Ces expéditions furent appelées *croisades* , d'après le mot latin *crux* , ou le mot françois *croix* , qui fut toujours l'emblème du christianisme , & que ces aventuriers portoient , comme champions de la foi , sur leurs étendarts & sur leurs armes.

Les croisés acquirent dans leurs expéditions des honneurs fort considérables ; mais ce fut , à la vérité , en prodiguant de grands trésors & beaucoup de sang. Ils conquirent la Palestine , dont ils chassèrent les Sarasins ; & Godrefroi de Bologne ou de Bouil-

lon, fut réellement couronné roi de Jérusalem, vers l'an 1100. Ceux qui s'étoient distingués dans ces guerres, marquerent leurs exploits par quelque devise emblématique, soit gravée ou peinte, sur leur bouclier; & c'est-là, à ce qu'on prétend, l'origine des armoiries, qu'on obtient aujourd'hui avec de l'argent, mais qui n'étoient anciennement que le prix de la valeur. Les armes défensives de ce tems-là étoient d'un genre particulier, & d'une forme totalement différente de celles des Grecs & des Romains. Le baron feudataire couvroit tout son corps d'acier ou de cuivre, & son casque étoit fait de manière que la visière en couvroit entièrement son visage, à l'exception des yeux; de sorte que dans l'action il ne pouvoit être reconnu que par la devise représentée sur son target, ou par la forme ou les couleurs de ses armes; & c'étoit par ces signes qu'on distinguoit alors souvent les guerriers. C'est ainsi, par exemple, qu'Edouard, si fameux dans l'histoire, sous le nom de prince noir, reçut cette épithète à cause de la couleur de ses armes, qu'on conserve encore dans la tour de Londres.

J'ai dit que les figures que les croisés mettoient sur leurs boucliers , furent l'origine des armoiries ; c'est-là en effet , l'opinion de plusieurs écrivains ; mais elle ne peut néanmoins être vraie seulement , que relativement aux figures qui sont conformes au système héraldique moderne ; car l'origine des devises sur les boucliers est plus ancienne , comme on peut s'en convaincre par le bouclier d'Hercule , dont Hésiode fait mention , par celui d'Achille , qu'Homère a décrit , & par ceux des sept chefs devant Troye , dont Eschyle a donné une description particulière. Quelques écrivains pensent même que ces devises sont d'une plus haute antiquité , & prétendent qu'elles furent connues de Noé , d'Abraham & de Jacob , & que les douze tributs d'Israël furent distingués par leurs enseignes respectives. Mais ces recherches sont étrangères à l'objet dont il est ici question.

C'est à cet esprit tout à la fois martial & religieux , & à cette passion de courir le monde & de chercher les aventures , auxquels les croisades étoient si favorables , qu'il faut attribuer l'origine de la chevalerie , qui

commença alors à paroître , & qui , avec le tems , produisit de si étranges révolutions dans la politique , dans les mœurs & dans la littérature. Je n'ignore pas que quelques écrivains la font remonter plus haut , & font plutôt portés à faire descendre les croisades de la chevalerie , que la chevalerie des croisades. Cette discussion n'est guère importante. Il est certain au reste , que la chevalerie ne fut connue que vers le tems des croisades ; & que l'enthousiasme romanesque , l'imagination déréglée & la valeur outrée qui caractérisoient ceux qui en faisoient profession , étoient grandement excités & même en partie produits par les récits dont s'amusoit le peuple avide des aventures qu'on assuroit être arrivées aux héros de la guerre sainte.

Le nom de *chevalerie* vient du mot françois *chevalier* , qui , de même que le mot latin *eques* , signifie proprement un homme qui sert à cheval à la guerre. Comme les pauvres servoient à pied , le mot *eques* en latin , & celui de *chevalier* en françois , devinrent des titres d'honneur qui correspondent à-peu-près , mais pas parfaitement

néanmoins , au titre de *knight* en anglois.

La chevalerie étoit une profession militaire ; celui qui vouloit se distinguer dans cette carrière se revêtoit de l'armure alors en usage ; & muni d'une épée & d'une lance , il montoit à cheval pour aller entreprendre quelque exploit militaire. Il ne pouvoit cependant être regardé comme un parfait chevalier , qu'après avoir reçu les honneurs de la chevalerie. Aujourd'hui il n'y a que les princes souverains qui puissent les conférer ; mais dans ces tems-là tout homme qui étoit chevalier pouvoit en faire un autre , & le monarque se soumettoit à recevoir l'accolade de son sujet. La personne à qui l'on accordoit le titre de chevalier le recevoit à genoux , & l'on remplissoit plusieurs cérémonies tant militaires que religieuses. Il y a dans le caractère des chevaliers plusieurs choses singulières , dignes d'être remarquées , à cause de leur relation avec les observations que nous avons faites plus haut.

1^o. La première est leur esprit religieux. L'autorité de la cour de Rome

étoit alors aussi universelle qu'illimitée en Europe ; & les guerres entreprises pour délivrer la Terre-Sainte, inspiroient un enthousiasme religieux à tous ceux qui prenoient part à ces expéditions ; c'est à dire , à tout Européen qui aspirait à une réputation militaire. La piété étoit par conséquent considérée comme aussi indispensable que le courage même pour former un brave soldat. Quelques parties de l'Europe , & particulièrement l'Espagne , avoient beaucoup souffert par les invasions des Sarasins & des autres nations infidelles , qui par leurs cruautés avoient inspiré de l'horreur & pour eux-mêmes & pour leur religion à toute la chrétienté. Lorsqu'un chevalier fait prisonnier par ces infidelles avoit la foiblesse , soit par menaces , par tourmens ou par exhortations d'abandonner la vraie foi , il étoit méprisé par les chrétiens comme un lâche ou comme un apostat : épithètes qui étoient regardées comme les plus odieuses dont on pouvoit se servir ; car chaque chevalier promettoit par serment , lorsqu'on le recevoit , de maintenir la foi catholique malgré tous les dangers qu'il pourroit courir. Ces

épithètes ne signifioient donc , fuivant l'idée de la chevalerie , rien moins qu'un impie , parjure & fcélérat poltron (1).

2^a. La feconde chofe remarquable qui diftinguoit les chevaliers de ces tems-là , c'eft le courage , & l'on peut même dire l'amour des combats , qu'ils tenoient fans doute des Goths , leurs ayeux , & que l'inftitution féodale tendoit à encourager. Les expéditions contre les infidelles portèrent même cette paffion pour la guerre à un degré d'extravagance qui tenoit de la phrénésie , & qui fut entretenue par les divifions inteftines dans lesquelles la noblefté fe vit continuellement engagée par la nature du gouvernement féodal , & la foibleffe des lois. Les divertiffemens mêmes de ces barons guerroyeurs étoient marqués par du fang ; car aux fêtes & aux réjouiffances publiques il y avoit des joutes , des tournois & d'autres combats finguliers , pour l'amufement des rois , des

(1) Voyez Hurd , *Letters on Chivalry and Romance*.

seigneurs & mêmes des dames (1); & ces combats n'étoient rien moins que simulés. Les chevaliers en mettant leur lance en arrêt, faisoient avancer rapidement leurs chevaux; de manière que souvent le cavalier & le cheval se trouvoient renversés par le choc violent qu'ils éprouvoient en se rencontrant; quelquefois même ils restoient sur la place. Lorsqu'ils n'étoient pas tué dans

(1) Il ne faut cependant pas regarder les joutes & les tournois comme des moyens peu naturels d'une politique barbare & sanguinaire. Dans le principe ils étoient non seulement raisonnables, mais sages : « A cause de l'avantage singulier dont ils étoient » pour l'instruction des nobles & des gentils-hommes, qui formoient la cavalerie de ces tems-là, » en leur apprenant à manier avec adresse leurs » armes & leurs chevaux ». C'est ainsi que s'exprime un grand historien, d'après l'autorité des écrivains qui vécurent dans le tems que les joutes & les tournois étoient en usage. Après quoi il ajoute cette sage réflexion : « En effet, toutes les nations » qui ont voulu se distinguer dans la guerre, ont » cherché à rendre leurs divertissemens publics utiles » à ce but politique, (c'est-à-dire, à la discipline » militaire) qui semble ne pas être tombée entièrement en désuétude aujourd'hui dans ce royaume ». Lyttleton, *Notes sur le cinquième livre de son Histoire du tems de Henri II, roi d'Angleterre*. Le combat singulier servoit d'amusement aux héros du tems d'Homère, ainsi qu'on le voit par les combats, qui se faisoient dans les jeux institués en l'honneur de Patrocle.

ce premier affaut , ainfi que cela avoit généralement lieu , ils fondoient l'un fur l'autre le cimenterre à la main , & fe battoit à toute outrance , jufqu'à ce qu'il y en eut un qui s'avouât vaincu ou que le juge qui préfidoit au combat les fit féparer. Ademar de Valence , comte de Pembroke , fut tué dans un pareil combat le jour même de fon mariage. La manière de fe battre de ces tems-là , ainfi que celle qui étoit en ufage dans l'ancienne Grèce & en Italie , influoit beaucoup fur la valeur des combattans , ou les rendoit du moins plus ardens à la mettre en évidence. Chez nous les armes à feu permettent à l'homme le plus foible de fe mefurer avec l'homme le plus vigoureux ; & tout ce que nos foldats actuels ont à faire fe réduit à montrer du mépris pour le danger , à conferver une certaine préfence d'efprit , & à demeurer fousmis à la difcipline militaire. Mais avant l'invention de la poudre à canon , tout guerrier qui tuoit fon ennemie donnoit une preuve non feulement de fa valeur , mais auffi de fa force & de fon adrefle à manier les armes.

3^e. L'amour pour les aventures extraordinaires , est un autre trait qui caractèrisoit les braves du tems de la chevalerie. Le monde étoit alors peu connu , & les hommes étoient ignorans & crédules , ainsi que je l'ai déjà remarqué plus haut. On s'attendoit à trouver des choses surprenantes dans des pays singuliers ; tels que des dragons à combattre , des géans à pourfendre , & des châteaux enchantés à détruire. On s'imaginoit que les cavernes des montagnes étoient habitées par des magiciens , & que les fonds des forêts servoient de retraite à quelque saint hermite , qui , pour récompense de sa piété , avoit reçu le don de faire des miracles. Dans le sifflement du vent on croyoit entendre heurler le diable ; les spectres vaguoient pendant l'obscurité de la nuit , & même le doux murmure de l'eau passoit pour la voix de quelque esprit ou farfadet. Les châteaux des grands barons , d'une architecture grossière , mais imposante , remplis dans l'intérieur de passages obscurs formant mille circuits , d'appartemens secrets , de longues galeries inhabitées , & de chambres qu'on sup-

posoit fréquentées par des revenans ; des labyrinthes souterrains , qui servoient de retraite dans l'extrême danger ; le bruit que le vent faisoit au travers des lézardes & des crevasses des vieux murs & autres affreux espaces vuides ; le bruit des pefantes portes & des gonds rouillés ; les cris perçans des chauve-fouris , des chat-huans & des autres animaux qui se tiennent dans les lieux solitaires & peu habités ; toutes ces causes , jointes à plusieurs circonstances de la vie domestique de l'espèce d'hommes dont il est ici question , fervoient à les rendre superstitieux & crédules , & contribuoient à accroître la passion pour les aventures extraordinaires & les entreprises périlleuses de ces guerriers , qui mettoient leur gloire à mépriser toutes sortes de dangers.

Joignons à cela la manière de vivre des barons feudataires. Ils se tenoient retirés dans leur territoire respectif , où leur pouvoir étoit fort grand ; & ils ne sortoient presque jamais de leur château , dans lequel ils entretenoient un certain nombre d'amis & de partisans voués à leur défense ; se faisant

un point d'honneur de mettre une magnificence royale dans l'entretien de leur maison. Un criminel qui avoit fu se soustraire , soit à la justice publique de son pays , ou à la vengeance de quelque chef courroucé , étoit assuré de l'impunité s'il trouvoit le moyen de s'introduire dans le château de quelque autre seigneur (1). Par-là l'autorité

(1) C'est à ces tems déplorables de confusion & d'anarchie, qu'il faut attribuer l'usage de parsemer en France les grands chemins de croix , à cause que la noblesse, toujours à cheval, courroit la campagne, & tailloit en pièces les laboureurs désarmés , pour le seul plaisir d'exercer son courage féroce & l'ardeur de ses chevaux. Les malheureux payfans quittoient leurs charrues & alloient se précipiter au pied de ces croix pour éviter ces terribles guerroyeurs. On se faisoient un jeu de les y poursuivre, & de les atteindre avant qu'ils eussent tendus les bras & embrassé la croix, l'unique asyle où on les respectât. Quelques personnes ont pensé, que c'est cette même cause qui a donné lieu à la coutume que les payfans catholiques ont en Hollande , de peindre des croix blanches sur les étables , mais cela n'est pas ; & cette coutume doit plutôt être attribuée à une idée pieuse. A la suite du traité du célèbre Outhof , intitulé : *Judicia Jehovæ Zebaoth* , imprimé en 1721 , se trouve un poëme dont le titre est : *Severi Sancti , id est Endeleichi Rhetoris de mortibus Boum Carmen*. L'auteur de ce poëme (qui vivoit au cinquième siècle , ou , selon , d'autres , en 395) , fait demander par un pâtre Payen , au berger Tytire , qui est Chrétien , ce qu'il a fait pour

(175)

de la justice étoit éludée , la loi fans force , & le baron méchant & puissant , demeuroid tranquille dans son propre château où il défioit jusqu'au pouvoir souverain ; quelquefois même il se livroit aux hostilités , & alloit le trouver en pleine campagne à la tête d'une armée de partisans déterminés. Guillaume , comte de Douglas , étoit ordinairement accompagné , dans les grandes occasions , d'une troupe de deux mille cavaliers. Il étoit dangereux pour le roi même de provoquer la haine d'un pareil seigneur. On fait que pendant le règne de Marie , reine

conserver ses bestiaux & les préserver de l'épizootie ?
Sur quoi Tytire répond :

Signum quod perhibent esse crucis Dei

Magnus qui colitur solus in Urbibus.

Christus perpetui gloria numinis.

Cujus Filius unicus.

Hoc signum mediis frontibus additum ,

Cunctorum pecudum certa salus fuit,

Il semble assez probable , dis-je , que l'usage de peindre des croix blanches sur les étables , vient de l'ancien préjugé que ce signe , représenté sur le front des bestiaux , les préservoit de la maladie contagieuse. *Note du Traducteur.*

d'Ecosse , il se tint encore une cour de justice sur les confins de l'Angleterre , & que les habitans de onze comtés furent sommés ; par proclamation royale , de défendre les personnes des juges & de faire recevoir leurs décrets (1).

On peut se former par-là une idée de l'état déplorable de ces gouvernemens féodaux , dans lesquels la noblesse s'étoit arrogé un grand pouvoir & des privilèges fort étendus. On committoit journellement les plus grandes atrocités , pour satisfaire le ressentiment ou la rapacité de ces seigneurs : les châteaux étoient envahis , pillés & réduits en cendre ; les vassaux d'un parti faisoient des déprédations sur les terres d'un autre ; des meurtres horribles & mille autres cruautés marquoient la haine & la fureur de ces prétendus guerriers ; les riches héritières & les femmes d'une rare beauté se trouvoient souvent enlevées & forcées d'épouser leur ravisseur ; le trône même ne se trouvoit pas à l'abri de

(1) Robertson , *Histoire d'Ecosse*.

ces outrages. Lorsque Eléonore , reine de France , fut répudiée par Louis VII , elle se vit , à son retour dans ses états héréditaires , exposée aux embûches de trois princes de différens endroits , dont chacun voulut la forcer de l'épouser ; cependant elle échappa heureusement à tous les trois , & donna ensuite sa main à Henri II , roi d'Angleterre (1). On vit aussi dans ces tems de désordre & de confusion , des proscrits & des voleurs , qui , en se rendant maîtres des montagnes & des forêts , formoient de petites armées & ne vivoient que de rapines ; tandis qu'on employoit envain le pouvoir suprême pour les chasser de leurs retraites , & les soumettre aux lois. Tels furent en Angleterre les fameux Adam Bell , Robin Hood & plusieurs autres chefs de bandits qu'on célèbre encore dans les ballades & les vaudevilles. Il y a même des personnes qui se souviennent que , dans leur jeunesse , il existoit encore des gens de cette profession dans les montagnes d'Ecosse ;

(1) Lyttleton's , Age of Henry II.

mais la race s'en trouve aujourd'hui entièrement détruite. En un mot, la partie occidentale du globe étoit, dans le tems du gouvernement féodal, un théâtre d'événemens extraordinaires & de vicissitudes singulières de fortune. On ne doit donc pas être étonné de cette passion pour les aventures & les entreprises guerrières qui étoit si universelle parmi les adhérens de la chevalerie.

4°. Les chevaliers se distinguoient aussi par leur zèle pour la justice; & comme les lois étoient sans effet, ils faisoient profession de prendre les armes pour venger les droits violés, pour punir les oppresseurs, pour rendre la liberté aux captifs, pour soutenir & défendre l'honneur du beau sexe, & pour purger le monde des faux chevaliers qui ne le parcouroient armés ainsi de toutes pièces, que pour commettre de méchantes actions. C'étoient là sans doute des intentions louables, & qui doivent avoir produit de bons effets dans le tems qu'on étoit entouré de tant de dangers & que la loi se trouvoit si publiquement méprisée. Si l'on demande à quoi il faut attribuer

ce caractère héroïque des chevaliers ? Je répondrai qu'ils le devoient en partie à leurs ancêtres , les peuples du Nord , dont l'amour pour la liberté & la conduite généreuse envers le beau sexe font connus ; & en partie à leur zèle pour la religion chrétienne dont ils étoient les champions déclarés , & qui toute défigurée qu'elle l'étoit alors par la superstition , fervoit néanmoins de frein aux passions de ceux qui étoient résignés à se soumettre à ses préceptes.

Les désordres de ces tems d'anarchie étoient d'ailleurs si grands que les personnes raisonnables , un peu éclairées ou capables de réflexion , s'apercevoient bien qu'une pareille institution pouvoit être utile , & qu'elle étoit même en quelque sorte devenue absolument nécessaire à la conservation de la société. Au commencement ils n'y apperçurent peut-être que la défense de leurs amis , & le redressement de leurs griefs (1). Mais l'habitude de remplir ces devoirs , & la gloire que

(1) Hurd's, Letters on Chivalry and Romance.

cela leur méritoit , les détermina à donner plus d'étendue à leur plan , & à former la généreuse résolution de se déclarer les défenseurs de l'humanité , & de parcourir le monde pour signaler leur valeur , en protégeant les foibles & en punissant les méchants. Leur courage , leur passion pour les aventures , leur desir de voir les choses singulières des contrées étrangères & lointaines , l'espoir enfin d'un bonheur futur que la religion entretenoit dans leur cœur , concoururent , avec l'esprit militaire qui les animoit , & le sentiment des malheurs auxquels ils voyoient leurs concitoyens exposés , à former le personnage extraordinaire que nous connoissons sous le nom de chevalier errant ; caractère que ceux qui ont lu Don Quichotte peuvent trouver ridicule , mais qui , dans son origine , fut honorable pour les guerriers qui l'adoptèrent , & dont la société a tiré de grands avantages.

5^o. La cinquième & dernière qualité qui caractérisoit les chevaliers , c'étoit leur courtoisie envers le beau sexe. J'ai observé que les fondateurs du système féodal se distinguoient de

toutes les nations connues alors en Europe & en Asie, par leurs égards pour leurs femmes, qu'ils regardoient & aimoient comme leurs amis & leurs fidèles conseillers, & comme douées d'un certain caractère sacré. Aussi, disent quelques historiens, ne se rendirent-ils jamais, pendant leurs conquêtes, coupables de la moindre violence, lorsque le beau sexe pouvoit en être lésé. Ils ont transmis cette délicatesse à leurs descendants, parmi la plus grande partie desquels il semble que, malgré les outrages commis par quelques individus, on a toujours regardé comme un point d'honneur d'être généreux & courtois envers les femmes. C'étoit du moins là un devoir indispensable du chevalier errant. Suivant les statuts de la chevalerie l'amour de Dieu étoit la première loi, & la dévotion pour sa dame la seconde (1). Mais cette dévotion n'offroit aucune idée dissolue, étant d'une délicatesse qui tenoit de l'extravagance, & non de l'impiété; car le vrai chevalier n'at-

(1) Hurd's, Letters on Chivalry and Romance.

tendoit aucun retour de sa maîtresse avant qu'il n'eût donné des preuves qu'il étoit digne d'elle par des faits d'armes , & qu'il n'eût exécuté plusieurs actes d'héroïsme comme son champion & son admirateur. Dans le moment même qu'il alloit attaquer son ennemi , il avoit la coutume d'implorer le secours du ciel , & d'invoquer sa maîtresse , ou du moins de prononcer son nom.

On peut attribuer aussi cette belle conduite des chevaliers , à la ferveur religieuse qui les portoit à se signaler comme défenseurs de la foi , & à remplir les devoirs de bienfaisance & de charité qu'on ne trouve nulle part recommandés d'une manière aussi vive que dans l'Ecriture-Sainte , & qui forment la partie la plus essentielle de la politesse , & la seule même qui soit véritablement essentielle.

La vie domestique des barons feudataires doit aussi avoir eu une influence considérable sur leur caractère , en polissant les mœurs & les manières des hommes & des femmes du haut rang. Ils vivoient , comme je l'ai déjà observé , dans leurs châteaux avec une suite considérable d'amis & de vassaux

qui , proportion gardée , formoient une cour semblable à celle du souverain. Le luxe étoit peu connu à cette époque , même dans les palais. Les appartemens des rois d'Angleterre étoient jonchés de roseaux , & leurs lits se trouvoient placés sur du foin ou de la paille. Aujourd'hui chaque personne d'une certaine aisance ou condition à son appartement particulier , même dans les familles nombreuses ; mais il n'en étoit pas alors de même : la salle du château formoit le séjour constant de toute la famille (1). C'étoit-là que le baron habitoit lui-même avec sa femme , ses enfans & les personnes à qui par occasion il accordoit l'hospitalité ; c'étoit-là qu'on voyoit souvent

(1) » Après avoir été rendre vos respects à votre
 » dame dans la matinée , « (dit le troubadour Ama-
 » nien des Escas , dans son *Avis à une demoiselle*) ,
 » Vous pouvez vous promener dans la grande
 » salle , & saluer civilement ceux qui y passent ,
 » en leur répondant avec courtoisie , mais sans par-
 » ler beaucoup. Que votre démarche soit grave &
 » votre regard modeste ». Mrs. Dobson , *History of*
the Troubadours , page 444. — Dans ces tems-là ,
 les premiers domestiques des grandes maisons étoient ,
 en général , des personnes de bonne famille. En Ecosse
 le peuple leur donne encore les titres de *Gentlewoman*
 & de *Gentleman*.

ses vassaux rangés suivant leur dignité , & que s'assembloient aussi quelquefois , dans une place inférieure , les premiers domestiques de la famille. Or , il est certain que si actuellement un si grand nombre de gens de différentes conditions ou d'un même rang se trouvoient ainsi rassemblés , chacun ne suivroit que son humeur sans beaucoup prendre garde aux devoirs de la politesse. Mais cette grande diversité d'états dans le château du seigneur feudataire , servoit à y entretenir la courtoisie , à cause que les supérieurs trouvoient leur intérêt à être affables , & que les inférieurs gagnoient à se montrer soumis & respectueux. Qu'on s'imagine avec quelle attention les vassaux inférieurs se conformoient aux volontés du baron qui pouvoit disposer de tant d'hommes & de tant de richesses , & qui jouissoit , dans sa juridiction , du droit de vie & de mort , & de plusieurs autres grands privilèges. Les dames de la famille , l'esprit rempli du rang qu'elles occupoient , retenues par leur modestie naturelle , & intimidées par la présence de leurs parens , montroient une réserve qui seule suffisoit pour empêcher les hom-

mes de se livrer à la familiarité. Les femmes d'un rang inférieur tâchoient de les imiter ; de sorte qu'il est raisonnable de s'imaginer que les femmes de condition devoient avoir , ainsi qu'elles l'avoient en effet , une certaine dignité & même une certaine majesté dans leur maintien qui serroit à inspirer autant de respect que d'amour à leurs amans. Voilà sans doute l'origine de l'amour romanesque , qui , en supposant quelque chose de surhumain dans l'objet aimé , conduit à des idées extravagantes de perfection & de bonheur ; passion qui semble avoir été particulière à ces derniers siècles ; & qui ne pouvoit subsister dans l'ancienne Grèce & à Rome , à cause que les deux sexes y vivoient séparés , & que la condition des femmes y différoit fort peu de celle des esclaves , ainsi que cela a lieu encore aujourd'hui , à tous égards , dans l'Asie. Car , s'il est vrai qu'une prudente retenue inspire en quelque sorte le respect , & que les plus belles personnes ont des défauts qu'on ne voit pas à une certaine distance , mais qui s'apperçoivent facilement quand on les approche

de près ; on ne doit pas être étonné du pouvoir surprenant que la pruderie raffinée des femmes exerçoit sur leurs courtois chevaliers ; ni de l'effet totalement opposé que produit notre manière de vivre , qui semble autoriser les hommes à regarder les femmes comme une espèce de propriété , & à placer le beau sexe plutôt au-dessous qu'au-dessus du rang qui lui appartient dans la société.

C'est parmi les personnes qui se craignent & s'observent les unes les autres , que la politesse & la courtoisie ont lieu. Voilà pourquoi le système monarchique , où il y a plusieurs rangs d'hommes , a toujours été regardé comme plus propre aux manières polies & élégantes qu'aucune espèce de gouvernement républicain , où tous les hommes sont égaux , ou du moins à fort peu de chose près. Le baron feudataire étoit un petit souverain dans sa propre cour , c'est-à-dire , dans son château ; & il paroît naturel que toute sa maison eut les manières aisées & honnêtes qu'on affecte à la cour des rois. Il est facile de s'appercevoir par la contenance d'une personne , si elle a beau-

coup vécu avec ses supérieurs. Un homme d'honneur ne contracte pas , à la vérité , par-là aucune bassesse de caractère ; mais il prend néanmoins l'habitude d'aller au-devant des besoins & des desirs de ceux avec qui il vit , ainsi que de se prêter à leur humeur & à leur manière de voir & de penser ; ce qui fait qu'il apprend à s'énoncer avec facilité & élégance , & à se présenter d'une façon aisée & honnête. Plusieurs auteurs ont remarqué , que le véritable montagnard d'Ecosse se distingue par un maintien agréable qu'on ne trouve pas , en général , chez la classe commune des hommes. Je crois que ce fait est vrai , & que si ce n'est pas dans le gouvernement féodal qu'il faut en chercher la cause , on peut du moins espérer de la trouver dans le système patriarcal , par l'espèce de relation qui y a lieu entre le seigneur & son vassal , ce qui autorise le dernier à se trouver dans la compagnie de son supérieur , & occasionne un commerce plus familier qu'il ne subsiste ailleurs entre la noblesse & le tiers état. Il n'est donc pas surprenant que , malgré la grossièreté de ces tems , on ait trouvé tant

de courtoisie dans les châteaux des barons feudataires ; surtout parmi ceux qui y paroissent dans le caractère militaire , & plus particulièrement encore parmi les chevaliers errans.

Les chevaliers étoient fort délicats & fort susceptibles sur le point d'honneur ; & le combat singulier leur étoit si familier & l'on y attachoit un tel honneur , qu'ils ne manquoient jamais de se venger par les armes du moindre mot équivoque qui pouvoit blesser leur honneur , sur-tout relativement à leur religion & à leur courage. On évitoit par conséquent tout ce qui pouvoit révolter l'amour-propre ; ce qui , en rendant plus circonspect dans la conversation , fit mettre de l'aménité dans les mœurs. C'est donc de cette manière qu'on peut dire que l'usage des duels , qui n'étoit pas connu dans la Grèce & à Rome , & qui prit naissance du tems du gouvernement féodal , quoique à plusieurs égards absurde & coupable même , a cependant contribué à la politesse , en rendant circonspect de ne point offenser les personnes avec qui l'on vivoit.

Tout chevalier errant étoit l'ennemi

déclaré de l'oppression , le vengeur des offences & le défenseur de l'innocence. Or , comme les femmes se trouvoient bien plus exposées aux injustices , & que les dames de distinction & de mérite étoient , pour les raisons alléguées plus haut , les objets de la vénération de tous les hommes bien nés , le vrai chevalier se faisoit sur-tout un honneur de passer pour le champion du beau sexe ; & pour mériter ce titre glorieux , il tâchoit d'acquérir toutes les qualités qui pouvoient le rendre digne de leur confiance. Il étoit donc courtois , aimable , loyal & honnête ; vertus à la pratique desquelles il s'engageoit par des vœux solennels ; de sorte qu'aussi long-tems qu'il remplissoit avec honneur sa profession , une femme pouvoit se confier à ses soins sans avoir à craindre que son honneur pût être compromis ; car ces vertus le mettoit au-dessus de tout soupçon , bien plus que ne l'est aujourd'hui un ecclésiastique. Et pour que les femmes de qualité pussent se trouver avec plus de sûreté sous sa protection , il s'attachoit ordinairement à quelque dame qu'il déclaroit être la seule maîtresse de toutes ses affections ,

& à qui il juroit une fidélité inviolable. Rien n'est plus ridicule que l'amour de Don Quichotte pour la Dulcinée du Toboso , de la manière dont Cervantes l'a décrit ; cependant il étoit en quelque sorte nécessaire que chaque chevalier errant eût une maîtresse qui n'existât qu'en idée ; car sans cet aveu d'un attachement particulier , & les vœux qu'il faisoit en conséquence , sa conduite auroit pu être suspecte toutes les fois qu'une personne du sexe se feroit trouvée mêlée dans ses aventures ; ce qui l'auroit rendu incapable de remplir les fonctions qu'il regardoit comme les plus honorables de sa profession. En un mot , la chasteté d'un chevalier errant ne devoit pas être moins irréprochable que l'est aujourd'hui le crédit d'un négociant ou le courage d'un militaire.

J'ai taché de tracer les traits distinctifs du caractère extraordinaire d'un chevalier errant , & d'en indiquer la cause dans la nature du gouvernement & des mœurs de ces tems-là. Le vrai chevalier étoit pieux , vaillant , passionné pour les aventures singulières , partisan de la justice , protecteur des

foibles , ennemi des méchans ; d'ailleurs modéré , courtois , loyal & chaste , mais sur-tout plein de zèle & de respect pour le beau sexe. Voilà aussi le caractère que donnent aux chevaliers errans tous les anciens romans & toutes les poésies où il est question de leurs tures.

Quelque respectable que la chevalerie errante fût dans son institution , elle devint bientôt dangereuse. L'armure gothique couvroit entièrement le corps ; & sous ce déguisement , un grand nombre de gens couroit le monde qui en effet n'étoient que des bandits & des voleurs ; & qui , au lieu d'être les protecteurs de l'innocence , devoient être regardés comme les fléaux de la société. Voilà pourquoi le vrai chevalier croyoit qu'il étoit de son honneur de s'informer de la condition de ceux qui paroïssent dans le même accoutrement ; de manière qu'il n'étoit guère possible que deux chevaliers inconnus se rencontraient sans se combattre ; l'on peut même hardiment supposer que les plus distingués & les plus sages de ces aventuriers attaquoient souvent un homme innocent , sans aucune nécessité , & dans la seule

idée de signaler leur courage & de faire honneur à la dame de leur cœur. Dans la fuite des tems il suffisoit pour se battre , que le chevalier inconnu refusât de reconnoître que la maîtresse de son adverfaire étoit moins belle que la sienne. C'est-là ce qui fut cause que la loi intervint pour mettre d'abord certaines gênes à la chevalerie auxquelles les chevaliers ne pouvoient pas se conformer , & qu'elle déclara enfin la profession même illicite. La chevalerie errante avoit déjà été défendue en plusieurs pays avant la publication de *Don Quichotte*. Elle étoit aussi véritablement devenue inutile , à cause des altérations qui , comme il sera dit dans le paragraphe suivant , s'étoient introduites , peu-à-peu , dans le système féodal ; & l'on peut même ajouter que par l'extravagante conduite des chevaliers errans , on devoit en regarder l'existence comme dangereuse pour la société (1).

(1) Il semble que ces désordres n'étoient pas moins grands en Allemagne qu'en Angleterre. Les *cartels*, au sujet desquels la Bulle d'Or , publiée par l'empereur Charles IV , en 1356 , donne quelques règles , étoient devenus d'un usage universel , sans distinction de rang & de possession. On avoit vu

De tous ceux qui murmuroient des usurpations & des déprédations des barons feudataires, c'étoient les rois d'Europe qui les voyoient avec le plus d'impatience, & qui véritablement en souffroient aussi le plus. Ces rois pouvoient, à la vérité, sommer leurs sujets à prendre les armes; mais comme ils avoient fort peu de chose à leur don-

les boulangers de l'électeur Palatin envoyer le défi à quelques villes impériales. Le comte de Solens avoit reçu le 30 Novembre 1457, un cartel de la part de son cuisinier. Ce désordre s'appelloit *Jus Pugni*. On ne voyoit dans toute l'Allemagne que meurtres, incendies & violences de toutes espèces. Les gentils-hommes, devenus autant de voleurs de grand chemin, se faisoient honneur de leur brigandage. L'impudence fut portée jusqu'à mettre en maxime du droit Germanique l'excellence du vol. On traduit ainsi deux vers Allemands qui la contiennent : *Voler n'est rien de honteux ; les voleurs sont ce qu'il y a de meilleur dans un pays.*

Le clergé, alors fort écouté, signala son zèle pour le rétablissement du bon ordre, par la publication d'un recueil de mandemens intitulé : *Treuga*, vieux mot Allemand, qui signifie *bonne paix, paix du Seigneur*. Il invita les brigands de toute espèce à respecter le saint jour du Dimanche, & il leur défendit de voler les voyageurs & les marchands, de piller les gens de la campagne, de violer les femmes & les filles les jours de fête. Les brigands trouverent qu'on exigeoit trop de leur piété, & ils bravèrent les menaces du clergé. *Note du Traducteur.*

ner , il ne leur étoit guère possible de les tenir au-delà de quelques semaines en campagne. Pendant la paix le pouvoir des rois ne s'étendoit pas , pour ainsi dire , au-delà de leur territoire ; de sorte que les grands barons , qui cherchoient toujours à croiser les vues du souverain , leur extorquoient de nouveaux privilèges , & s'opposoient ouvertement aux effets de la loi. Tel étoit , plus ou moins , l'état de chaque gouvernement féodal. La mode d'aller combattre les infidèles dans la Terre-Sainte étoit passée ; & les princes hors d'état d'affoiblir la prépondérance de leur turbulente noblesse en l'occupant à des guerres étrangères , étoient obligés , pour se maintenir chez eux , d'user de toute leur puissance & de toute leur politique ; afin de reprendre , s'il étoit possible ; les prérogatifs qu'on leur avoit arrachés par la violence. Un grand laps de tems se passa dans de pareils débats entre les rois & les nobles , à qui rien ne put mettre fin qu'une révolution dans la forme du gouvernement ; ce qui eut lieu dans quelques contrées plutôt , & dans d'autres plus tard. Cependant l'autorité des

rois prévalut à la longue , & le système féodal fut détruit ; mais on en retrouve néanmoins encore les lois & les mœurs dans tous les états monarchiques de l'Europe.

A mesure que le pouvoir des nobles se trouva plus circonscrit , celui des rois s'étendit davantage. Cela fut sans doute peu favorable à l'indépendance , ou plutôt à la licence des grands ; mais la paix se rétablit , les lois reprirent leur force , & la société devint plus régulière & plus sûre. Les chevaliers errans ne purent même plus exercer leur profession ; on les regarda comme des hommes dangereux & comme des vagabonds.

Mais l'ancien esprit de la chevalerie n'étoit pas entièrement éteint ; & le peu qui en restoit se ranima par la lecture des romans , qui alors étoient communs en Europe ; & qui étant écrits dans les langues vivantes & remplis d'aventures merveilleuses , ne pouvoient manquer d'être recherchés & lus avec beaucoup d'avidité , dans un tems que les livres étoient rares & les hommes fort crédules.

Il n'est pas possible d'indiquer main-

tenant toutes les causes qui concoururent à la renaissance des lettres. Les siècles qui ont précédés ce grand événement étoient plongés dans une profonde ignorance , & il nous en reste peu de renseignemens. Les croisades quoique des expéditions sanguinaires , & contre la nature & le bon sens , semblent néanmoins avoir donné une secousse favorable à l'esprit humain ; car les guerriers firent à leur retour chez eux des récits étonnans de l'Asie , ainsi que de leurs malheurs , de leurs succès & de toutes les aventures qui leur étoient arrivées. C'est ainsi qu'on peut supposer que l'imagination des peuples de l'Europe a été élevée , leur mémoire garnie d'idées nouvelles & leur curiosité reveillée. L'esprit humain , préparé de cette manière , dût se livrer naturellement à l'invention. Or , si l'on admet que l'aurore de la littérature moderne a précédé la première croisade , ou a commencé à se montrer dans ce tems-là , il ne fera pas absurde de s'imaginer que le même esprit d'activité , quelque exalté qu'on le suppose , qui a porté les hommes à vouloir se distinguer par des faits d'armes dans leur

patrie, ou à courir chercher des aventures dans d'autres pays , peut aussi avoir stimulé les facultés de l'ame, & poussé le génie à se livrer à une nouvelle manière de voir & de penser , comme à une nouvelle manière d'exister. Les guerres de Thèbes & de Troye doivent incontestablement être comptées parmi les causes qui donnerent naissance à la littérature dans la Grèce (1).

Quoiqu'il en soit , il est certain que vers le commencement du douzième siècle , ou peut-être même un peu plutôt , il parut dans la Provence une espèce d'hommes appelés *Troubadours* , qu'on doit regarder comme les pères de la littérature moderne. Ce pays , connu anciennement sous le nom de

(1) Les croisades furent , encore à plusieurs autres égards , avantageuses à l'Europe : elles agrandirent les idées de commerce , épurèrent le goût , polirent les mœurs , & occasionnèrent une nouvelle distribution de propriété ; ce qui fut cause que le pouvoir des princes souverains s'accrut , que les lois eurent plus de force , que l'aristocratie fut moins formidable , & que le peuple acquit plus de liberté. Ces causes après une lente & , pour ainsi dire , imperceptible progression , pendant plusieurs siècles , opérèrent à la fin une totale abolition du système féodal.

Province romaine , est situé sous un heureux climat. Sa proximité de Marseille , qui étoit peuplée par une colonie grecque , & le bonheur d'avoir pendant fort long-tems joui des arts & des mœurs des Romains , ne nous permettent pas d'être surpris que cette province ait conservé quelques traces de l'ancien esprit , pendant que le reste de l'Europe étoit tombé dans un état d'ignorance grossière. Elle doit avoir eu un grand avantage à cet égard sur Rome , à cause de son éloignement du saint siège , qui dans ce tems - là favorisoit la stupidité ; quoique dans la suite Léon X ait encouragé la culture des arts & des sciences.

Les mots *troubadour* & *trouverre* , ne diffèrent pas beaucoup dans le sens qu'ils offrent du mot grec *poète* : les uns signifient un *inventeur* & l'autre un *faiseur*. En Italien *trovare* , veut dire *trouver* ou *inventer* ; *trovatore* est donc un *trouveur* , *inventeur* ou *compositeur* de poésie ; & *trovatore* & *troubadour* ont visiblement la même origine. Les troubadours composoient leurs vers en langue provençale ou romane , laquelle (comme on peut le conjecturer par

la situation du pays), tenoit beaucoup de l'Italien, & beaucoup du François, & l'on assure qu'il contient plusieurs mots & idiômes grecs; ce qu'il faut attribuer sans doute au voisinage de la ville de Marseille (1). Il semble que c'est la première langue moderne dans laquelle on ait écrit, ou qu'on ait employée à composer. Et le rang de ceux qui ont composé dans cette langue, (car il y avoit plusieurs princes parmi les troubadours (2), ainsi que la

(1) Suivant Huet, ce langage Romancé ou Provençal, étoit celui que les Romains introduisirent dans les Gaules après les avoir conquises, & qui s'étant corrompu avec le tems, par le mélange du langage Gaulois qui l'avoit précédé, & du Franc ou Tudesque qui l'avoit suivi, n'étoit ni Latin, ni Gaulois, ni Franc, mais quelque chose de mixte, où le Romain pourtant tenoit le dessus, & qui pour cela s'appelloit toujours la langue romancée, pour la distinguer du langage particulier & naturel de chaque pays, soit le Franc, soit le Gaulois ou Celtique, soit l'Aquitannique, soit le Belgique : car César écrit que ces trois langues étoient différentes entr'elles; ce que Strabon explique d'une différence qui n'étoit que comme entre divers dialectes d'une même langue. *Note du Traducteur.*

(2) Richard I, roi d'Angleterre & comte de Poitou, fut un généreux protecteur des troubadours, & finit par les imiter avec un assez heureux succès. On trouve deux poèmes & quelques autres pièces de ce prince fort bien versifiées en langue provençale, dans un volume intitulé : *Rimes*,

vie errante que menoient d'autres , la firent circuler promptement dans la partie occidentale du monde.

Les premiers poètes de la Grèce chantoient eux-mêmes leurs vers ; mais les premiers poètes provençaux ne faisoient que composer leurs poèmes , & laissoient le soin de les chanter à des hommes d'un rang inférieur , appelés *Jongleurs*. C'étoit du moins là l'usage général , quoique sans doute les premiers aient également chanté & les seconds composé dans l'occasion. Les uns & les autres aimoient à parcourir le monde , mais le chanteur bien plus que le poète ; quelquefois aussi ils alloient ensemble. Le Jongleur cherchoit à se rendre agréable par différens talens , comme de jouer des instrumens de musique , d'imiter le chant des oiseaux , de sauter au travers de cerceaux , & de faire des tours de passe-passe. C'est de-là que les Anglois ont probablement pris le mot *Juggler* , pour signifier un bâteleur , un vendeur de mithridate.

imprimé chez Dilly en 1781. Il y a dans ce recueil beaucoup d'idées poétiques exprimées avec force , élégance & harmonie.

Les poètes furent toujours tenus en plus grande estime que les troubadours. Raimond V, comte de Provence, les exempta des taxes. Ils se rendirent dans plusieurs pays, & trouverent par-tout des protecteurs & des protectrices. Les dames aimoient surtout à être célébrées par eux; & préféreroient de s'exposer aux importunités de leur amour, plutôt que d'encourir leur haine en les dédaignant; car comme le troubadour portoit ses louanges jusqu'à l'extravagance, il ne donnoit pas moins de force à la satire quand il se croyoit offensé ou méprisé. La passion pour l'espèce de célébrité qu'on prétend que les poètes peuvent donner, doit sans doute être attribuée à l'ignorance des lettres qui, dans ce tems-là, étoit aussi grande que générale, particulièrement parmi le beau sexe. Bernard de Ventadour parle du talent de lire, comme d'une des qualités extraordinaires qui distinguoient la reine Eléonore, qui en premières noces avoit épousé Louis VII, roi de France, & qui fut ensuite mariée à Henri II, roi d'Angleterre (1).

(1) *Litterary History of the Troubadours*, page 12.

En considérant la galanterie de ces tems-là & les égards que le beau sexe montrait pour ces poètes, il est naturel de supposer que l'amour faisoit le premier objet de leurs chants ; ce qui étoit en effet réellement ainsi. Mais quoique cet amour puisse avoir été quelquefois sincère, il étoit, en général, soumis à tant de formalités, qu'il est difficile de croire qu'il ait été, la plupart du tems, autre chose qu'une vaine parade de complimens affectés d'admiration & d'attachement, dans lesquels le cœur étoit pour fort peu de chose, & qui n'avoit d'autre but que de s'assurer de la protection du beau sexe & des grands seigneurs. Le poète provençal se rendoit à la cour de quelque prince ou seigneur, où il n'étoit pas plutôt établi qu'il commençoit à composer des sonnets en l'honneur de la femme de son Mécène, & à feindre ou à s'imaginer peut-être même d'être amoureux d'elle. C'étoit-là, en général, la conduite, non d'un seul ou d'un petit nombre, mais, pour ainsi dire, de toute la classe de ces aventuriers ; de sorte qu'il paroît qu'on doit regarder cette galanterie comme une chose de mode & d'usage.

L'amour de Pétrarque pour Laure , quoique défintéressé , semble cependant avoir été , jusqu'à un certain point , purement imaginaire , ou du moins n'étoit-il pas , à beaucoup près aussi féreux que plusieurs écrivains paroissent le croire. « Il fut malheureux pour » montrer qu'il avoit de l'esprit » , comme le dit la chanson. Il aima à la manière des troubadours ; il eut besoin de faire des vers passionnés ; & Laure , qui étoit une belle femme , & qui plus est mariée , avec un nom assez romanesque , convenoit aussi parfaitement à sa verve poétique , que la Dulcinée du Tobose avoit été propre pour exciter Don Quichotte à de hauts faits d'armes. Si Pétrarque avoit eu le cœur véritablement engagé , il n'auroit pas pu produire tous les jours les mêmes doléances élégantes & limées : une sincère passion ne lui auroit pas laissé le tems , ni la tranquillité d'esprit nécessaire pour de pareils amusemens. Ce qu'on a remarqué dans un ancien aphorisme touchant l'extrême affliction , savoir , qu'elle est silencieuse ; tandis qu'un léger chagrin s'exhale en paroles , est aussi très-applicable à plusieurs autres

affections de l'ame. Hammon (1) n'étoit pas amoureux lorsqu'il écrivit ses élégies, ainsi que je le fais de fort bonne part; & Young n'étoit pas moins gai que dans d'autres tems, pendant qu'il étoit occupé à composer ses *Nuits* (2). On pense bien que ce ne sont pas là les seuls exemples de cette espèce que je pourrois produire (3).

(1) Samuel Johnson, (dans la préface qu'il a mise à la tête des écrits de Hammon), dit que ce poète offre peu de sentimens peints d'après nature; & peu d'images de la vie domestique actuelle; que tous ses écrits sont remplis d'une certaine pédanterie, & qu'il seroit difficile de trouver chez lui trois stances qui méritent d'être retenues. L'opinion générale paroît néanmoins plus favorable à Hammon. *Note du Traducteur.*

(2) L'esprit de Young n'étoit nullement affecté de cette sombre mélancolie qui règne dans quelques-uns de ses poèmes. Il composoit souvent ses vers sur les grandes routes, & entroit dans le premier cabaret qu'il rencontroit pour les mettre par écrit. *Note du Traducteur.*

(3) Que la passion de Pétrarque ait été sincère, ou assez forte du moins pour lui donner de l'inquiétude pour un tems considérable, c'est ce qui paroît par un passage du récit de sa vie & de son caractère écrit en prose par lui-même en latin, & qui se trouve à la tête d'une édition de ses œuvres, imprimée à Basse en 1554. Mais que cet amour ait été aussi constant & aussi impétueux qu'on le suppose en général, peut également être révoqué en doute sur la même autorité. Il fut une

Je ne parlerai point ici du *Cicisbisme*, (ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui en Italie), qui est une espèce de galan-

fois, dit-il, épris d'un violent amour dans sa jeunesse ; mais c'étoit d'un *amor honestus*, d'un amour honnête & vertueux. En supposant que Laure (ou plutôt Laurette), la femme de Hugue de Sade, fut l'objet de cet amour, & que son amant l'appellât un *amour honnête*, à cause qu'il étoit dépourvu de toutes idées criminelles ; quelle preuve avons nous que cette passion dura jusqu'à la fin de sa vie, ainsi que quelques écrivains se plaisent à l'affirmer ? Il y a une évidence *apparente* & une autre même *positive* du contraire, & qu'il étoit peut-être moins soumis que la plupart des hommes peuvent prétendre l'être au pouvoir de l'amour.

L'*évidence apparente* est fondée sur la vie laborieuse que Pétrarque doit avoir menée pour se donner les connoissances littéraires qu'il a possédées. Sa jeunesse fut consacrée à l'étude, dans un tems que, faute de maîtres & de livres, il étoit fort difficile d'acquérir des lumières. Il devint l'homme le plus instruit de son siècle, & c'est à lui que nous devons la conservation de plusieurs auteurs anciens, qu'on assure qu'il a lui-même copiés. Ses œuvres, dans l'édition que j'en ai, composent quatorze cens cinquante pages in - folio, d'une impression fort serrée, dont ses sonnets italiens ne font guère que la vingtième partie ; le reste est écrit en latin ; & l'une de ces pièces latines, qui est un poëme épique intitulé : *Africa*, est presque aussi longue que *l'Enéide*. Est-il croyable qu'un homme d'une extrême sensibilité, & qui se feroit consumé pendant trente, quarante ou même cinquante ans d'un amour sans espoir, auroit pu être un littérateur aussi ardent & un écrivain aussi fécond ? Sa retraite

terie qu'on témoigne aux femmes mariées ; quoique je sois persuadé qu'il faut regarder cet usage comme un

à Vaucluse n'a sans doute pas été consacrée à l'amour & à la belle Laure. « C'est-là, dit-il, que » j'ai fini, commencé ou conçu tous les ouvrages » que j'ai publiés ; & ils étoient en si grand nombre que même aujourd'hui encore, ils prennent » tout mon tems & me fatiguent ». *Diverticulum aliquod quasi portum quærens, repperi vallem per exiguam, sed solitariam atque amœnam, quæ Clausa dicitur, quindecim millibus ab Avinione distantem ubi fontium rex omnium Sorga oritur. Captus loci dulcedine, libellos meos, & meipsum illuc transtuli. Longa erit historia, si pergam exequi quid ibi multos de multis egerim per annos. Hæc est summa, quod quicquid fere opusculorum mihi excidit ibi vel actum, vel captum, vel conceptum est: quæ tam multa fuerunt, ut usque ad hanc ætatem me exerceant ac fatigent.* Fr. Petrarcha, de origine sua, vita & conversatione.

L'évidence positive se trouve dans le passage suivant du même traité, de la troisième sentence duquel je prendrai la liberté de rayer deux mots, pour en mettre un autre à leur place, pour une raison que le lecteur instruit devinera facilement. — *Amore acerrimo, sed unico, & honesto, in adolescentia laboravi; & diutius laborassem, nisi jam tepescentem ignem mors acerba, sed utilis, extinxisset. Libidinum me prorsus expertem dicere posse optarem quidem, sed si dicam mentiar; hoc secure dixerim, me, quanquam fervore ætatis & complexionis ad id raptum, vilitatem illam tamen semper animo execratum. Mox verò ad quadragesimum annum adpropinquas, dum adhuc & calor satisfesset, & virium, non solum AMOREM, sed ejus memoriam omnem sic abjeci, quasi numquam fœminam aspexissem. Quod inter primas felicitates memoror, Deo gratias agens, qui me adhuc integrum & vigentem,*

malheur pour le pays où il existe ; non-seulement à cause qu'il contribue infiniment à la corruption des mœurs , mais encore parce qu'il sert de prétexte à la fainéantise , à la moleste , aux actions puériles & au bavardage inepte. Mais si cette coutume doit son origine à l'influence enchanteresse de la poésie de Pétrarque , comme quelques écrivains le prétendent , & comme cela est même assez probable , il y a lieu de croire qu'elle n'étoit au commence-

tam vili & mihi semper odioso servitio liberavit. Sed ad alia procedo.

Gérome Squarzacchi , dans une vie de Pétrarque placée à la tête de la même collection de ses œuvres , nous apprend que *Laurette* étoit le véritable nom de la maîtresse de ce poète qui , par contraction , le changea en celui de *Laure*. Ce nom ainsi altéré lui fournit un grand nombre d'allusions au laurier (qu'il signifie en Italien) , & à l'histoire d'Apollon & Daphné. Pétrarque n'auroit-il peut-être pas eu en vue dans plusieurs de ses sonnets d'indiquer allégoriquement , par ce nom, les lauriers poétiques qui lui furent offerts, dans ce tems-là, par des députés de France & d'Italie, & par lesquels il fut réellement couronné à Rome ? Dans ce cas , son amour pour la gloire & la poésie se seroit heureusement trouvé coïncider avec sa tendresse pour la belle Laure , & auroit servi à donner naturellement de la chaleur & de l'élévation à ses idées relativement à l'une ou à l'autre de ces trois passions.

ment qu'une liaison dictée par la gaiété & la folie , ou , tout au plus , par l'intérêt. Adélaïde , vicomtesse de Baux , étoit extrêmement indulgente envers le troubadour Pierre Vidal , aussi longtemps que sa passion ne fut que purement poétique ; mais après qu'il eut un jour pris la liberté de lui donner un baiser pendant qu'elle étoit endormie , elle lui commanda de ne plus paroître en sa présence , & ne voulut jamais lui pardonner malgré toutes les instances de son mari. Vidal trouvant la comtesse inexorable s'enflamma d'amour pour une autre dame qui s'appelloit *Loup* ; de sorte que pour lui plaire il se couvrit de la peau de cet animal , & s'exposa ainsi à être dévoré par des chiens , qui , l'ayant rencontré dans cet accoutrement , lui donnerent la chasse & le poursuivirent dans les montagnes où ils commençoient déjà à vouloir le mettre en pièces , lorsqu'il fut délivré avec beaucoup de peine par des bergers.

Quoique Vidal fut fort fantastique dans ses amours , il paroît ne pas avoir été ridicule en toute autre chose. Son *Avis à un Jongleur* est curieux , &
nous

nous fait voir que quoiqu'il y eût dans ce tems-là fort peu de connoissances en Europe ; on y possédoit néanmoins , dans quelques parties , les principes d'une bonne éducation & d'une conduite honnête & décente (1).

(1) Qu'il me soit permis de joindre ici le dernier paragraphe de cette excellente pièce , afin d'en donner une idée au lecteur. — « Ne condam-
 » nez jamais les autres Jongleurs ; car ceux qui
 » sont sévères envers les personnes qui exercent la
 » même profession , montrent qu'ils ont l'esprit
 » méchant & envieux , & prouvent bien plus
 » leur propre jalousie que les fautes de leurs frères. —
 » Lorsqu'on vous demande le récit de ce que
 » vous avez vu & entendu dans le monde , ne
 » soyez pas trop diffus , mais allez par gradation :
 » étudiez les dispositions de vos auditeurs , jus-
 » qu'à ce que vous vous apperceviez qu'on prenne
 » plaisir à vous entendre : parlez alors des braves
 » & honnêtes seigneurs que vous avez rencon-
 » trés , & des dames qui jouissent de la plus grande
 » estime ; & tâchez d'inspirer à ceux qui vous
 » écoutent l'amour de la vertu. Si dans la com-
 » pagnie il se trouve des personnes d'un haut
 » rang & d'un esprit élevé , mettez dans votre
 » contenance & dans votre voix l'éloquence que
 » vous inspire votre sujet. Soyez décent & grave
 » dans vos manières ; présentez vous d'un air assuré
 » & gracieux ; & cherchez à éviter les expressions
 » basses & triviales. Il y a des Jongleurs qui
 » trouvent du mal par-tout ; mais ils ont soin de
 » se prôner beaucoup eux-mêmes ; & telle est
 » leur ignorance & leur vanité , que quand ils
 » se trouveroient en présence du roi même , ils
 » n'en affecteroient pas moins le ton libre &

L'amour n'étoit pas le seul sujet du chant des poètes provençaux. Ils joignoient aussi quelquefois , par occasion , leur voix à celle du pape , des moines & des rois de l'Europe , pour animer l'esprit des peuples aux croisades. Ils mêloient également dans leurs productions la satire spirituelle , politique & personnelle , ainsi que de petits contes , des traits historiques , & même de la controverse. Mais leurs poésies

» familier des gens d'importance. Gardez-vous de
 » les imiter ; car mieux ils sont connus & moins
 » on les estime. Mais pour vous , quelque soit
 » votre génie , votre savoir & votre esprit , ne
 » vous en vantez point ; soyez modeste , & vous
 » trouverez assez de personnes qui feront connoître
 » votre mérite & vos talens. Évitez tout excès ;
 » fuyez la mauvaise compagnie , & ne paroissez
 » mépriser qui que ce soit ; car les hommes les
 » plus vils & les plus méchans sont ceux qui se
 » déclareront le plutôt vos ennemis ; & ils pour-
 » suivront quelquefois ceux qu'ils haïssent avec tant
 » de violence , qu'ils parviennent à les perdre dans
 » l'opinion des gens honnêtes & judicieux. — Pen-
 » dant que vous êtes jeune & robuste recom-
 » mandez dans vos écrits , & prêchez par votre
 » exemple le respect qui est dû à la vieillesse ;
 » & ne cessez d'avancer cette vérité , que ceux
 » qui fréquentent la compagnie des personnes dont
 » la vie a été consacrée à la vertu , obtiendront un
 » bonheur & une récompense éternelles ». Voyez
The Litterary History of the Troubadours, par Made-
 moiselle Dobson , pag. 338 , 349.

plurent sous toutes les formes , & elles obtinrent une grande vogue , tant par le talent de ceux qui les composoient que par l'art de ceux qui les chantoient.

Un livre ou un poëme dans une langue vivante , étoit dans ces tems-là une chose fort extraordinaire , & que toute l'Europe admiroit. La langue provençale & la manière d'écrire des poëtes de ce pays-là , étoient alors à la mode ; & les nations voisines voulurent essayer si leurs langues ne pourroient pas être pareillement employées pour le même objet ou d'autres semblables.

Les premiers succès en ce genre eurent lieu en Italie , où il y avoit alors plusieurs hommes d'un grand génie , dont l'exemple & l'autorité donnerent à la langue italienne à-peu-près la consistance qu'elle a aujourd'hui. Parmi ces écrivains on compte le Dante , Pétrarque & Bocace , qui tous fleurirent vers la fin du treizième siècle , ou au commencement du quatorzième. Le Dante se distingua dans la poésie , & donna sa *Divine Comédie* divisée en trois parties , *l'Enfer* , le *Purgatoire* & le *Paradis* , écrite d'un

style qui n'est pas moins hardi qu'extravagant, & dans lequel il a mêlé la satire aux descriptions poétiques & allégoriques dont plusieurs sont fort belles, & dont quelques vers sont d'une expression singulièrement énergique & naïve (1). Pétrarque a écrit plusieurs poèmes, & une infinité de lettres, d'essais & de colloques en latin, qu'il a regardé comme la seule langue durable; car il étoit persuadé que ses vers italiens ne feroient plus goûtés ni compris après le laps d'un siècle. Mais il s'est grandement trompé en cela; car les ouvrages latins sont, pour ainsi dire, tombés dans l'oubli, tandis que ses sonnets italiens sont encore l'admiration de toute l'Europe, par la délicatesse des pensées & l'élégance du style qu'on y trouve. Et, en effet, on attachait un si grand mérite à ces morceaux, que le Dante seul fut considéré, & qu'on négligea

(1) Voltaire a dit, en parlant du poème de Dante : « Il y a des vers si heureux, si naïfs, » qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre cents ans, » & qu'ils ne vieilliront jamais ». M. le Prévôt d'Exmes vient de donner la *Vie de Dante*, dans laquelle il y a des recherches fort curieuses sur cet admirable écrivain & sur ses ouvrages. *Note du Traducteur.*

entièrement les troubadours , les maîtres. Le *Decameron* doit être regardé comme la principale production de Bocace (1). C'est une suite de nouvelles , dont quelques-unes sont sérieuses , d'autres comiques , & plusieurs érotiques & même indécentes. Il suppose une grande compagnie d'hommes & de femmes , qui , pour s'amuser , se content mutuellement des histoires , dans le tems que la peste ravageoit la ville de Florence. Il faut que cet écrivain ait eu une prodigieuse imagination ; & sa prose est encore tellement admirée de nos jours en Italie , qu'un écrivain moderne de ce pays là (2) déclare qu'il est impossible de se former une idée de la richesse & de l'énergie de la langue italienne , quand on n'a pas lu Bocace.

Le quatorzième siècle produisit

(1) Le président Fauchet a prouvé que c'est dans les anciens romans françois que Bocace a pris la plupart des nouvelles de son *Decameron* ; & que Pétrarque a puisé les plus beaux traits de ses poésies dans les chansons de Thibaud , roi de Navarre , de Gaces Bruslez , du châtelain de Coucy , ainsi que dans les vieux romanciers françois. *Note du Traducteur.*

(2) *Vicende della Letteratura , del C. Denina.*

aussi l'illustre Chaucher , qui n'est pas , à la vérité , le premier qui ait écrit en anglois , mais qu'on doit néanmoins regarder comme le premier de nos bons auteurs , & qu'on peut appeller , à juste titre , le père de la langue & de la littérature angloise. Ses ouvrages sont la plupart de simples versions ou des imitations des écrivains provençaux & italiens de son tems. Mais c'est avec la plus grande liberté qu'il les a traduits , & il y a joint plusieurs beaux traits caractéristiques , gais & descriptifs ; de manière qu'on peut le regarder comme un auteur original ; puisqu'en effet il a donné , dans ses contes de Canterbury (*Canterbury Tales*) une peinture beaucoup plus vraie & beaucoup plus naturelle des mœurs angloises de son siècle , qu'on n'en trouve dans aucun autre auteur. Il n'a cependant pas fixé la langue angloise , ainsi que ses contemporains , Pétrarque & Bocace ont fixé la langue italienne. Un grand nombre de mots qu'il a employés tombèrent bientôt en désuétude ; & l'on ne comprend même presque plus aujourd'hui son

langage , à moins qu'on n'en ait fait une étude particulière. Il mourut l'an quatorze cens. Quelques-uns de ses contes , & entr'autres son conte du chevalier (*the Knight's Tale*) , auquel Dryden a donné un air moderne , sont écrits dans le style de la chevalerie ; mais cependant pas dans le goût extravagant qui commençoit à s'introduire alors dans les romans espagnols & françois , & qui , dans la suite , fut adopté & orné de toutes les graces & de toute l'harmonie du style par l'Arioste en Italie , & par Spencer en Angleterre.

Nous voici enfin arrivés , après cette longue discussion historique , à l'origine de l'ancien genre de romans dont il a déjà été question , & qu'on doit regarder comme une des suites de la chevalerie. Les premiers écrivains de ces sortes d'ouvrages produisirent des espèces de fables fort différentes de tout ce qu'on avoit imaginé jusqu'alors. Ils entreprirent de raconter les aventures des héros qui professoient l'état de la chevalerie errante. On étoit dans ce tems-là fort ignorant , fort crédule , & par conséquent fort pas-

fionné pour les aventures extraordinaires & pour les actions de valeur. On croyoit aux géants , aux nains , aux dragons , aux châteaux enchantés , & à toutes les espèces de nécromancie. Voilà quelles sont les matières qui forment la base des anciens romans. Les chevaliers étoient représentés comme courtois , religieux , loyaux , vaillans , hardis & chastes. Il y avoit des enchanteurs qui les protégeoient , & d'autres qui leur étoient contraires. Pour faire honneur à leurs maîtresses & pour prouver qu'ils étoient dignes d'elles , ils devoient combattre des guerriers , tailler en pièces des géants , tuer des dragons , rompre les charmes des nécromanciens , renverser des châteaux enchantés , parcourir les airs sur des chevaux de bois ou aîles , ou descendre , conduit par quelque magicien , dans le sein de la terre , & traverser des cavernes au fond de l'océan , sans recevoir le moindre mal. Ils déceloient & punissoient les faux chevaliers , exterminoient ou convertissoient les infidèles , rétablissoient sur le trône les souverains que quelque

usurpateur en avoit chassé , & rendoient à leurs parens les femmes & les filles enlevées & captives ; ils combattoient aux tournois , affistoient aux fêtes du seigneur dans sa salle , & partageoient ses honneurs militaires ; ou , quand le magicien qui protégeoit leurs ennemis triomphoit , ils alloient faire pénitence dans le désert , se plaindre & gémir dans une grotte , ou peut-être même brouter dans une vallée , métamorphosés en cerf ou en cheval , jusqu'à ce que quelque vaillant chevalier vînt rompre le charme & leur rendît la forme humaine. A la fin , après des travaux , des malheurs & des victoires sans nombre , ils épousoient leurs maitresses & devenoient grands seigneurs , princes , ou même par-fois empereurs.

Ce que je viens de dire suffit sans doute pour prouver que ni la vérité , ni la probabilité , ni même la possibilité n'étoient pas beaucoup observées dans ces compositions. Cependant on lisoit dans toute l'Europe ces romans avec un plaisir singulier ; & tous les peuples qui ont eu quelque prétention à la littérature en ont produit un grand nom-

bre , tant en vers qu'en prose. Il est aussi inutile qu'il feroit ennuyeux de faire ici l'énumération de cette espèce d'écrits. *Amadis des Gaules* est un des premiers qui parurent , & suivant Michel Cervantes , un des meilleurs. Cet excellent auteur en cite & en analyse plusieurs autres dans la description qu'il fait de la bibliothèque de Don Quichotte.

Il est facile de s'imaginer que le vrai savoir & la belle simplicité des auteurs classiques ne fut pas en grande estime aussi long-temps ~~que~~ régna ce goût pour le merveilleux & l'incroyable. Ainsi , quoiqu'il les langues grecque & latine commençassent dans ce tems-là à se répandre lentement dans la partie occidentale du monde , on n'en négligeoit pas moins Homère , Virgile , Cicéron & tous les autres bons auteurs. Les premières notions qu'on ait eu en Angleterre concernant le siège de Troie semblent avoir été prises non dans Homère , mais dans Darès le Phrygien , & dans Dictys de Candie , deux prosateurs qui ont donné une histoire fabuleuse & merveilleuse de cet événement;

& du tems même de George Buchanan ; nos poètes latins modernes étoient encore tous , à l'exception de Vida , plus jaloux d'imiter dans leurs vers hexamètres Claudien que Virgile. Ovide étoit sur-tout un auteur favori , tant à cause des choses étonnantes qui se trouvent dans ses *Métamorphoses* , que pour ses élégies amoureuses , dont l'esprit convenoit si bien à ce siècle de galanterie (1).

Cette passion pour les romans eut encore d'autres mauvaises suites. Des hommes d'un esprit guerrier & d'une imagination exaltée , charmés jusqu'à l'excès des grandes actions des chevaliers errans , voulurent aussi paroître dans ce caractère sur la scène du monde , quoique cette profession étoit considérée alors comme dangereuse , & proscrite comme telle par la loi

(1) « Pour éviter les railleries de ceux qui se moquent de mon inutile constance , j'employerai cette idée : je puis feindre que je suis favorablement reçu ; on me croira ; car les femmes se laissent aisément fléchir. *Ainsi le dit Ovide* , & tous les poètes galans ». Ce passage se trouve dans Arnaud Daniel , troubadour du douzième siècle. *History of Troubadours* , pag. 215.

dans quelques parties de l'Europe. Cette manie paroît avoir sur-tout régnée en Espagne , & en voici je pense la raison. Les premiers romans furent écrits dans la langue de ce royaume ; & les Espagnols étoient dans ce tems-là , comme ils le sont encore actuellement , vaillans & portés aux grandes entreprises. Ils avoient long-tems gémi sous le joug des Maures d'Afrique, qu'ils parvinrent enfin à chasser d'Espagne , suivant les historiens , après une guerre de sept cens ans , & après avoir livré trois mille sept cens batailles. Cette suite de combats perpétuels produisit plusieurs événemens extraordinaires , leur donna un esprit farouche , romanesque , altier , & leur inspira un grand attachement pour leur religion , en leur rendant plus odieuse celle de leurs ennemis.

Mais on touchoit alors à l'extirpation entière de la chevalerie & de toutes les chimères qui y tenoient. Ce que les lois & la force n'avoient pu obtenir , fut exécuté par la plume d'un seul écrivain , par celle de Michel Cervantes Saavedra. Cet homme ,

étonnant pour son siècle , vit le jour à Madrid en mil cinq cens quarante-neuf. Il paroît avoir été doué de tous les avantages que donne une bonne éducation , & fort versé dans la belle littérature ; mais la fortune lui fut d'ailleurs peu favorable. Il servit long-tems dans les armées d'Espagne en qualité de simple soldat , & se trouva sous les ordres de don Juan d'Autriche à la bataille de Lépante , où il eut le malheur , ou plutôt , comme il le prétendoit , l'honneur de perdre la main gauche. N'étant plus propre pour l'état militaire , il se mit à faire le métier d'auteur , & composa plusieurs pièces de théâtre qui furent jouées avec succès ; ce qui lui valut beaucoup d'éloges & d'argent. Mais le défaut d'ordre & une générosité sans bornes ne lui permirent pas de jouir du fruit de son travail , & il fut mis en prison pour dettes dans le tems qu'il composoit la première partie de son *Histoire de Don Quichotte*, ouvrage admirable par le bon sens & la gaieté qui y règnent ; de manière qu'on doit le regarder comme une production très-utile qui causa une grande

révolution dans les mœurs & la littérature de l'Europe , en dissipant les idées extravagantes de la chevalerie, & en faisant revivre le goût du simple & du vrai. Sous ce point de vue la publication de *Don Quichotte* peut être regardée comme formant une époque importante dans l'histoire du genre humain.

Don Quichotte est représenté comme un homme qu'il est impossible de ne pas estimer pour son esprit orné & son excellent cœur ; mais qui , par une continuelle lecture des anciens romans , a tellement égaré sa raison, qu'il les considère comme des histoires véritables , & qu'il se décide à prendre le caractère & les armes d'un chevalier errant pour aller courir le monde. Son imagination déréglée lui fait trouver les rencontres les plus ordinaires pour des aventures semblables à celles qu'il a lues dans les livres de la chevalerie. L'extravagance de ces romans se trouvant de cette manière placée , pour ainsi dire , dans le même groupe avec les vraisemblances de la nature & les évènements réels de la vie , la disproportion terrible

de ces folies devient si évidente par ce contraste que l'observateur le moins attentif ne peut manquer d'en être frappé. La personne , les prétentions & les exploits du chevalier errant sont présentés sous mille aspects ridicules. En un mot , l'esprit & la satire qui règnent dans cet ouvrage ne permettent pas qu'on y résiste ; & véritablement leur effet a été aussi prompt qu'efficace.

A peine eut-on publié les *Aventures de Don Quichotte* que la chevalerie disparut , ainsi que la neige se fond devant le soleil. On se réveilla comme d'un songe , & l'on sourit en pensant qu'on s'étoit laissé bercer si long-tems par de pareilles absurdités , tout surpris de ce qu'on ne s'en étoit pas plutôt aperçu. On fut émerveillé de voir que la nature & le bon sens pouvoient donner un plaisir plus délicat & plus réel qu'on n'en avoit goûté par les sublimes folies de la chevalerie. Car il est facile de se persuader que l'*Histoire de Don Quichotte* fut plus lue & plus goûtée que ne l'avoit jamais été jusqu'alors aucun roman , si l'on songe à l'im-

pression vive & profonde que ce livre fit sur les esprits , & si l'on se rappelle la déclaration de l'auteur , qui assure qu'on vendit douze mille exemplaires de la première partie , avant qu'il put mettre la seconde en état d'être imprimée ; ce qui doit sans doute paroître une chose fort étonnante , lorsqu'on pense qu'à cette époque le nombre des personnes qui lisoient ou qui achetoient des livres étoit fort petit en comparaison de celui d'aujourd'hui.

Don Quichotte fit donc disparoître l'ancien genre de romans , & en produisit un nouveau. De ce moment la fiction se dépouilla de sa grandeur gigantesque , de son aspect effroyable , de sa marche fantastique ; & , se mettant au niveau de la vie ordinaire , s'entretint avec l'homme comme avec son égal , & comme un compagnon honnête & agréable. Non , que tous les écrivains qui depuis cette époque ont composé des romans se soient conformés au plan & à la manière de Cervantes ; mais c'est de lui qu'ils apprirent à éviter les choses extravagantes & à imiter la nature ; & dès-lors on s'étudia autant à chercher la probabilité

lité qu'on l'avoit jusqu'alors négligée.

Mais avant que je passe au nouveau genre de romans sur lequel je ne dirai que peu de chose, il est nécessaire que je parle d'une autre espèce de narré romanesque qui n'appartient ni à l'ancien, ni au nouveau genre de romans, mais qui est un mélange bizarre de l'un & de l'autre. De ce genre sont les romans du *Grand Cyrus*, de *Clélie* & de *Cléopâtre*, composés chacun de dix ou douze gros volumes, & qu'on suppose avoir pour base l'histoire ancienne. On y trouve rassemblés & mêlés d'une manière confuse tous les faits & tous les caractères, tant véritables que fabuleux, ainsi que les systèmes politiques & les mœurs des Grecs, des Romains, du tems féodal & des modernes; de la même manière que si un peintre représentoit Jule César prenant le thé avec la reine Elisabeth, Jupiter & Dulcinée du Tobac, & ayant le front ceint de la couronne de laurier de l'ancienne forme, avec une armure gothique sur les épaules, des manchettes de dentelle au poignet, une pipe de tabac à la bouche, & une paire de pistolets à la ceinture. Mais

ce feroit aller au-delà de mes forces, que de vouloir critiquer ces compositions monftrueufes ; car j'avoue que je n'ai jamais eu le courage de lire la moitié d'un volume de ces ouvrages , & que jamais non plus je n'ai trouvé perfonne qui ait pu m'en dire autre chofe , fi ce n'eft qu'ils font d'un ennui mortel & d'une abfurdité incroyable.

Le nouveau genre de romans peut être divifé en *Romans férieux* , & en *Romans comiques* ; & chaque genre peut à fon tour être diverfement fous-divifé.

I. 1. Parmi les *Romans férieux* il y en a qui fuivent *la forme hiftorique* , & qui , au lieu de commencér , comme Homère & Virgile , par le milieu du fujet (1) , donnent un récit fuivi de la vie du héros ou de l'héroïne , depuis fa naiffance jufqu'à fon entrée dans le monde , ou jufqu'au moment qu'on peut fuppofer que fes aventures ont pris fin. De cette efèce font les *Aventures de Robinson Crufœ*. Voici l'idée

(1) *Effay on Poetry and Mufick* , Part. I, chap. 5.

qu'on donne communément de cet ouvrage si généralement connu.

Alexandre Selkirk , marin , Ecoſſois de nation , ſe trouva , je ne me rappelle plus par quel accident , abandonné dans l'île alors inhabitée de Juan Fernandès , dans la mer du Sud. Là , il vécut ſeul pendant quatre années , ſans autre ſecours pour vivre que la chafſe des chèvres & des autres animaux qu'il pouvoit atteindre. Pour ſe mettre à l'abri de tout danger pendant la nuit , il conſtruifit une maifonnette de pierres groſſièrement rafſemblées , qu'une perſonne qui y eſt entrée , (car elle exiſtoit encore lorſque milord Anſon viſita cette île) , m'a dit être ſi petite qu'à peine un ſeul homme pouvoit y entrer en ſe traînant par terre , & ſ'y étendre de ſon long. Selkirk fut tiré de cette ſolitude par un vaiſſeau anglois qui revenoit en Europe. Un écrivain françois de nos jours , prétend que Selkirk s'étoit tellement accoutumé à la vie ſauvage , qu'il eut bien de la peine à la quitter ; mais cela n'eſt pas vrai. Ce même écrivain confond auſſi l'hiſtoire véritable de Selkirk avec les fabuleuſes

Aventures de Philippe Quarl, écrites dans le goût de celles de Robinson Crusoë, dont elles ne sont qu'une mauvaise copie ; ou bien il a dénaturé à dessein le fait ; pour justifier, autant qu'il lui étoit possible, une folle opinion qui, depuis Rousseau, a été en vogue parmi les philosophes systématiques du continent ; savoir que la vie agreste & sauvage est celle qui convient le mieux à l'homme, & que plus il ressemble aux brutes par l'esprit, par le corps & par la conduite, & plus il approche de l'état de perfection & de bonheur. On conseilla à Selkirk d'écrire & de publier son histoire ; mais comme il ne possédoit aucune littérature, il raconta tout ce dont il put se ressouvenir, à Daniel Defoë, écrivain qui jouissoit d'une bonne réputation ; mais qui au lieu de travailler pour le pauvre Selkirk, comme il le devoit, employa, dit-on, ces matériaux pour en faire la base de son roman des *Aventures de Robinson Crusoë*, qui, étant un livre propre à amuser tout le monde, lui valut beaucoup d'argent.

Quelques écrivains prétendent qu'il

faut qu'il y ait de l'amour dans un roman pour qu'il soit intéressant ; cependant *Robinson Crusôë* est un des romans où il y a le plus d'intérêt quoiqu'il n'y soit nullement question d'amour ; du moins lit on avec un plaisir singulier tout ce qui a rapport à la description de l'île déserte , à cause que cela tient à une passion plus puissante encore que celle de l'amour , savoir , le desir de notre propre conservation ; ce qui en rend la lecture si attachante pour toutes les classes de lecteurs.

Je suis porté à croire que Defoë partagea avec le malheureux Selkirk le profit qu'il tira de la publication de son roman ; car il y règne un air d'humanité qu'on ne doit pas attendre d'un auteur qui feroit un fourbe aussi insigne qu'auroit du l'être Defoë pour priver Selkirk d'un bien qui lui appartenoit. Dans la préface de son second volume , il montre une grande sensibilité du tort qui lui a été fait par ceux qui avoient publié un abrégé du premier , pour en diminuer le prix. « Le préjudice , dit-il , que ces gens » font aux *propriétaires* d'un ouvrage ,

» est une chose qui révolte toutes les
 » personnes honnêtes , qui pensent
 » qu'on peut les sommer de montrer
 » quelle différence il y a entre cette
 » conduite & celle de voler sur les
 » grands chemins , ou de forcer une
 » maison. Et s'ils ne peuvent pas nous
 » convaincre qu'il y ait quelque diffé-
 « rence entre ces crimes , il leur fera
 » difficile de prouver qu'on doive en
 » mettre quelqu'une dans la puni-
 » tion ». Or , peut-on croire qu'un
 homme qui ait la moindre prudence
 s'expose à parler de la sorte, dans le tems
 qu'on pourroit le convaincre qu'il est
 lui-même coupable d'une faute qu'il
 attaque avec autant de force ?

Quoiqu'il en soit (car je n'ai aucune
 autorité qui me permette d'affirmer
 le pour ou le contre) , les plus rigi-
 des moralistes ne peuvent disconvenir
 que *Robinson Crusœ* est un des romans
 qu'on lit non seulement avec le plus
 de plaisir , mais aussi avec le plus de
 fruit. Il y règne par-tout un caractère
 de piété & de bonté ; on y trouve
 exposé d'une manière frappante , ainsi
 que je l'ai déjà observé ailleurs , toute
 l'importance des arts mécaniques ,

que ceux qui n'en connoissent pas la privation sont si portés à mépriser ; l'esprit y prend une idée exacte & vive des horreurs de la solitude , & par conséquent des douceurs de la vie sociale , & du bonheur dont nous jouissons par la conversation & le secours de nos semblables ; en un mot , on y voit comment en employant ses propres forces on peut assurer son indépendance , & s'ouvrir plusieurs sources de santé & d'amusement. Je conviens donc , avec Rousseau , que c'est un des meilleurs livres qu'on puisse mettre entre les mains des enfans. Le style en est simple , mais peu élégant & rien moins que pur ; d'ailleurs la seconde partie est prolixie & ennuyeuse.

2°. Le second genre des romans modernes sérieux , c'est celui dans lequel on fuit la forme *poétique* , & où , pour abréger le tems de l'action , on commence par le milieu de l'histoire. Tels sont , en partie , *l'Histoire de Charles Grandison* & *l'Histoire de Clarisse Harlowe* , par Richardson. Cet auteur a adopté une manière particulière de narrer : les personnes qui ont part à l'action du roman en racontent elles-mêmes les

événemens ; ce qu'elles font par le moyen de lettres , dans lesquelles on reprend fucceffivement le fil de l'hiftoire , & dans lesquelles on exprime librement les paffions , fuivant que les révolutions de la fortune les font naître , & tandis que les perfonnes qui y font intéreffées font fupposées ignorer encore les événemens qui doivent fuivre. De cette manière les différens agens font introduits chacun à fon tour , & parlent , ou , ce qui eft la même chofe ici , écrivent fuivant le caractère & la manière de voir qui leur font particuliers ; de forte que la fable eft en partie épique & en partie dramatique. Cette forme dans le narré offre quelques avantages. Elle prévient qu'on ne puiffe prévoir la catastrophe , & tient le lecteur dans une perplexité égale à celle dans laquelle on fuppose que fe trouvent les interlocuteurs eux-mêmes ; d'ailleurs elle plaît par la variété du ftyle qui doit être analogue à l'efprit naturel de ceux qui les écrivent , & aux paffions qui les agitent actuellement. Mais cette forme préfente auffi des inconvéniens ; car à moins que la fable ne foit courte & fimple ,

il est fort difficile de ne pas être prolix & de tomber dans des répétitions. Et en effet , Richardson lui-même malgré toute la force de son imagination est quelquefois long , & entre dans des détails minutieux qui souvent sont fort inutiles. Ses scènes pathétiques mêmes sont trop chargées de faits , & si prolixes que l'esprit du lecteur s'en trouve fatigué. On ne peut disconvenir non plus que ses héroïnes ne soient trop prudes , & que ses héros n'offrent quelque chose qui tient de la pédanterie & de l'afféterie. Clémentine fut probablement destinée à servir d'exemple de perfection au sexe ; mais quoiqu'elle mérite sans doute de la vénération comme une sainte , il n'est pas possible de l'aimer comme une femme. Et Grandison , dont le caractère est si grand & si beau , est trop parfait en toutes choses pour qu'on puisse espérer de l'imiter jamais à beaucoup d'égards ; il est d'ailleurs si réservé & si formaliste qu'il ne permet aucune familiarité , de sorte qu'on ne peut pas s'attacher cordialement à lui. Alworthy est un aussi brave homme que Grandison , mais sa vertu est purement humaine ; &

comme il a quelque chose de notre foiblesse , sans prétendre à une trop grande supériorité , il nous invite à faire sa connoissance & nous engage à l'aimer.

Malgré tout cela , Richardson est un écrivain d'un mérite supérieur ; ses caractères sont bien peints & distinctement marqués ; & il dessine les effets des passions avec une exactitude pittoresque qui prouve une grande connoissance du cœur humain. Ses idées de la morale sont profondes & judicieuses ; & il ne manque ni d'esprit , ni de gaieté. Sa diction semble quelquefois un peu guindée ; mais ses dialogues sont pleins d'élégance & de feu. Il mérite de plus grands éloges encore pour le but moral qu'il se propose dans tous ses écrits ; car c'étoit un homme d'une sincère piété , & qui avoit véritablement à cœur de rendre les hommes meilleurs.

Mais il a , comme la plupart des auteurs de romans , peint ses caractères vicieux avec des couleurs plus agréables qu'il n'étoit nécessaire à son plan ; ce qui peut en rendre l'exemple dangereux. Je crois que l'auteur d'une fable , soit en vers ou

en prose , ne doit pas montrer ses personnages absolument méchans ; car , premièrement , cela n'est pas naturel , à cause que les hommes les plus dépravés ont , en général , quelque bonne qualité ; & , secondement , parce que cela nuit au dessein qu'on doit avoir de plaire , en rendant le sujet moins intéressant ; vu que l'histoire d'une personne assez méprisable pour n'avoir absolument rien de bon en elle , inspire naturellement du dégoût & de l'horreur au lieu de procurer quelque plaisir. Mais , d'un autre côté , lorsqu'un caractère tel que celui du Lovelace de Richardson , que le lecteur doit détester à cause de ses crimes , est doué de jeunesse , de beauté , d'éloquence , d'esprit & de toutes les autres perfections intellectuelles & corporelles , on peut être tenté de l'imiter , même en le condamnant. Il ne suffit pas non plus d'alléguer pour excuse , que ce personnage a fini par recevoir le châtiment de ses vices. Il est vrai que le lecteur sait que l'histoire qu'il lit n'est qu'une fiction ; mais il n'ignore pas non plus , que si ces qualités & ces talens se trouvoient réellement réunis dans une personne

ils le rendroient extrêmement aimable ; & il peut même s'imaginer qu'un caractère qui offre tant de qualités agréables , doit avoir été celui que l'auteur a préféré à tous les autres. N'y a-t-il donc pas raison de craindre que quelques lecteurs soient plus portés à admirer le charmant débauché qu'à redouter sa punition ? Achille chez Homère & Macbeth chez Shakspeare ne sont pas sans quelques bonnes & même sans quelques grandes qualités , propres à exciter notre admiration & à nous intéresser à leur sort ; mais personne ne court risque d'être séduit par leur exemple , parce que leur conduite criminelle est dépeinte & exposée par ces poètes de manière à nous faire appercevoir combien elle est hïaffable , & combien elle doit nécessairement produire le malheur, tant de ceux qui s'en rendent coupables en particulier , que de tout le genre-humain en général.

Je dois ajouter que la punition de Lovelace n'est pas une mort infâme, mais plutôt honorable suivant le préjugé établi ; & que ce n'est pas sa méchanceté qui en est la cause

immédiate , mais la supériorité de son adversaire à manier l'épée. Avec un peu plus d'adresse de sa part dans l'art de l'escrime il auroit triomphé du vengeur de Clarisse , ainsi qu'il avoit triomphé d'elle-même & de la censure du monde. Si son crime eût été représenté comme la cause nécessaire d'une série de mortifications , qui le conduisissent par degrés à l'infamie , au malheur, au désespoir, ou qui l'engageassent, par des moyens probables , à un repentir exemplaire , la fable seroit devenue plus utile par la morale , & la lecture en auroit peut-être été plus intéressante. Il me semble que le génie de Richardson étoit extrêmement propre à l'exécution d'un tel plan. J'offre ces remarques plutôt dans la vue d'expliquer mes propres idées sur la fable des romans , que pour déprimer un auteur qui fait tant d'honneur à son pays , & dont j'admire sincèrement la vertu & les talens.

Sa forme épistolaire a été imitée par plusieurs romanciers & particulièrement par J. J. Rousseau , dans sa *Nouvelle Héloïse* , ouvrage qui n'est pas moins remarquable par la grande éloquence

qui y règne , que par le nombre de paradoxes & de contradictions sensibles & frappantes qu'on y trouve ; car ce livre est rempli de vérités & d'erreurs , de saine philosophie & d'idées extravagantes , d'instructions utiles & de préceptes dangereux.

II. 1. Le second genre de nouveaux romans c'est le *comique* ; qui , comme le premier genre dont je viens de parler , peut être sous-divisé , relativement à la marche des événemens , en *historique* & en *poétique*.

Parmi les romans dont la forme est historique , on peut compter ceux de Marivaux & celui de *Gil-Blas* de le Sage. Ces auteurs sont pleins d'esprit & de gaieté , & offrent des tableaux naturels des mœurs de ce siècle , dans un style simple & fort agréable , & leurs ouvrages peuvent être lus sans aucun danger , parce que le but en est presque par-tout moral. Il semble seulement que le Sage ait trop aimé à parler de voleurs & d'escrocs ; car cette espèce de gens paroissent souvent dans ses romans ; & il ne les peint pas toujours avec les couleurs odieuses qui conviennent à ces pestes de la société.

Gil-Blas même , son héros , est un coquin trop fieffé, qui racontant, comme il le fait , lui-même son histoire , produit l'effet désagréable de persuader qu'on est en mauvaise compagnie , & qu'on trouve du plaisir dans l'entretien d'un homme qu'on ne peut pas estimer.

Smollet suit la même marche historique dans *Roderic Random & Peregrine Pickle* , deux ouvrages qui (je suis fâché de le dire) n'ont d'autre mérite que d'être gais & amusans. Cet écrivain excelle néanmoins dans la peinture des caractères des gens de mer , qu'il eut l'occasion d'apprendre le mieux à connaître dans sa jeunesse. Il semble avoir rassemblé un grand nombre d'histoires plaisantes, qu'il raconte avec beaucoup de feu & d'énergie. Mais son style est souvent un peu ampoulé , & ses tableaux grotesques sont outrés au-delà de toute vraisemblance. Il paroît qu'il n'a pas connu la contexture d'un plan régulier , qui demande que les événemens tiennent les uns aux autres , & concourent tous au même but pour former le nœud de la fable. Ce n'est certainement pas par la morale de ces

romans , que l'auteur a des droits à nos éloges. Il est quelquefois d'une licence impardonnable. Des débauchés , des protecteurs de femmes de mauvaise vie , des bretteurs & des misantropes , sont les personnages dont il s'est principalement plu à tracer les caractères. On diroit qu'il a considéré le duel comme un des plus grands efforts de vertu dont l'homme soit capable , & l'adresse au jeu de billard comme une qualité fort estimable. Deux de ses contes méritent cependant d'être traités avec plus de respect : celui du *Comte Fathom* , quoique invraisemblable , est agréable , & ne blesse , en général , pas la décence , quoiqu'il y ait plusieurs endroits peu délicats ; & malgré que celui de *Lancelot Greaves* s'écarte davantage encore de la vraisemblance , il y a néanmoins beaucoup de mérite , & l'intrigue en est véritablement originale , quoique l'idée en soit prise de Don Quichotte.

2. La seconde espèce de romans comiques modernes est celle où l'ordre des événemens suit la marche poétique ; & qu'on pourroit intituler , avec assez de propriété , *comédie épique* ,
ou

ou plutôt *poëme épique comique*. *Épique* à cause qu'on y employe le récit , & *comique* parce que on y présente des tableaux de la vie domestique , & qu'on se sert pour cela de personnages de la moyenne & de la dernière classe de la société.

Cette espèce de romans comiques a été portée à sa perfection en Angleterre par Fielding , qui paroît avoir possédé plus d'esprit & de gaieté (1) , ainsi qu'une plus grande connoissance du cœur humain , qu'aucun autre écrivain moderne , à l'exception de Shakespeare ; d'ailleurs il avoit épuré son goût naturel par l'étude des meilleurs auteurs de l'antiquité ; quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il n'ait fait quelquefois une trop grande parade de son savoir & de son esprit.

(1) Milord Littleton , après avoir parlé de plusieurs traits de Pope , Swift & autres beaux esprits de ce tems-ci , commence sa réponse à quelques questions que je lui avois faites touchant l'auteur de *Tom-Jones* par ces mots : « Henri Fielding » avoit , je vous l'affure , plus d'esprit & de gaieté , » que tous ceux dont nous venons de parler n'en » possédoient ensemble ». Ce témoignage de milord Littleton , qui connoissoit parfaitement Fielding , mérite d'être retenu.

Il y en a qui prétendent , que le roman de *Joseph Andrews* est le meilleur ouvrage de Fielding ; mais le plus grand mérite en consiste dans le portrait du chapelain Adams , qui , sans contredit , est supérieurement bien tracé , & qui , après Don Quichotte , est le personnage le plus plaisant qui ait jamais paru dans aucun roman. Cet ouvrage , quoique plein d'une excellente gaieté , est blamable à beaucoup d'égards. Il y a plusieurs passages qui ne sont rien moins que décens ; & il n'est pas facile de concevoir ce qui a porté l'auteur à ajouter aux autres défauts de Wilson , père de son héros , ceux d'être menteur & poltron ; pour le faire passer ensuite , par des moyens peu vraisemblables , à une vie vertueuse & tranquille , & pour chercher à le rendre de toute manière un personnage fort respectable. Quelques égaremens de la jeunesse , qu'on indique plutôt qu'on ne les décrits , qu'il faut plutôt attribuer à l'imprudence & à des circonstances malheureuses , qu'à un penchant formel pour le vice , & qui sont suivis des embarras , des dangers & des remords , leurs conséquences naturel-

les , peuvent être attribués , dans un roman du genre comique , au principal personnage même , & devenir , quand ils sont bien ménagés , une partie fort instructive du livre ; mais des crimes qui traînent avec eux le dèshonneur , ou qui annoncent une ame dure & un cœur haineux & injuste , ne doivent jamais entrer dans le caractère que le poëte ou l'auteur d'un conte veut rendre digne de notre amitié & de notre estime. D'après ces principes , Fielding auroit été excusable relativement à toute la conduite blamable de Tom-Jones , s'il étoit entré dans moins de détails à cet égard ; & suivant les mêmes règles , on ne peut nullement passer à Smollet son système de débauche de la jeunesse , à cause qu'il cherche à le développer par les exemples des libertins qu'il a introduits pour cet effet dans ses romans.

Tom-Jones & *Amélie* sont les deux meilleurs romans de Fielding , & peut-être les plus parfaits ouvrages connus en ce genre. La fable d'*Amélie* est entièrement poétique , & du véritable genre épique ; car elle commence par le milieu de l'action , ou plutôt autant

vers la fin qu'il est possible ; & on y trouve des événemens antérieurs , en forme de récit épisodique. Dans *Tom-Jones* la partie qui sert d'introduction fuit la forme historique ; mais la fable devient absolument poétique du moment que la grande action de la pièce commence ; ce qui est , si je ne me trompe , immédiatement après la maladie d'Alworthy : car depuis cette période , les incidens se suivent dans une série non interrompue , jusqu'au dernier événement qui arrive environ deux mois après.

Depuis le tems d'Homère jusqu'à nos jours , il n'a pas paru de fable épique conduite avec plus d'art. Les caractères & les aventures en sont merveilleusement variés ; mais les incidens sont si naturels , naissent si bien les uns des autres , & concourent tous si régulièrement à la catastrophe , lors même qu'ils semblent devoir la retarder , que l'attention du lecteur est toujours tenue éveillée , & qu'au lieu de languir , elle devient de plus vive en plus vive , à mesure que l'histoire avance , jusqu'à ce qu'enfin elle se change en une véritable inquiétude. Et

lorsqu'on est parvenu au bout & qu'on regarde en arrière .pour examiner la contexture de la fable ; on est surpris de voir que parmi un si grand nombre d'incidens il s'en trouve si peu d'inutiles ; qu'il y ait tant de probabilité dans une telle variété de fictions , & qu'une narration aussi compliquée soit faite avec autant de précision , de clarté , & une aussi parfaite unité de dessein.-- Ces remarques peuvent être appliquées également à *Tom-Jones* & à *Amélie* ; mais elles l'ont été faites principalement pour le premier de ces romans , qui pourroit me fournir grande matière à discussion , si je n'étois pas si pressé de terminer ce sujet. Depuis le tems de Fielding , qui mourut en 1754 , les romans du genre dont il est ici question n'ont fait , autant que je le sache , que tomber rapidement de la simplicité & de la nature , dans l'afféterie & l'invraisemblance.

Qu'on ne juge pas de l'importance des romans par la longueur du discours que j'ai consacré à cet objet : la lecture de cette espèce d'ouvrages est un amusement dangereux. Il y en a sans doute quelques-uns des meilleurs

qui peuvent contribuer au bon goût & aux bonnes mœurs ; mais la plus grande partie sont mal écrits & tendent à corrompre le cœur & à stimuler les passions. L'habitude de les lire fait naître le dégoût pour l'histoire & pour toutes les connoissances solides & utiles ; elle nous écarte aussi de la nature & de la vérité , & remplit l'esprit d'idées extravagantes & souvent même le cœur d'inclinations vicieuses & criminelles. Je voudrois donc qu'on empêchât les jeunes gens de s'en occuper ; & dans le cas qu'il faille , pour leur délassement & pour qu'ils en aient quelque notion , leur en permettre la lecture , ce ne doit être que rarement & avec une fort grande discrétion. J,



LETTRE

SUR LA PEINTURE MUSICALE,

Adressée à M. Reichardt , Maître de
Chapelle du Roi de Prusse ,

P A R J. J. E N G E L ,

De l'Académie Royale des Sciences de
Berlin.

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

Les recherches sur la peinture musicale dont vous me chargez , mon ami , se réduisent , à mon avis , aux quatre points suivans :

1°. Qu'entend-on par peinture musicale ?

2°. Quels sont les moyens par lesquels la musique peut peindre ?

3°. Que peut-elle peindre par ces moyens ?

4°. Que doit-elle peindre , & que ne doit-elle pas peindre ?

Pour répondre exactement à ces questions , il faudroit se livrer à des discussions très-fines , & même trop

abstraites : je les éviterai , pour me borner à quelques observations théoriques qui me paroissent absolument nécessaires avant que de parler de leur application dans la pratique.

On appelle peindre , lorsqu'on représente un objet , non pas en l'indiquant à l'esprit par des signes de convention , mais en l'offrant à la perception des sens par des signes naturels. Le mot lion ne réveille qu'une simple image dans mon esprit ; la peinture du lion offre réellement à mes yeux la forme visible de cet animal. Le mot rugir a déjà quelque chose de pittoresque ; mais l'expression dont Benda s'est servi dans son Ariane est la peinture la plus complète du rugissement.

Dans la poésie le mot peindre a encore une autre acception. Le poète mérite d'autant plus le nom de peintre , que , 1^o. il détaille davantage ses représentations , & qu'en les animant par une détermination précise , il les rend plus sensibles. La langue lui offre , pour la plupart , seulement des notions générales pour l'esprit , que le lecteur ou l'auditeur

doit transformer en images. Le poëte, par une détermination plus exacte de ces notions , vient au secours de l'imagination , & l'engage à examiner les images avec plus de force & de clarté sous un point de vue donné & moins vague. 2^o. Le poëte est peintre , lorsqu'il fait obtenir un parfait accord entre le mécanisme du mètre & du son des mots & le sens des paroles ; ou lorsque les signes dont il se sert pour représenter un objet , offrent dans leur effet sur les sens une ressemblance exacte avec le même objet ; ou , pour mieux dire encore , quand les moyens de convention approchent autant qu'il est possible de la nature.

Le premier sens du mot peindre n'est pas fait pour la musique , mais bien le second. Les sons de la musique ne sont pas des signes de pure convention ; car on n'est pas convenu que l'esprit doive y attacher précisément aucune idée quelconque. Ils produisent de l'effet , non par ce qu'ils doivent désigner , mais par eux-mêmes ; c'est-à-dire , par leur action sur les sens de l'ouïe. Le compositeur n'a rien de

général à particulariser ; il n'a aucune notion à embellir en l'offrant à l'esprit avec une détermination plus précise ; mais il peut par ses sons , comme par des signes naturels , réveiller des idées d'objets analogues ; il peut nous indiquer ces objets par ses sons , comme le peintre indique les siens par les couleurs ; & alors il se trouve dans la position du poëte suivant le second sens attaché au mot peinture ; c'est - à - dire , qu'il doit chercher à rendre ses sons les plus imitatifs qu'il pourra , afin d'y mettre toute l'analogie possible avec l'objet même qu'il veut peindre.

Cette peinture est parfaite ou imparfaite : dans le premier cas , tout le phénomène devient sensible ; & seulement quelques parties ou qualités isolées dans le second.

La peinture parfaite ne peut avoir lieu que lorsque l'objet est par lui-même en état de frapper le sens de l'ouïe , comme étant susceptible de rythme & de mesure.

Quant à la peinture imparfaite , il se peut , 1^o. que l'objet soit un phénomène qui agit sur différens sens ;

comme , par exemple , sur ceux de la vue & de l'ouïe ; alors le compositeur excite dans l'imagination la représentation de l'ensemble , en imitant ce qui frappe l'ouïe : c'est ainsi qu'il peint une bataille , une tempête , un ouragan.

2^o. Il est possible , à la vérité , que l'objet n'ait aucune action sur le sens de l'ouïe ; mais qu'il puisse s'affimiler aux sons par certaines qualités générales qui , dans ce cas , aideront l'imagination à passer facilement des unes aux autres.

Il subsiste des ressemblances non-seulement entre les objets d'un même sens , mais aussi de différens sens. Par exemple , la lenteur & la célérité se trouvent aussi-bien dans une succession de sons , que dans une suite d'impressions visibles. J'appellerai toutes ces ressemblances *transcendantes*.

Le compositeur doit donc s'attacher à ces ressemblances transcendantes , & il faut qu'il cherche à peindre au moins imparfaitement , par une suite de sons accélérés , la course rapide d'une Atalante , que la pantomime seule peut rendre parfai-

tement. S'il a le talent d'y ajouter l'imitation d'une respiration haletante , alors il représentera aussi la partie du phénomène qui est sensible à l'ouïe , & il aura doublement peint.

De cette manière le champ de la peinture musicale s'agrandit beaucoup. Nombre d'objets des autres sens , sur-tout de la vue , si fertile en impressions extérieures , deviennent par leurs ressemblances transcendantes avec les sons du ressort de l'imitation musicale.

Ceci explique au moins en partie pourquoi l'imitation musicale est , en général , si indéterminée , & pourquoi il est si difficile de comprendre le musicien-peintre sans le secours des paroles. L'imitation est presque toujours imparfaite ; elle ne rend que des parties isolées ou des qualités générales , soit qu'il s'agisse de peindre un sentiment intérieur , ou un objet dont l'action agit sur les sens. Le sentiment ne peut également se peindre que d'une manière vague & générale ; on ne parvient à l'exprimer d'une manière individuelle que par

la représentation déterminée de l'objet qui le fait naître. J'en parlerai plus particulièrement ci - après.

Il seroit aussi superflu qu'il est impossible de rapporter ici toutes les ressemblances transcendantes dont l'imitation musicale peut se servir. La nature échappe ici aux recherches les plus subtiles ; cependant ceux qui se sont occupés de l'origine des langues , & entr'autres une célèbre secte d'anciens philosophes ont fourni beaucoup d'idées , qui peuvent servir à la théorie dont il est ici question.

Ces mêmes anciens philosophes me rappellent encore un moyen très-puissant pour notre peinture imparfaite ; c'est-à-dire , que le compositeur peint , 3^e. lorsqu'il n'imité ni une partie , ni une qualité de l'objet , mais l'impression que cet objet a coutume de produire sur notre ame. La peinture musicale agrandit le plus la sphère par ce moyen ; car à présent elle n'a plus besoin de ces ressemblances que j'appelle transcendantes. Elle peut même peindre la couleur , à cause que l'impression d'une couleur tendre sur l'ame a beaucoup d'analogie

avec celle d'un son doux & agréable.

Pour sentir la possibilité de peindre ces impressions , ainsi que tous les sentimens de l'ame , pour connoître pourquoi cette peinture convient le mieux à la musique , & enfin pourquoi on y trouve cependant presque toujours quelque chose d'imparfait , il faut répondre à la seconde question que j'ai établie au commencement ; savoir , quels sont les moyens par lesquels la musique peut peindre.

Je communiquerai ici toutes les connoissances que j'ai été à portée de recueillir à cet égard. Les maîtres de l'art rectifieront mes idées si elles sont fausses , ou suppléeront à ce qui pourra y manquer. Les moyens de la peinture musicale sont donc , à mon avis.

1^o. Le choix du mode. Nous avons le mode majeur & le mode mineur.

2^o. Le choix du ton , dans lequel le morceau doit être composé. Chacun des douze modes majeurs & mineurs est distingué des autres par des intervalles qui lui sont propres , &

qui lui donnent un caractère particulier. L'*ut* & le *la* dièse majeurs s'éloignent le plus par leurs caractères , à cause de la grande différence qu'il y a entre la progression de leurs sons ; & un morceau de musique instrumentale en *ut* majeur transporté en *la* dièse majeur , deviendrait certainement méconnoissable. La même observation a lieu pour les modes mineurs.

3°. La mélodie. Il est très-important de déterminer si le chant doit se développer d'une manière lente , uniforme & grave , ou inégale & précipitée ; si les rapports dans les modulations doivent être plus ou moins rapprochés , & ordonnés avec clarté ou avec une irrégularité apparente ; si le chant doit être rendu par des notes soutenues ou variées avec des ornemens simples ou composés & riches , &c. Je doute qu'on puisse indiquer à cet égard tout ce qui doit fixer l'attention du compositeur.

4°. Le mouvement. Il s'agit ici des mouvemens égaux ou inégaux , lents ou pressés ; de la marche uniforme , grave , précipitée ou variée

alternativement dans les différentes parties , & souvent aussi du contraste à observer dans les morceaux à plusieurs des fins.

5°. Le rythme. Les périodes & leurs phrases sont longues ou courtes , égales en mesures ou inégales.

6°. L'harmonie , ou l'art d'ordonner les sons pour en former des accords. Ici il faut observer la manière d'obtenir des rapports simples ou variés , faciles ou compliqués ; la progression de ces rapports par des transitions dont le nombre ne peut se calculer ; la lenteur ou la rapidité des transitions ; la plénitude ou la sécheresse , la clarté ou l'obscurité , la pureté de l'harmonie ou son désordre , qui souvent n'est qu'apparent.

7°. Le choix des voix. Différens effets de l'emploi des voix aiguës , moyennes ou graves , & de leur réunion artistement ménagée.

8°. Le choix des instrumens. Chaque instrument a un caractère & une qualité de sons qui lui sont propres ; on doit donc les employer avec discernement.

9°.

9^o. Le forte & le piano avec les différens genres de nuances que le musicien habile y peut mettre.

Les observations suivantes expliqueront peut-être, comment avec ces moyens le compositeur peut peindre les sentimens & les mouvemens de l'ame.

1^o. Toutes les affections de l'ame sont intimement liées à de certains mouvemens relatifs qui, s'opérant dans le système nerveux les entretiennent & les fortifient. Et ces mouvemens ont non-seulement lieu dans le système nerveux lorsque les affections analogues de l'ame les excitent ; mais elles existent également lorsque l'impression correspondante est produite sur les sens. L'action est réciproque, & la même route qui va de l'ame au corps, reconduit du corps à l'ame. Rien n'ébranle si fortement les nerfs que les sons, & la nature s'en sert principalement pour produire cette sympathie, qui existe entre les animaux d'une même espèce. Le cri plaintif de l'animal souffrant produit dans le nerf de celui qui ne souffre pas un semblable ébranlement, qui réveille dans son

R

ame une affection pareille , qu'on nomme pitié. La même observation s'applique à la joie qu'on partage avec un autre.

2^o. Chaque espèce d'affections se distingue par la richesse & l'abondance des idées qui s'y réunissent ; par le plus ou le moins de diversité entr'elles ; par leurs rapports plus ou moins éloignés , qui en rendent la perception ou l'examen facile ou difficile ; par une succession lente ou rapide des idées ; par les intervalles plus ou moins grands des idées intermédiaires ; par l'uniformité , la célérité ou l'irrégularité dans cette succession ; &c.

Par exemple , les idées sublimes sont d'une perception plus difficile , parce que leur développement est lent ; les idées agréables sont faciles à saisir , à cause que leur marche est vive & animée , sans de grands écarts ; l'animosité & la terreur s'efforcent à pénétrer subitement à travers une foule d'idées incohérentes , mais avec des interruptions marquées ; la mélancolie , au contraire , parcourt lentement & avec une espèce

de complaisance une suite d'idées presque uniformes & très - liées entr'elles.

Ces observations servent à expliquer :

1^o. Comment la musique peut peindre & imiter les mouvemens de l'ame. Elle choisit des sons dont l'action sur les nerfs est conforme à l'impression d'un sentiment donné ; l'instrument qu'elle emploie , le son grave , aigu ou doux , le mouvement & le mode , tout doit concourir au même but. Si avec une sensibilité ordinaire on ne peut se défendre d'une douce mélancolie en entendant les sons plaintifs de l'harmonica de Francklin ; les timbales & la trompette réveilleront dans l'ame de l'auditeur l'idée d'une fête noble & majestueuse , ou du courage des guerriers. La joie s'exprime par les sons aigus ; les sentimens doux & tendres par les sons moyens ; & les sons graves conviennent aux situations tristes , terribles & lugubres. Dans ce vers : *Sacri orrori , cembre felici !* Haste , après avoir fait descendre le chant dans les trois pre-

miers mots , ne l'élève que dans le dernier.

Mais la musique peindra les sentimens de l'ame avec plus de succès encore , si , par un choix heureux & sage du mode , de la mélodie , de l'harmonie , du mouvement , du travail des instrumens , elle parvient à renforcer , par les analogies dont j'ai parlé plus haut , les ébranlemens relatifs du système nerveux , dans leur succession naturelle. Une harmonie plus ou moins riche , facile ou compliquée ; la marche de la mélodie dans des rapports plus ou moins déterminés ; la lenteur , la rapidité , l'uniformité ou le désordre apparent du mouvement , sont autant de moyens que la musique emploie alors avec succès.

2^o. Ceci explique pourquoi la peinture des sentimens réussit le mieux en musique ; car ici tous les moyens sont réunis , concentrés & dirigés vers le même but. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de peindre les objets qui font naître les sentimens. La musique ne peut indiquer ces objets que par des ressemblances

foibles , isolées & éloignées ; tandis qu'une foule de ressemblances plus déterminées lui servent à peindre les sentimens.

3°. Malgré cela , on trouvera également la raison pourquoi cette peinture des sentimens même doit être imparfaite. J'ai observé plus haut , que le sentiment ne peut être indiqué d'une manière individuelle , à moins d'une exacte représentation de l'objet qui le produit ; mais en cela les moyens de la musique sont insuffisans. Par leur réunion elle ne peut indiquer les sentimens que d'une manière générale ; toutes les idées individuelles ; qui tiennent uniquement à l'objet même , apperçu & examiné sous tous ces rapports , ne pouvant être rendues , parce que la musique ne sauroit indiquer ces qualités & ces rapports particuliers.

D'après ces deux dernières observations , qui me paroissent justes & convaincantes , on peut établir les règles suivantes :

I. Le musicien doit plutôt peindre les sentimens que les objets qui les produisent ; il doit s'attacher à la pein-

ture de l'état où l'ame , & avec elle le corps , se trouvent en examinant une chose ou un événement , plutôt que la chose & l'événement même ; car chaque art ne doit exécuter que ce que ses moyens lui permettent. Au lieu de peindre une tempête , il faudroit que le musicien s'attachât plutôt à la peinture des mouvemens que l'ame éprouve pendant ce grand spectacle de la nature , parce qu'il y réussira plus facilement ; quoique ce phénomène , par ses effets sur le sens de l'ouïe , puisse , en quelque façon , être imité en musique. Par cette raison , la tempête dans la chasse de Hiller est infiniment préférable à celle de Philidor.

Une autre preuve , à mon avis , sert à établir la justesse de cette règle. La musique étant uniquement faite pour remuer la sensibilité , & ce but étant le seul de ses efforts , il arrivera toujours que le compositeur , en voulant peindre un objet , excitera des sentimens que l'ame se plaira à entretenir ; mais lorsque la chose ou l'événement fera l'objet de son imitation , alors l'ame sera forcée

de passer rapidement d'un sentiment à un autre , & toute la filiation de ses idées sera interrompue.

La seconde règle est que le compositeur ne doit pas peindre une suite de sentimens qui dépendent d'une série d'événemens ou de réflexions , & dont la succession est incompréhensible ou contradictoire ; à moins que la pensée n'embrasse également la série de leurs causes. Je vais m'expliquer plus clairement. Supposons qu'un récitatif de Haffé , avec le plus riche accompagnement , ou plutôt un duodrame de Benda soit exécuté par l'orchestre seul sans les paroles ; les morceaux écrits avec le goût le plus pur paroîtront des productions d'un malade en délire. La raison en est , sans doute , parce qu'on aura ôté de l'ensemble la suite des idées ou des événemens nécessaires pour expliquer la suite des sentimens qui en dépendent. Ne fera - ce pas la même chose , si un compositeur , comme plusieurs l'ont déjà essayé , cherche à placer dans l'ouverture d'un opéra toute la suite des sentimens qu'il se

propose de développer dans le cours de la pièce (1) ? D'après cette observation , les ouvertures du *Déserteur* & de *La Belle Arsene* de Monfigny, si

(1) L'auteur a raison , lorsqu'un compositeur cherche à entasser dans l'ouverture d'un opéra la peinture des sentimens qui doivent affecter les personnages dans le cours de la pièce , & plus encore lorsqu'il y place au hasard des traits de chant , qui reviennent ensuite dans les situations intéressantes. Une pareille ouverture , à moins d'être excessivement longue , n'offrira que des phrases morcellées & disparates dont la réunion , peut-être impossible , ne produira jamais un bel ensemble. Mais je suppose que l'auteur ne prétend pas proscrire ces ouvertures , par lesquelles le compositeur cherche à préparer le spectateur aux sentimens dont il doit être affecté. Par un heureux choix du mode , du ton , du mouvement & du rythme , une ouverture peut annoncer le sujet d'un opéra , ainsi que l'orateur sacré ou profane annonce par l'exorde le sujet qu'il se propose de traiter dans son discours. Des ouvertures conçues d'après ces principes & liées au sujet , seront toujours préférables à ces symphonies insignifiantes , qu'on peut exécuter indifféremment au concert ou au spectacle ; mais qui là , bien loin d'intéresser le spectateur , le fatiguent souvent par un luxe musical mal entendu. Pour appuyer mon assertion , il suffira de citer les ouvertures des deux *Iphigénies* & de *l'Alceste* du chevalier Gluck : leur effet constant au théâtre & le jugement que tous les connoisseurs en ont porté , me dispensent de toute autre preuve à cet égard. *Note du Traducteur.*

admirées par beaucoup de personnes , m'ont toujours paru déplacées.

Une symphonie , une sonate & chaque morceau de musique qui n'est soutenu ni par les paroles , ni par la pantomime , pour ne pas être seulement un bruit harmonieux ou une suite de sons agréables , doit présenter le développement d'une passion , & offrir une succession de sentimens , tels qu'ils naissent sans effort dans une ame abandonnée à elle-même , tranquille , & libre de toute impression étrangère. S'il m'étoit permis de présupposer ici une théorie des différentes filiations des idées & de leurs lois , dont personne n'a encore parlé , je crois , je dirois que les idées ne doivent se suivre que d'une manière lyrique.

Je passe au principal objet de votre demande , c'est-à-dire , aux règles à établir pour la composition du chant. Il faut ici distinguer le chant de l'accompagnement. Quant à cette partie de l'art musical , tout ce que j'en ai à dire ici se réduit à la différence qui existe entre l'expression & la peinture musicale , qu'on a observée de

puis long-temps , mais qu'on n'a peut-être jamais bien développée.

Une simple idée sans aucun rapport à nos besoins , la froide image d'une chose , telle qu'elle est , sans l'indication si elle est bonne ou mauvaise & si elle peut favoriser ou contrarier nos inclinations , n'est pas une pensée digne d'intéresser les beaux arts. Un poète délicat & vraiment inspiré n'en offrira jamais de pareilles au musicien. On doit donc distinguer deux choses dans chaque pensée poétique , ou plutôt musico-poétique : la représentation de l'objet , & l'idée de son rapport à nos besoins ; c'est-à-dire , autant que cet objet excite l'estime ou le mépris, l'amour ou la haine , la colère , la crainte , la joie , le desir ou la terreur.

En un mot , deux choses doivent être distinguées dans une pareille pensée ; je les nommerai *l'objectif* & *le subjectif*.

Afin de prévenir toute confusion dans les idées & toute fausse interprétation , j'avertis que ce qui étoit originellement subjectif peut devenir objectif. La représentation d'un sentiment , soit qu'il appartienne à nous

mêmes ou à un autre , peut être la cause d'un nouveau sentiment , souvent différent ou même tout-à-fait opposé. La joie d'un autre peut exciter ma colère ; je puis m'attrister en découvrant en moi un secret attachement à quelque chose que désapprouve ma raison. Dans ces cas , la joie & l'attachement sont l'objectif , & la colère & la tristesse le subjectif.

La représentation de l'objectif s'appelle peindre dans la musique vocale ; rendre le subjectif n'est plus *peinture* , mais *expression*.

Au fond l'un & l'autre semblent se confondre dans la définition que nous avons donnée plus haut de la peinture musicale. L'expression pourroit s'appeler la peinture du subjectif ou du sentiment. Cependant je ne voudrois pas me servir de ce mot , parce que le sentiment n'est pas toujours le subjectif , c'est-à-dire , l'affection actuellement dominante de l'ame. J'ai dit plus haut que le subjectif peut devenir objectif , je dirai donc également que l'expression peut devenir peinture ; savoir , lorsqu'un sentiment en cause un autre.

Le compositeur peint en exprimant le premier, ou lorsqu'un objet a coutume de produire tel ou tel sentiment; ou lorsque, dans un cas donné, ce même objet produit un sentiment différent ou opposé, le compositeur s'attachant au subjectif, peint & n'exprime pas.

Je me flatte que ces réflexions déterminent & expliquent suffisamment la règle répétée si souvent : Que le compositeur dans la musique vocale doit exprimer & non pas peindre.

Cette règle n'a pas besoin de preuves; car, 1^o. si l'objectif n'est pas par lui-même subjectif, c'est-à-dire, une chose étrangère, alors conformément aux observations dont il a été question plus haut, le compositeur qui préféreroit la peinture à l'expression, s'attacheroit précisément à rendre l'effet que ses moyens ne peuvent atteindre. Et quand même l'objectif seroit originai-
rement subjectif, il seroit ridicule de vouloir peindre de préférence un sentiment secondaire, & de négliger celui qui domine, & qui s'est emparé de toutes les facultés de l'ame.

2^o. Que doit être le chant, si ce n'est la déclamation la plus animée,

la plus vraie & la plus passionnée ? Mais dans la passion que cherche l'homme en élevant la voix ? qu'est-ce qui l'intéresse le plus ? Certainement ce n'est pas de faire connoître la nature & les qualités de l'objet qui excite sa passion , mais de suivre les élans que lui inspire cette même passion , de la communiquer en la répandant sur tout ce qui l'entoure. Le ton de sa voix , le mouvement des muscles de son visage , tous les gestes & toutes les attitudes de son corps annoncent la passion dont il est agité.

Ainsi l'expression seule remplit le but du chant , & la peinture le détruit.

Mais, dira-t-on peut-être, la peinture & l'expression ne peuvent-elles pas se confondre quelquefois ensemble ; c'est-à-dire, la peinture de l'objectif ne peut-elle pas devenir l'expression du subjectif ; & même l'expression de celui-ci ne peut-elle pas souvent avoir lieu sans la peinture de l'autre ?

En effet , cela arrive si souvent que je serois tenté d'établir la règle : *Dans la musique vocale le compositeur ne doit pas peindre , mais exprimer , de la manière suivante : Dans la mu-*

si que vocale le compositeur doit se garder de peindre contre l'expression ; car il ne fait pas une faute en peignant ; il le peut & le doit ; mais il pèche en se trompant dans l'objet qu'il falloit peindre , & dans la situation où la peinture devoit être placée.

Cette connoissance est fondée sur une différence dans nos sentimens , qui peut-être n'a pas été assez remarquée. Je ne faurois l'indiquer plus clairement , qu'en disant que dans une espèce de sentimens le subjectif se transforme & se perd dans l'objectif ; que la passion n'est satisfaite que lorsque l'objectif est embrassé en tous sens autant qu'il est possible ; que dans la seconde espèce de sentimens le subjectif & l'objectif sont opposés entre eux ; & qu'il suffit à la passion que l'ame soit mise dans un état entièrement opposé à la nature de l'objet. Cette différence donnant une autre classification des sentimens qu'on n'en a faite jusqu'à présent , je risquerai une nouvelle dénomination , afin de m'exprimer avec plus de concision : j'appellerai donc la première espèce *sentimens homogènes* , & la seconde , *sentimens hétérogènes*.

Des exemples expliqueront mes idées. L'admiration d'un objet grand & élevé est un sentiment homogène. Le sujet qui admire cherche à s'élever jusqu'à la nature & aux qualités de l'objet admiré. Home dit : « Lorsque » l'esprit est occupé de grands objets , » la voix devient pleine & la poitrine » se dilate. Des pensées sublimes font » élever la tête , la voix & les bras. » Le sujet cherche par toutes sortes » de moyens à imiter l'objet ».

Il en est autrement de l'adoration & du respect. Ici le sujet se met en opposition avec l'objet. Le sentiment de sa faiblesse , de son abaissement , de sa petitesse , de ses imperfections , lui fait incliner la tête ; la voix baisse & les bras tombent.

Les mêmes effets ont lieu relativement à la crainte. La force , la grandeur qu'on remarque dans l'objet , sont dirigés vers le sujet : plus l'un est puissant & élevé , plus l'autre sent sa faiblesse & rentre dans le néant ; par conséquent , plus la peinture de cet objet sera majestueuse & parfaite , & plus l'expression sera petite , faible & rampante.

De là on peut déduire cette règle : que dans les sentimens homogènes la peinture produit l'expression , tandis que dans les sentimens hétérogènes elle la détruit.

Mais pourquoi le compositeur ne doit il pas se livrer à la fougue de son imagination , même lorsqu'il lui est permis de peindre ? Je rapporterai ici , sans preuves , les précautions qu'on doit observer en suivant la règle que je viens d'établir , car je me flatte que la preuve en est déjà donnée dans ce qui précède.

1^o. Un objet qu'on veut peindre peut avoir plusieurs attributs dont la musique peut s'emparer ; le compositeur doit être attentif à ne choisir que ceux qui entrent dans la série des idées dont l'ame s'occupe. Par exemple , suivant une liaison donnée dans les pensées , l'idée de la mer ne peut laisser appercevoir que sa profondeur , son étendue & ses périls ; ce seroit une faute manifeste contre l'expression , si dans ce cas on vouloit peindre la douce agitation des flots. Si ma mémoire n'est pas infidelle , je crois que Haïse , dans son air de Sainte - Hélène ,

lène , est tombé dans cette faute. L'extension que dans ces vers :

» *Questo è il suol , per cui passai*

» *Tanti regni è tanto mar.*

il a donné à ce dernier mot , exprimé , suivant la méthode italienne , une douce ondulation , à laquelle il étoit impossible que son personnage pensât. En général , dans ce passage il ne falloit nullement peindre cette idée. Il est incroyable combien de fois la routine pitoyable des Italiens a fait manquer l'expression à nos plus habiles compositeurs.

2°. Si l'idée n'a qu'un seul attribut propre à la peinture musicale , qui ne mérite aucune attention dans la série donnée des sentimens , le compositeur doit éviter toute imitation & se borner uniquement à la déclamation simple.

3°. Dans la série des idées il doit examiner l'importance de chacune , & déterminer le tems & le degré d'intérêt avec lesquels l'ame peut s'en occuper ; afin de savoir jusqu'où il peut la peindre , si le cas se présente où la

peinture devient expreffion. Si au lieu de l'idée principale qui fixe l'ame entière, & dans laquelle fe réuniffent toutes les idées fecondaires , il s'attache à peindre de préférence une de celles-ci, alors il pêche auffi lourdement , que s'il plaçoit un faux accent. Bien plus , comme une peinture muficale ne paffe pas avec la même rapidité qu'un feul fon , cette faute devient encore plus défagréable par fa durée.

4^o. La plus grande faute contre l'expreffion feroit , fi le compofiteur au lieu de peindre l'idée ne peignoit que le mot ; s'il cherchoit à exprimer une idée détruite par le fens des paroles ; s'il s'attachoit uniquement à l'image , à la métaphore , fans s'occuper de la chofe. --- Mais de pareils avertissemens font fuperflus ; car tout eft perdu pour ceux qui peuvent fe tromper auffi groffièremment.

J'ajoute encore quelques réflexions pour répondre d'avance aux objections que vous pourriez me faire.

D'abord , il peut arriver que dans des fentimens hétérogènes la peinture devienne accidentellement l'expreffion ; comme , par exemple , dans l'objet de

la vénération , soit , par l'humilité , la douceur , ou la soumission d'un saint ; ou dans l'objet de la crainte , soit par le danger qui accompagne l'obscurité , ou par un bruit sourd , éloigné & continuel ; alors le compositeur ne pourra pas choisir une autre expression que celle qui peint également l'objet.

2^o. Il se peut que la peinture d'une circonstance secondaire qui ne devoit pas être considérée dans la série des idées , soit favorable à l'expression , ou au moins ne la détruise pas. Dans l'air de l'oratorio déjà cité :

*Del calvario già sorger le cime
Veggio altere di tempio sublime
E i' gran duci del rè delle sfere
Pellegrini la tomba adorar.*

Hasse a employé une pareille peinture dont au moins mon goût n'a pas été blessé. Il peint l'arrivée de ces grands chefs par une phrase de marche brillante & majestueuse , à mon avis très-convenable au sentiment sublime & joyeux qui doit dominer dans l'ensemble de l'air. Dans tous les arts le génie se permet de pareils écarts apparens des règles ordinaires , & les

critiques feroient mal de les reprendre. Mais on auroit également tort de permettre qu'un homme de génie blessât toutes les règles. Plus il aura de génie, & plus il sera fidelle aux règles reçues; il s'écartera seulement de celles qui seront vagues & indéterminées. En effet, on observe dans tous les arts ce rapport entre leurs théories & leurs productions, que la théorie sert moins à perfectionner les ouvrages, que ceux-ci ne servent, à déterminer la théorie.

Ce qui me reste à dire de l'accompagnement des instrumens se réduit à observer que le compositeur est infiniment plus libre de peindre dans cette partie, que dans celle du chant. Aussi les plus grands maîtres ont ils cherché dans les accompagnemens des airs, & sur-tout des récitatifs, à prolonger non seulement l'expression du sentiment, mais à la fortifier par la peinture de l'objet qui le produit.

Dans un air d'un oratorio allemand, Graun a placé dans l'accompagnement une peinture magnifique de l'arrivée du juge terrible de la vallée de Josaphat. Ce n'est pas là une faute; mais c'en est une,

d'avoir aussi placé cette peinture dans la partie du chant.

Au reste , la peinture musicale doit se borner à rendre par les accompagnemens les attributs les plus essentiels de l'objet qui agissent sur l'ame , & elle ne doit pas contrarier l'expression au point de détruire le sentiment plutôt que de le fortifier. Cela arriveroit , si , par exemple , une série d'idées sérieuses étoit interrompue par une peinture comique. Un compositeur moderne ou plutôt devenu célèbre depuis peu de tems , & d'ailleurs très-habile , a souvent péché en cela. Lorsque dans une pièce d'un style élevé & sérieux , on entend rendre les battemens du cœur par un accompagnement en *pizzicato* , ou le sifflement des serpens imité par les violons , il en résulte le plus mauvais effet du monde.

Les règles que je viens de tirer de ces réflexions pourroient s'appliquer à la déclamation & à la pantomime , si une pareille discussion n'étoit pas déplacée dans cette lettre (1) ; car elles

(1) L'auteur a depuis appliqué ces idées à la pantomime , dans un excellent ouvrage sur cette matière , en deux volumes in-12 , dont nous nous proposons de donner une analyse dans la suite. *Note du Traducteur.*

peuvent fervir à tous les arts d'imitation où il s'agit de mettre de l'énergie. Cependant cette application se fera facilement du moment qu'on aura la moindre idée de ces arts , & des moyens qu'ils peuvent employer. K



PIÈCES DÉTACHÉES

DE G. E. LESSING,

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

I.

*L'Art du Comédien doit-il être rangé
parmi les arts libéraux ?*

IL n'est pas surprenant qu'on ne soit d'accord ni sur le nombre, ni sur le rang des arts libéraux, puisque l'idée qu'on en a, ainsi que des belles-lettres, n'est pas encore fixée avec exactitude. Les anciens en comptoient sept, probablement parce que ce nombre leur étoit sacré. Depuis que ce préjugé n'existe plus, on s'est permis d'en exclure l'arithmétique & la grammaire; mais il ne s'ensuit pas que le nombre des arts libéraux doive être borné à sept, & qu'il ne soit pas susceptible d'augmentation. Je vais essayer d'élever à ce rang l'art du Comédien.

Dans cette dissertation il ne fera question que des théâtres réguliers, soit

par le choix des pièces qu'on y représente , avec les décorations & le costume propres aux sujets , soit par le talent des acteurs , & par la police qui doivent distinguer tout spectacle bien ordonné. Ainsi , j'en écarte les troupes ambulantes & les tréteaux de la foire , dont les farces & la manière de les jouer révoltent autant le bon goût , qu'elles corrompent les mœurs.

Un talent quelconque qui dépend uniquement de la mémoire , sans occuper l'esprit ni le jugement , n'est pas un art , mais un simple métier. Le tailleur qui a appris de son maître la coupe des différentes pièces nécessaires à un habit , & la manière de les assembler , est suffisamment instruit de son métier , & se trouve ensuite classé au nombre des artisans. Cependant une certaine intelligence est nécessaire dans chaque métier ; le tailleur , par exemple , en a besoin pour assortir les étoffes & leurs différens dessins , & pour varier ses coupes selon les tailles avec goût & élégance ; mais cette adresse ou cette habileté n'en fera pas un artiste. Il n'en est pas ainsi de l'horloger ou du jardinier. Ce dernier a besoin de

beaucoup d'esprit & de jugement , pour bien raisonner son terrain , afin d'y réunir l'utile à l'agréable par une sage disposition des embellissemens & des parties destinées à la culture. Ce travail n'est pas celui d'un simple artisan ; c'est-à-dire , qu'il ne suffit pas de mettre en pratique les leçons où de suivre l'exemple du maître. Le Jardinier doit réfléchir lui-même & ordonner son plan suivant les qualités & l'étendue de son terrain. Par conséquent tout talent qui , comme celui du jardinier , exige un travail d'esprit plus ou moins suivi , mérite d'être compté parmi les arts.

Les arts libéraux se trouvent dans une classe plus élevée. Il faut plus que de la mémoire pour les apprendre , & leur exercice demande beaucoup de jugement , & plus d'esprit encore. Celui qui travaille en instrumens de mathématique , de physique ou de mécanique est un artiste. Sans esprit & sans jugement il n'apprendra ni n'exercera son art ; ces deux facultés de l'ame lui sont donc essentiellement nécessaires , & le souvenir de ce qu'il a vu exécuter à son maître ne suffit

pas pour le mettre en état de varier les instrumens d'une forme & d'un usage connus ; car toutes les fois qu'on lui en demande quelqu'un avec des changemens pour le rendre propre à d'autres usages , l'artiste doit chercher la manière la plus simple & la plus commode de les adapter à la forme primitive de l'instrument. Souvent on invente des machines ou des instrumens nouveaux ; on en donne la description ; mais pour les exécuter l'artiste y doit mettre beaucoup du sien. Qu'un physicien , par exemple , demande un instrument propre à constater & à expliquer certaine théorie relative à la ligne décrite par un corps mis en mouvement par des forces composées ; il faudra , pour l'exécuter , qu'indépendamment de la mémoire , l'artiste possède un jugement sain & d'un esprit inventif. La même observation s'applique aux arts libéraux , quoiqu'on ne puisse les apprendre ni les exercer sans mémoire , qui cependant n'est pas la qualité la plus essentielle pour les beaux arts ; car celui qui travaille seulement de mémoire se distingue à peine de l'artisan , comme le peintre copiste qui ne peut pas

travailler après nature. Il a appris à peindre mécaniquement , & il copie son original avec le secours de sa mémoire. Celui, au contraire, qui lui-même peut composer & dessiner d'après nature , exerce véritablement un art libéral ; car le jugement , & sur-tout l'esprit , lui sont absolument nécessaires pour la composition & l'exécution de ses ouvrages. Pareillement ceux qui à la connoissance pratique de la musique , réunissent le talent de la composition , peuvent se flatter de posséder un art libéral. Il ne suffit pas de savoir la lire à livre ouvert ; ce n'est là qu'une affaire de mémoire : cependant le talent que cela exige peut être nommé un art mais non pas un art libéral ; & ceux qui le possèdent ne sont que des musiciens , tandis que le compositeur seul est le véritable artiste en musique. Son savoir se montre dans la mélodie & dans l'harmonie , qui sont l'essence de la musique. La mélodie exige beaucoup d'esprit , & l'harmonie un bon jugement ; il résulte donc de-là que l'esprit étant plus occupé à la partie principale de la musique , le talent de la composition est donc également un art libéral.

Je le répète , tout talent dont l'exercice demande plus d'esprit & de jugement que de mémoire , ou même plus d'esprit que de jugement , est un art libéral. Je vais prouver que l'art dramatique se distingue par ces qualités.

J'entends par art dramatique le talent de représenter toutes les bonnes pièces de théâtre de quelque genre qu'elles soient , d'une manière conforme à leurs sujets. Ce talent est d'une très-grande étendue , & en réfléchissant sur ses parties essentielles , on n'y trouvera rien qui ressemble à un métier ; mais plutôt on remarquera , qu'à certains égards , ce talent est même supérieur aux arts.

L'art dramatique se divise en deux parties essentielles ; 1^o. les préparatifs nécessaires à la représentation des pièces ; & 2^o. la représentation même. Les préparatifs embrassent toutes les dispositions & tous détails préliminaires , sans lesquels une représentation ne peut pas avoir lieu ; tels sont le choix de l'emplacement , le plan & la construction de la salle , disposée suivant le genre de pièces qui doivent y être représentées. L'examen en appartient

au jugement : il choisit le meilleur des projets que l'esprit a inventé. Il n'existe pas un modèle déterminé pour toutes les salles de spectacle , dont il suffiroit que la mémoire rappellât les dimensions , pour s'en servir au besoin ; celle-ci devient , pour ainsi dire, inutile : l'esprit décide presque tout. Voilà donc déjà un signe caractéristique d'un art libéral. Ensuite , l'invention & l'ordonnance des décorations & des scènes mobiles n'est pas du ressort de la mémoire. Tout ne dépend pas non plus du peintre : le directeur du théâtre seul peut le diriger conformément à son plan. La peinture des décorations est très-différente de la peinture ordinaire : le peintre ne peut pas y travailler sur une seule superficie ; elle est rompue en plusieurs plans , dont chacun doit représenter une partie du tout. La réunion & l'harmonie de ces parties détachées , pour offrir , par exemple , un certain point de vue donné , dépend de leur distribution que le directeur du théâtre doit ordonner , & pour laquelle il a besoin d'esprit & de jugement.

Le costume appartient également aux préparatifs. Il ne suffit pas d'avoir

un magasin d'habits de différens caractères & de différentes nations ; il faut qu'ils soient employés avec discernement, & toujours de manière à ne pas bleffer la vraisemblance, ni les convenances théâtrales. Une imitation trop fervile feroit aussi ridicule que nuisible à l'effet théâtral : le véritable costume des anciens Romains, celui des Turcs, & plus encore celui des Péruviens dans *Alzire*, offriroient des nudités, qui, loin de seconder l'intérêt de l'action par une heureuse illusion, blefferoient le goût des spectateurs. Dans ces cas, il faut donc faire un changement adroit dans les accessoires des costumes, de manière cependant à ne pas détruire la vraisemblance. Or, il faut beaucoup de discernement & une bonne judiciaire, pour ne pas dépasser le point précis où les convenances théâtrales doivent se concilier avec la vérité du costume & l'effet qui doit être produit sur les spectateurs. Cela exige certainement plus que de l'adresse. Rarement les auteurs des pièces indiquent-ils avec précision les costumes des caractères & des personnages, qu'ils mettent en scène. Ils abandonnent presque tou-

jours ce soin au directeur du spectacle , & celui-ci doit avoir assez de connoissances pour les choisir avec discernement. Si l'on vouloit habiller le Sganarelle de l'*Ecole des Maris* en petit maître , & Clitandre de l'*Irrésolu* de Destouches à l'ancienne mode , ce seroient des contre-sens impardonnables. M. Desmasures dans le *Gentil-homme Campagnard* de Destouches , est un pédant , Fierenfat de l'*Enfant Prodigue* de Voltaire un grave petit maître ; Orgon dans le *Malade Imaginaire* de Molière un égoïste , qui se permet tout lorsqu'il s'agit de sa santé ou de sa commodité ; tous ces caractères originaux exigent des costumes particuliers. Un directeur de théâtre doit donc avoir ce tact sûr & délicat , qui est nécessaire pour distinguer les personnages d'une manière si frappante , que les spectateurs soient convaincus par les yeux autant que par les oreilles de la différence de tous les rôles. Sans cette précaution , cette unité n'existera jamais dans la représentation & la pièces feroient souvent beaucoup plus d'effet à la lecture.

Je passe à-présent à la seconde partie

de l'art dramatique ; savoir , à la représentation même. Celle - ci ne dépend pas tant du directeur que de l'acteur , & elle consiste dans une bonne déclamation des rôles avec toutes les nuances , l'action & le jeu muet , que les situations & l'expression propre à chaque passion exigent. Cet art ne s'imprime certainement pas par routine dans la mémoire. Chaque acteur doit sentir ce qu'il dit , & le rendre avec le ton de voix & les attitudes convenables. Il est rare qu'un acteur se trouve dans la situation d'esprit que l'auteur a attaché à ses rôles. Or , on fait par expérience , que le plus beau passage lu ou déclamé sans l'expression & l'accent propres à la situation ne produit aucun effet. L'écolier qui récite par cœur une ode d'Horace fatigue l'auditeur par sa monotonie ; cependant à force de leçons & de soins , on peut parvenir à lui en faire sentir les beautés , & à les lui faire rendre avec l'expression convenable ; mais il s'en acquittera machinalement , & chaque nouvelle passion qu'on voudra lui faire exprimer , exigera aussi de nouvelles leçons. L'acteur ne peut pas suivre la même

marche ;

marche ; souvent dans l'espace d'un mois il aura vingt rôles de caractères différens à rendre : comment y réussiroit-il , s'il falloit les étudier uniquement avec le secours de la mémoire. Cela étant impossible , il faut qu'il ait assez d'intelligence pour saisir avec facilité les plus fines nuances des caractères qu'il fera chargé de représenter. Il est obligé de rendre ce qu'il ne sent pas & ce que cependant il n'a pas appris machinalement par cœur ; le jugement & l'esprit ne lui doivent-ils pas en faciliter les moyens ? On regarde avec raison comme une preuve de génie , lorsque le poëte a l'art de s'animer d'une passion & de la peindre avec vérité sans la sentir ; lorsqu'il développe tous les charmes de la vertu sans être vertueux lui-même ; lorsqu'avec un cœur gai il fait verser des larmes par l'effort de son esprit , & qu'il loue avec enthousiasme ce qu'il méprise souverainement : pourquoi ne rendroit-on pas la même justice à l'acteur, lorsqu'il fait la même chose au théâtre ?

Quelle conséquence peut on tirer de ces réflexions ? Sans doute celle que l'art du comédien est un art libéral. Il n'y

a que les ennemis déclarés du théâtre qui contesteront cette vérité , ou plutôt qui feront des efforts impuissans pour l'attaquer.

Qu'on rende donc à l'art dramatique l'honneur qui lui est dû ! qu'on ne le regarde plus comme un talent méprisable qui ne peut être exercé que par des ames basses & viles ; car une pareille opinion feroit la preuve de l'ignorance la plus grossière. En fréquentant souvent le théâtre , & en le jugeant sainement & sans partialité , on fera bientôt de mon avis , & on ne contesterà plus à cet art le mérite que dans tous les tems les gens éclairés lui ont reconnu. Il paroît que cette opinion étoit déjà généralement répandue pendant le règne de Louis XIV. Les distinctions & les faveurs particulières que ce monarque accorda aux acteurs de ses différens spectacles en font la preuve (1) ; & l'on fait d'ailleurs qu'il

(1) Cette idée favorable à la comédie & à ceux qui la jouent remonte même plus haut en France. Par une déclaration de Louis XIII à cet égard , datée du 18 Avril 1641 , Sa Majesté enjoint aux comédiens de ne représenter absolument rien qui soit contraire aux

falloit alors aimer les spectacles , pour mériter le titre d'homme d'esprit.

Comment se peut-il que dans ce siècle de lumière & de philosophie il y ait encore des esprits assez bornés ou d'assez mauvaise foi pour condamner les spectacles ? Ce n'est pas ma faute , si dans le nombre de ses ennemis on trouve tant de personnes qui sous le masque de la vertu lui déclarent la guerre. N'est-il pas honteux que des gens qui par état doivent enseigner la sagesse & la vertu , veulent proscrire un art uniquement inventé pour rendre l'une & l'autre plus aimables ? Il seroit inutile d'observer , qu'il n'est question ici que du spectacle tel qu'il doit être pour devenir vraiment utile. C'est à une police vigilante & sévère qu'il appartient d'en écarter les farces insipides , & toutes les pièces où le vice

mœurs , ni qui puisse blesser l'honnêteté publique ; après quoi il est dit : « Nous voulons que leur exercice , qui peut innocemment divertir nos peuples » de diverses occupations mauvaises , ne puisse » leur être imputée à blâme , ni préjudicier à leur » réputation dans le commerce public ». Cette déclaration est enregistrée au parlement. *Note du Traducteur.*

triomphe aux dépens de la vertu. Le théâtre rendu à sa première splendeur fera toujours la meilleure école des mœurs. Ce n'est pas ici le lieu de traiter ce sujet ; mais le philosophe qui a étudié le cœur humain est depuis long-tems convaincu , que de grands exemples de patriotisme, de vertu publique & privée , de grandeur dans l'adversité & de courage dans les périls , représentés avec l'appareil important des décorations & du costume remuent plus fortement le cœur des spectateurs , que ne le feroient de froides moralités dépouillées de tous les charmes dont l'art du théâtre les pare pour en augmenter l'impression. Cette opinion , que les hommes les plus éclairés parmi les anciens & les modernes ont eue de l'utilité des spectacles , se répandra sans doute dans ce siècle de lumières ; & heureux le peuple qui pourra se glorifier de posséder un théâtre vraiment national , & de le porter à la perfection où dans les beaux jours de la Grèce il étoit parvenu par l'émulation des grands génies , qui par leurs sublimes productions ont fécondé les lois pour assurer la félicité publique.

I I.

Plaute & Saint Jérôme.

SAINT Jérôme se délassoit par les plaisanteries de Plaute, lorsqu'après de longues veilles il avoit pleuré les égaremens de sa jeunesse (1). Quoiqu'en disent certains censeurs attrabilaires, ce goût ne me paroît ni incompréhensible, ni blâmable. Un délassement honnête feroit-il défendu au chrétien? S'amuser du vice en le tournant en ridicule, & déplorer d'en avoir été l'esclave ne me paroissent pas des sentimens si contradictoires. Je croirois plutôt, qu'on

(1) Saint Jérôme dans son livre *De la conservation de la Chasteté*, dit : *Post nocturnas crebras vigilas, post lacrymas, quas mihi præteritorum recordatio peccatorum ex imis visceribus eruebat, Plautus sumebatur in manus.* Il y a des savans qui lisent *Plato* au lieu de *Plautus*, ainsi qu'on le trouve dans l'édition de Basle de 1490. Mais dans tous les autres manuscrits on lit *Plautus*; d'ailleurs la texture de ce passage n'admet pas ce changement. Cette dernière leçon est donc d'autant plus sûre qu'il est prouvé par d'autres passages que Saint Jérôme lisoit souvent cet auteur comique.

peut fort bien faire l'un & l'autre. On considère le vice comme une chose indigne de l'homme, qui le dégrade en le précipitant dans des démarches honteuses & contraires à la raison, ou on le regarde comme une transgression de nos devoirs qui, en provoquant la colère de Dieu, doit nous rendre nécessairement malheureux. On en rira dans le premier cas, & on versera des larmes de repentir dans le second. La bonne comédie d'un côté & l'Ecriture-Sainte de l'autre, produiront chacune son effet. Je n'aurois pas une trop bonne idée de l'homme qui se borneroit à pleurer ses vices sans jamais rire des folies qu'il auroit faites en s'y livrant. Peut-être son repentir ne seroit-il fondé que sur la crainte du châtement. Mais celui qui rit du vice, le méprise en même-tems ; & cela prouve son intime conviction que Dieu n'a pas défendu en despote de le fuir ; mais que la dignité & le bonheur de l'homme lui en imposent également le devoir. On m'objectera peut-être : comment Saint Jérôme pouvoit-il se permettre de lire tant de passages trop libres qu'on trouve fréquemment dans les co-

médies de Plaute ? Je répondrai à cela, que tout est pur pour ceux dont le cœur est sans tâche. Je pourrois encore dire à ces juges hypocrites , que le caractère des personnages mis en scène par Plaute , & les circonstances où il les faisoit agir , exigeoient une touche un peu libre ; je pourrois même ajouter que rien de ce qu'ils blâment tant , n'a été écrit dans la vue de scandaliser , mais bien dans celle de corriger ; cependant pour sentir ces vérités , il faudroit de leur part plus de bonne volonté & de réflexion qu'ils ne peuvent y mettre. Ils doivent donc se contenter de l'affurance , qu'il y a des hommes dont la pensée est aussi peu souillée par la lecture des passages , prétendus indécens de Plaute , que leur propre imagination peut l'être par celle de l'histoire de Bethsabé ; & Saint Jérôme fut , sans doute , de ce nombre.



I I I.

Est-il permis d'outrer les caractères dans la Comédie ?

JE fais que certains critiques trouveront cette discussion inutile , & que pleins de confiance dans la bonté de leur cause , ils répondront négativement à la question que je propose. Ce sont les trop zélés partisans de la vraisemblance théâtrale , auxquels je demande pardon si mes recherches à ce sujet peuvent leur déplaire. Après de sérieuses réflexions , j'ai enfin adopté l'opinion paradoxale , que les caractères outrés loin de devoir être rejetés dans la comédie , doivent plutôt être employés par les poètes dans de certaines circonstances.

La règle , bonne en elle-même , mais répétée jusqu'à la satiété , qu'il faut imiter la nature en poésie , doit principalement être suivie dans les compositions théâtrales. Cependant on lui donne tant d'extension , & souvent elle est si mal entendue , que

beaucoup d'acteurs tombent dans la monotonie , & deviennent foibles & languissans en la suivant trop scrupuleusement. Si dans les beaux arts on vouloit se borner à imiter simplement la nature , sans permettre à l'esprit & à l'art de l'embellir , on ne verroit que des productions froides & insipides , qui feroient perdre aux beaux arts l'estime qu'ils méritent. Je citerai la musique pour exemple. Un compositeur qui , en faisant un air , imite seulement la nature d'après le sens des paroles , sans y introduire ce qui flatte l'oreille , quoiqu'étranger au texte , parviendra rarement à plaire aux gens de goût. J'ai souvent entendu des airs dont la simple exécution me déplaçoit ; en lisant les paroles , j'y trouvais du plaisir à cause de leur exacte imitation , sans cependant pouvoir louer la musique. Mais ne vaut-il pas mieux imiter la nature en composant de manière que la musique devienne aussi agréable ? Ce double objet peut sans doute être rempli sans que le compositeur paroisse pour cela oublier la nature , pour ne s'occuper

que de ce qui peut charmer l'oreille.

Il en est de même des caractères dans la comédie. Un poète comique ne parviendra jamais à rendre un vice méprisable & ridicule, s'il n'ose pas s'écarter quelquefois de la nature. En l'imitant trop servilement, il n'offrira aux spectateurs que ce qu'ils voient journellement dans le monde. Mais qui est-ce qui va au spectacle pour y voir ce qu'il ne trouve que trop souvent ailleurs ? Ainsi pour réveiller l'attention des spectateurs, le poète doit ajouter des traits extraordinaires aux caractères de ses personnages. Mais l'extraordinaire est-il autre chose que s'écarter de la nature ?

Je respecte infiniment le goût de certaines gens d'esprit de nos jours, qui ne trouvent rien au-dessus des pièces beaucoup plus tragiques que comiques de la Chaussée & de ses imitateurs ; ce qui me paroît blâmable, c'est leur effort de vouloir rendre ce goût général. Ce genre de comédie a son mérite particulier, & on y trouve moins d'occasion d'outrager les caractères, que dans les co-

médies proprement dites ; quoiqu'il ne me feroit pas difficile de prouver , que certains caractères de probité & de tendresse employés par un des meilleurs imitateurs allemands du poëte françois , plaissent précisément parce qu'ils sont outrés. J'abandonne à la décision de tous les critiques impartiaux & aux connoisseurs des meilleures comédies anciennes & modernes , si Aristophanes , Plaute & Molière ne sont pas les seuls vrais modèles qu'on doive imiter pour mériter le nom d'un poëte qui a la véritable force comique à sa disposition. Une comédie sans de bonnes plaisanteries & sans caractères satyriques , dont les paroles & les actions apprêtent à rire , ne pourra mériter ce nom , tant que ces trois grands génies seront de bons modèles ; & aucun critique n'osera sans doute nier qu'ils le soient. Cependant la beauté principale de leurs comédies consiste uniquement dans la peinture outrée des ridicules des hommes. Et qui pourra contester que cette peinture remplisse précisément l'objet de la comédie , en rendant le vice odieux par le ridicule , qui en est inséparable.

Après ce que je viens d'établir , j'ose avancer que , sans outrer un peu les caractères , un poëte comique ne peut atteindre ce but. Il est vrai que chaque vice a son côté ridicule : mais si l'on vouloit le montrer sur la scène tel qu'on le voit dans la société , plus d'une comédie feroit rire tout au plus deux ou trois fois : & même pourroit-elle plaire ? Qu'on examine un avare dans sa vie privée , on remarquera beaucoup de choses choquantes dans sa conduite , mais bien peu qui feront rire. Qu'on mette cet avare en scène , en le laissant tel qu'il est , je doute fort qu'il y excite l'indignation du spectateur ; & si cela arrive même , ce tableau plaira-t-il , fera-t-il de quelque utilité ? Mais qu'on le présente plus du côté ridicule que du côté méprisable , on en rira , on trouvera son portrait plaisant , & l'on méprisera l'avarice. *L'Avare* de Molière plairoit-il tant , si son Harpagon étoit un avare ordinaire ? Cent avares sont réunis dans sa personne , & dans mille il n'y en a peut-être pas un seul à qui , comme à Harpagon , la perte de quelques milliers d'écus trou-

ble tellement la raison , qu'en voulant arrêter le voleur il s'attrape lui-même ; qu'il croit être mort & prêt à être porté en terre ; qu'il souhaite de ressusciter pour demander des nouvelles de son argent , & pour faire pendre tout le monde & lui-même , afin de se faire rendre justice. Cependant cette exagération outrée plaît dans ce caractère , même aux plus fins connoisseurs ; car dans une pareille comédie il vaut beaucoup mieux trop rire de l'extravagante conduite d'un avare , que de le voir envoyer la maréchauffée à la poursuite du voleur , tandis qu'il déplore dans un coin la perte de sa chère cassette. Certes , cela s'appelle exagérer heureusement un caractère. De la même manière Molière outre la folie de Jourdain dans le *Bourgeois-Gentilhomme* , au point que celui-ci se détermine à apprendre dans un âge avancé les langues , la danse , à faire des armes & à chanter. Trouve-t-on quelque chose de semblable dans les Jourdain de la société ? Et qui aura le droit de blâmer Molière ?

Je fais très-bien ce que l'on oppose

à l'exagération des caractères. Il en résulte , dit-on , que les vicieux méconnoissent leur portrait représenté sur la scène , & se consolent , par la réflexion que de pareils caractères outrés n'étant pas dans la nature , la chose ne peut pas les regarder. C'est ainsi qu'on juge en s'occupant du théâtre seulement dans le cabinet , & tant qu'on ne voit qu'en esprit les effets d'une comédie bien jouée. Mais qu'on aille au spectacle , qu'on examine bien les spectateurs , & l'on trouvera que toutes les pièces , dont les caractères sont trop foiblement prononcés & trop rapprochés de la nature , plaisent moins que celles qui offrent des caractères un peu exagérés. La paresse & une certaine insouciance naturelles à l'homme l'empêchent de sentir ce qui est méprisable ou ridicule , à moins qu'il n'en soit plus fortement frappé qu'il ne peut l'être par les événemens journaliers de la vie humaine. D'ailleurs , les hommes sont toujours plus portés à grossir les fautes & les ridicules des autres qu'à les diminuer. Qu'on entende raconter une aventure plaisante

par un homme jovial ; il exagérera toujours les événemens & les situations , & son récit plaira pourvu qu'il fasse rire , quand même on fauroit à quoi s'en tenir sur ce qu'il dit. En un mot , toute peinture trop naturelle ne fera pas une peinture vraiment comique.

En examinant avec attention les pièces de Molière , on trouvera que leur grand succès n'est dû qu'à l'exagération des caractères. Je n'ignore pas que certains critiques ne font pas de mon avis ; *Le Misanthrope* & *L'Avare* trouvent tout au plus grâce à leurs yeux ; mais le suffrage accordé depuis plus d'un siècle aux productions de ce grand homme , & leurs fréquentes représentations sur le théâtre de Paris (1) suffisent pour détruire

(1) L'auteur avoit sans doute appris que , suivant la résolution unanime des comédiens François, un jour de chaque semaine devoit être consacré aux représentations des pièces de Molière. Mais il ignoroit sûrement que pour rendre cet hommage hebdomadaire , décerné au fondateur de la bonne comédie Française , on a choisi les jours qu'on appelle *mauvais* , & que la salle est souvent déserte ; tandis qu'on s'étouffe aux représentations de certaines farces modernes, aussi dangereuses pour les mœurs , que déshonorées par le bon goût.
Note du Traducteur.

les misérables sophismes de ces critiques. Je le répète donc, tant qu'on n'écrira pas dans le goût de Molière, on fera peut-être de bons drames, mais jamais de bonnes comédies.

Cependant je ne défendrai pas l'exagération dans les caractères comiques jusqu'à approuver les intermèdes de *L'Avare* & du *Bourgeois-Gentilhomme*. Il est très-probable que Molière lui-même ne les auroit pas ajoutés à ces pièces, si le goût de son siècle & sur-tout celui de la cour ne lui en avoient pas fait la loi. Il avoit trop de génie pour croire que le succès de ses comédies dépendoit de pareilles farces.

I V.

De la Comédie larmoyante ou sentimentale (1).

LES innovations caractèrifent autant le grand génie que le petit esprit. Les méthodes anciennes déplaisent à l'un, parce qu'il les trouve

(1) C'est ce dernier nom que ses partisans lui donnent en Allemagne. *Note du Traducteur.*

insuffisantes ou fausses ; & à l'autre seulement parce qu'elles sont vieilles. D'un côté , les recherches sont fondées sur des connoissances réelles ; de l'autre , la satiété & le dégoût font naître le désir de la nouveauté ; & si le génie , en se frayant de nouvelles routes , cherche à surpasser ses devanciers , le finge du génie reste dans le chemin battu en variant seulement sa marche.

Il est très-difficile d'en faire la distinction au premier coup-d'œil. L'amour du changement dispose à trop d'indulgence , & l'obstination de la pédanterie rend souvent trop sévère. Un jugement sain & une parfaite impartialité doivent caractériser le critique , & il faut que ses décisions puissent aussi peu être attribuées à un amour-propre exalté qu'à une molle condescendance.

Cette réflexion générale ne me paroît pas déplacée ici , puisque je me propose de discuter les innovations qu'on a faites de nos jours dans la poésie dramatique. La comédie, ni la tragédie n'ont pas été épargnées. En abaissant celle-ci de quelques degrés , on a élevé celle-là.

On a cru que dans l'une le ridicule des vices ayant assez long-tems amusé le public , il falloit faire couler les larmes en lui offrant des vertus douces & modestes ; & l'on a trouvé injuste que les rois & les autres grands personnages eussent seuls le droit d'exciter la terreur ou la pitié ; on a donc pris des héros dans les états moyens , à qui l'on a chauffé le cothurne , dégradé jusqu'alors par des hommes de cette trempe.

La première innovation produisit chez les François la comédie *sentimentale* , ainsi que ses partisans l'appellent , ou *larmoyante* suivant ses adversaires. La *tragédie bourgeoise* dût son origine à l'autre chez les Anglois. Je serois presque tenté d'attribuer cette double origine au génie particulier de chacune de ces nations. Le François , toujours porté à vouloir paroître au-dessus de son état s'est peut-être lassé de se voir mis en scène par ses côtés ridicules ; un secret amour-propre l'a poussé à représenter ses semblables sous un point de vue plus élevé. L'Anglois , au contraire , accoutumé à mesurer tout à son niveau , a cru que les grandes passions & les traits d'hé-

roïfme n'appartenoient pas exclusive-
ment aux têtes couronnées , & que
les pareils en étoient également fuf-
ceptibles. Ceci n'est probablement
qu'une conjecture ; auffi je ne m'y
arrêterai pas davantage. Je parlerai
ici de la comédie fentimentale ou lar-
moyante ; la tragédie bourgeoife fera
l'objet d'une autre difcuffion.

Je rapporte cette double dénominati-
on pour ne pas paroître adopter ex-
clufivement l'une ou l'autre. D'ailleurs
il convient de ne pas laiffer perdre
cette fine nuance de ridicule que les
François ont imprimé à ce genre en
l'appellant *larmoyant*. Ses partifans
l'ont bien fenti , puifqu'ils ont changé
ce nom en celui de *comédie fentimen-
tale* , qui donne l'idée d'un bon ou-
vrage , tandis que le mot *larmoyant*
femble annoncer un je ne fais quoi
de bizarre & de ridicule. Cette double
dénomination prouve que ce nouveau
genre peut être confidéré fous deux
points de vue très-différens ; car fans
cela on ne trouveroit pas des littéra-
teurs également diftingués au nombre
de fes partifans & de fes détracteurs.
Le parti le plus fage fera donc de

rapporter les preuves des uns & des autres , ou de chercher le point où il feroit possible de les réunir. Deux auteurs également habiles se présentent ici. Un François (1) condamne ce nouveau genre , & un Allemand (2) en prend la défense : tant il est vrai que les nouvelles découvertes sont rarement estimées & protégées dans leur pays natal.

Je rapporterai tout ce qui a été dit pour & contre , avec l'attention de classer & de fixer les idées , afin d'en écarter toute ambiguïté , & de mettre le lecteur à même de juger sainement de l'objet de la contestation.

Avant tout , il faut s'accorder sur ce que l'on entend par comédie larmoyante ou sentimentale. Est-ce une pièce qui a quelques scènes touchantes , où l'on ne rit pas toujours , & dans laquelle il y a des caractères nobles à côté de caractères burlesques , ou

(1) *Réflexions sur le comique larmoyant* , par M. D. C. , trésorier de France , 1749.

(2) Dissertation du professeur Gellert : *Pro comœdia commovente* , 1751.

est-ce une pièce entièrement composée de scènes intéressantes & de situations touchantes , où l'on ne rit jamais , & dans laquelle il n'y a que des caractères nobles ?

On n'objectera certainement rien contre le premier genre , où le spectateur est alternativement amusé & attendri , & je ne me rappelle pas que personne se soit jamais avisé de le blâmer ; car la raison & l'exemple des anciens le justifient. Plaute , si riche en faillies & en bonnes plaisanteries , & qui , à ce que l'on dit , leur a souvent sacrifié l'esprit & la décence , a fait les *Captifs* , & qui plus est , il a emprunté de Philemon son *Trésor* sous le titre du *Trinumme*. Ces deux pièces offrent des scènes qui font couler des larmes. Molière même a beaucoup de scènes touchantes dont l'effet seroit plus marqué s'il n'avoit pas accoutumé le spectateur à rire trop souvent. Tout ce qui a été dit des transitions trop brusques de la joie à la tristesse , ne tombe pas sur la chose même , mais sur la maladresse dans l'exécution. Qu'on voie l'exemple que l'auteur françois cite

de la pièce intitulée *Samson*. Sans doute le poëte doit observer une certaine gradation, & de certaines nuances, afin de ne pas brusquer les transitions. Il y a une très-grande différence entre le passage subit d'un extrême à l'autre, & entre l'adresse d'y conduire par une gradation insensible.

Ce fera donc l'autre genre dont il s'agit ici ; c'est-à-dire, celui où le spectateur ne rit jamais, & où toutes les scènes & situations n'ont d'autre but que de l'attendrir. Mais encore ici on peut faire cette double question : une pareille pièce est-elle ce que jusqu'à présent on a entendu par *comédie* ? Gellert lui-même répond négativement. Cependant une pièce de ce genre peut-elle être utile & agréable à une certaine classe de spectateurs ? On ne peut le nier, & l'auteur françois en convient aussi.

Que reste-t-il donc à discuter ? A mon avis il s'agit de fixer avec précision le degré d'utilité du nouveau genre, en comparaison de celle de l'ancienne comédie, & de voir ensuite si les mêmes prérogatives leur

conviennent également. J'ai déjà dit qu'on n'a jamais critiqué les pièces où la bonne plaisanterie contraste heureusement avec des situations touchantes. Je puis citer à l'appui de mon sentiment , que jamais Destouches n'a été placé avec La Chaussée dans la même classe , & que les adversaires les plus opiniâtres de ce dernier n'ont jamais refusé à l'autre le mérite d'un excellent auteur comique , quoiqu'on trouve beaucoup de caractères nobles & de scènes touchantes dans ses pièces. J'ose même avancer qu'on ne peut regarder comme de véritables comédies que celles qui offrent la peinture de la vertu & du vice , du décent & du ridicule , parce que ce mélange les rapproche le plus de leur original , c'est-à-dire , de la vie humaine. Les sages & les fous sont confondus dans le monde ; mais quoique le nombre des derniers l'emporte sur celui des autres , une société entièrement composée de fous est aussi invraisemblable qu'une autre uniquement formée de gens raisonnables. La comédie doit imiter ce tableau de la vie humaine ; ce n'est que par cette

imitation fidelle qu'elle parviendra à offrir au public non-seulement ce qu'il doit éviter & rechercher , mais aussi à présenter l'un & l'autre sous un point de vue que le contraste rend plus frappant. Il est aisé à voir qu'on peut s'égarer de deux manières de cette seule & bonne route ; d'abord par la farce , dont la qualité caractéristique est de peindre les vices & les ridicules seulement avec des traits qui font rire , sans s'embarasser qu'il y ait du sens commun ou de l'utilité. Des sentimens nobles , des passions sérieuses , des situations critiques & délicates , où la belle nature peut se montrer dans toute sa force , sont bannis de la farce ; & quelle qu'en soit la régularité , le critique juste & sévère ne la mettra jamais au rang de la comédie. En quoi consistera donc la seconde manière de quitter la route ci-dessus indiquée ? Probablement en ne peignant rien que des vertus & de bonnes mœurs seulement avec des traits qui excitent l'admiration & la pitié sans regarder à l'utilité qui peut en résulter pour le spectateur. La satire

enjouée & mordante , des égaremens ridicules , des situations qui offrent au naturel les folies des hommes , n'appartiennent pas à une pareille pièce ; & quel nom leur donnera-t-on ? Chacun s'écrira , c'est précisément la comédie larmoyante. En un mot , le but de la farce est de faire rire , celui de la comédie larmoyante de toucher ; l'un & l'autre sont l'objet de la véritable comédie. Qu'on ne croie pas que je veuille ranger les deux premières dans la même classe. Elles diffèrent entre elles comme les gens de condition diffèrent de la populace : celle-ci protégera toujours la farce , & parmi les autres il se trouvera toujours des personnes d'une sensibilité factice & exaltée , qui voudront en faire preuve là où d'autres honnêtes gens ne trouveront que de l'ennui. La véritable comédie seule est faite pour le public , & elle obtiendra l'approbation générale à raison de son utilité. Elle corrigera l'un par la honte & l'autre par l'admiration ; ses moyens se multipliant selon le degré de la sensibilité du spectateur. Ceci paroît avoir été l'origine de la *règle du contraste* , qui

ordonne de ne représenter aucun vice sans y opposer la vertu contraire ; & je conviens volontiers, que sans ce contraste le poëte ne peut pas donner la force nécessaire à ses caractères.

Il me semble que , d'après cette discussion , on peut déterminer avec précision l'utilité de la comédie larmoyante. Elle se réduit à la moitié de celle qui est l'objet de la véritable comédie ; souvent même il en manque quelque chose. Ce nouveau genre demande des spectateurs choisis , qui ne feront peut-être pas la vingtième partie des amateurs des spectacles. Leur attention , ainsi que Gellert l'observe très-bien , n'est souvent qu'un hommage qu'ils rendent à leur amour propre , & je ne vois pas en quoi ils trouveroient quelque chose pour leur instruction. Chacun se croit d'autant plus capable des sentimens nobles & des actions généreuses qu'on lui représente , qu'en ne lui offrant pas le contraire , il n'est pas mis à même de faire des comparaisons utiles. Le spectateur reste tel qu'il est , & de tous les beaux sentimens étalés dans la

pièce , il n'emporte que la persuasion de les posséder depuis long-tems.

Quant au nom , c'est une chose purement arbitraire. On pourroit encore donner le nom de comédies à ces nouveaux drames , quand même il ne leur appartiendrait pas ; mais ils y ont des droits , parce qu'ils ne composent absolument qu'un genre inférieur de la véritable comédie.

Ce que je viens de dire ne doit s'appliquer qu'aux pièces qui sont entièrement dans le goût de celles de La Chaussée. Je suis bien éloigné de regarder Gellert comme son imitateur. Le lecteur attentif trouvera dans les comédies de ce dernier plusieurs caractères ridicules & beaucoup de traits satyriques dont il n'y a aucune trace dans les pièces du poëte françois. Les scènes touchantes dominant seulement dans les comédies de Gellert ; personne n'ignore que le plus ou le moins annonce bien les différens caractères des écrivains , & leur manière d'envisager , & de traiter les choses , mais qu'il n'en résulte pas une différence essentielle entre leurs ouvrages.

Ce que je viens de dire suffit sans

(316)

doute pour établir mon opinion sur
ce nouveau genre de spectacle , & pour
la garantir de toute fausse interpréta-
tion.

K.



(317)

N O T I C E

Sur le Chevalier Martin Behaim, célèbre
Navigateur Portugais.

Avec la Description de son Globe terrestre.

P A R M. D E M U R R.

*Qui mare , qui terras , qui descripsitque profundum
Terræ orbem radio ; adgressus fabricamque globumque ,
Ingentem hunc Nautam conor comprehendere chartis.*
RESENDIUS LUSITANUS.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

O N trouvera ici ce que Martin Behaim a réellement été , & rien de plus ni rien de moins : *uni Æquus veritati*. Je me suis fait un agréable devoir d'examiner avec attention tout ce qui concerne ce célèbre navigateur ; travail qui m'a été rendu facile par la complaisance de la personne qui possède actuellement les papiers de cette famille. Me trouvant donc si richement muni d'actes & de titres authentiques , j'ai cru ne devoir épargner ni soins , ni peines , pour jeter un jour lumineux

sur un point aussi important de l'histoire de la navigation. J'espère du moins avoir satisfait par-là aux vœux que M. le professeur Gebauer a faits dans son *Histoire de Portugal*, page 123.

« Il me paroît fort incertain , dit-il ,
 » que Martin Behaim ait véritablement découvert le nouveau monde ,
 » comme le prétend Ricciolus , ou
 » qu'il ait même passé le détroit de
 » Magellan , ainsi que l'affure Benzon. De ce que Schedel dit , dans
 » sa chronique latine , que c'est à
 » Martin Behaim & à Jacques Canus
 » qu'il faut attribuer la découverte
 » du Congo , qu'ils ont passé la ligne
 » équinoxiale , & qu'ils ont poussé si
 » loin leur navigation , qu'en regardant
 » vers l'Orient leur ombre tomboit à leur
 » droite , on ne peut pas conclure
 » qu'ils aient été jusqu'en Amérique ;
 » car cela a toujours lieu du moment
 » qu'on a passé la ligne. Les anciens
 » actes & diplômes que Wuelfer ,
 » Wagenfeil , Stuvénus & Doppelmayr ont consulté , n'en parlent
 » pas. La plus grande difficulté que
 » je rencontre cependant , c'est le
 » globe que Behaim doit avoir fait en

» 1492 , année pendant laquelle Chris-
 » tophe Colomb se trouvoit déjà en
 » route. Doppelmayr a donné une
 » mappemonde d'après ce globe (*Tabula I*) ; & plus j'examine ce pla-
 » nifphère , moins je trouve qu'il puisse
 » rendre douteuse la gloire dont Co-
 » lomb & Magellan ont joui jusqu'à
 » présent. Ce ne feroit par conséquent
 » pas une peine perdue que de don-
 » ner la vie du chevalier Martin Be-
 » haim , écrite dans le goût actuel ,
 » sans rien retrancher de la vérité des
 » faits , & sans y rien ajouter ; en ci-
 » tant les pièces authentiques qu'on
 » pourroit consulter pour cela. On
 » parviendrait par ce moyen à dé-
 » couvrir nombre d'erreurs de toutes
 » espèces , tant pour que contre ce
 » navigateur , & qui , suivant la re-
 » marque de l'empereur Maximilien ,
 » sont inséparables de la vie de ceux
 » qui visitent des pays fort éloignés.
 » Je puis confirmer ceci par un exem-
 » ple. Pierre Van der Aa a fait impri-
 » mer en hollandois un grand nombre
 » de voyages , sous le titre général de
 » *Récueil des plus remarquables Voyages*
 » *par terre & par mer , aux Indes*

» *Orientales & Occidentales* (1), où il
 » est dit, au commencement du se-
 » cond volume, ce qui a engagé Co-
 » lomb à tenter ses découvertes. A la
 » page 7 on lit : *Il fut confirmé dans*
 » *cette idée par Martin Behaim, Por-*
 » *tugais, de l'île de Fayal, son ami,*
 » *qui étoit un grand géographe* (2). Il
 » seroit difficile de trouver chez quel-
 » qu'autre écrivain autant d'erreurs en
 » si peu de lignes ». Cela a néanmoins
 été copié en 1777 par M. Robertson.

Wagenfeil avoit formé le projet de
 donner des mémoires particuliers sur
 Martin Behaim, ainsi qu'on l'apprend
 par le passage d'une lettre de Leibnitz,
 à Burnet (3), écrite en 1697 ; mais il

(1) *Versameling der gedenkwaardigste zee - en - land - reysen na Oost - en - West - Indien 30 deelen, in-8°. Amsterdam 1706.*

(2) « *Deeze meening werd hem door Martin van Boheeme, va t'Eiland Fayal geboortig, een Portugees, zynen vrind, een groote weereld-kundiger, bevestigd.* ».

(3) « *On nous fait espérer des mémoires d'un gentilhomme de Nuremberg ; qui, à ce qu'on prétend, a connu l'Amérique avant Colomb. M. Wagenfiel en parle dans un ouvrage de géographie, (Pera juvenili ; Synops. Géograph. page 105) ». Œuvres de Leibnitz, édit. de Dutens, tome VI. p. 261.*

est à présumer que sans les pièces authentiques que j'ai actuellement entre les mains , il n'auroit rien pu dire de nouveau sur ce sujet.

Il est surprenant que M. Robertson (1) veuille enlever à l'Allemagne la gloire d'avoir donné le jour au chevalier Behaim ; & que , faute de bons renseignements, il prétende que ç'ait été un Portugais, appelé *Martino de Boemia* ; à cause qu'Herrera (*Decad. I. L. I. cap. 2. & Decad. II. L. II. cap. 19.*) parle d'un certain *Martino de Boemia* comme d'un ami de Colomb & que Gomera (*Hist. gener. de las Indias , ch. 91*) , dit que le roi de Portugal a possédé un globe de ce Martin de Bohême. Il en conclut assez singulièrement , dans la note XVII du tom. II, in-12, de la traduction françoise.

« Qu'il est probable que le nom de cet
 » artiste (Martin de Boemia) a porté les
 » Allemands à croire qu'il étoit né en
 » Bohême , & que c'est sur cette suppo-
 » sition qu'ils ont établi leurs prétentions
 » imaginaires ».

(1) *Histoire de l'Amérique.*

Il faudroit au moins quand on veut se mêler d'écrire l'histoire de l'Amérique , qu'on connût le traité de Stuvénius. Pour éviter qu'on commette à l'avenir de pareilles bévues , j'ai communiqué le résultat de mes recherches à M. Ruffel , qui écrit actuellement une histoire de l'Amérique , dans laquelle il doit relever plusieurs erreurs de M. Robertson ; & M. Forster , qui se propose de publier une critique de l'ouvrage de M. Robertson , doit pareillement parler de la faute grossière où cet écrivain est tombé à cet égard.

Comme en rapportant les paroles de Behaim j'aurai souvent occasion de renvoyer à son globe terrestre , je crois qu'il est nécessaire que je commence par en donner la description , après avoir préalablement dit quelque chose des anciens globes & des anciennes cartes géographiques.

D'après un passage de Ptolémée on pourroit conclure que , cent cinquante-cinq ans avant l'ère chrétienne , Hipparque a tracé les figures des étoiles sur un globe (1). On ignore cependant

(1) Voyez Montucla , *Histoire des Mathématiques*.

quel a été le premier inventeur d'un globe terrestre. Probablement que c'est Anaximandre , disciple de Thalès , ainsi que cela paroît confirmé par le témoignage de Diogène Laërce , (*Liv. II. ch. I.*) où il est question d'un globe terrestre & non d'une carte géographique : *Και γης και θαλασσης περιμετρον πρωτος ἐγραψεν' ἀλλὰ και σφαιραν κατεσκευασε.*
 « Il deffina les limites des terres & des » mers sur un globe. On voit de ces globes sur les médailles & dans les tableaux des anciens (1). Demetrius Poliorcetes avoit ordonné de représenter un globe terrestre sur son manteau royal : *ἑπασμα του κοσμου* (2). Xiphilin dit , d'après Dion (3) , que Domitien fit tuer Métius Pomposianus , à cause qu'il avoit peint dans sa chambre un globe terrestre , comme s'il eût aspiré au suprême pouvoir. On peut consulter Fabricius (4) & Hauber (5) sur l'anti-

ques , tom. I , pag. 274. Fabricius , *Biblioth. Gr. lib. IV* , pag. 455 , seqq.

(1) Pitture d'Ercole. tom. II , tav. 8.

(2) Voyez Plutarque , dans la vie de Demetrius.

(3) Page 1111 , édit. Reimarius.

(4) *Biblioth. Antiquaria* , p. 195.

(5) Hauber , *Versuch einer geschichte der land-karten.*

quité des cartes géographiques. Plus d'un interprète prétend qu'il est question de cartes géographiques dans le livre de Jofué, chapitre 18. En Egypte, Sefostris, que le père Tournemine croit être le Pharaon de l'Ecriture-Sainte, doit avoir fait deffiner des cartes géographiques (1). Ariftagoras, tyran de Milet, montra à Cléomène, roi de Macédoine, une table d'airain qui contenoit la situation de toutes les terres, de toutes les mers & de toutes les villes, depuis Sparte jusqu'à Suze, la ville capitale de la Perse (2). On connoît ce vers de Properce : *Cogor & e tabula pictos ediscere mundos* (3); ainsi que la carte de Peutinger, du tems de Diocletien (& non de Théodose), que feu mon ami, M. Scheyb, publia à Vienne en 1753. Agathodemon, mécanicien d'Alexandrie, qui vécut au cinquième siècle, fut le premier qui fit des cartes pour la géographie de Ptolémée. Ce sont les vingt-sept cartes qui subsistent encore

(1) Voyez Eustathe *ad Dionys. Periegetem*.

(2) Voyez Hérodote, *liv. V, ch. 49*.

(3) Properce, *liv. IV, élég. III, v. 35*.

actuellement; mais qui certainement ont été fort altérées avant que Nicolas Donis, moine Bénédictin de Reichenbach, les eût traduites, l'an 1471, en latin; car jusqu'à ce tems-là les noms des lieux étoient écrits en grec. En 1762, j'ai vu chez M. Reimar, à Hambourg, un fragment de la carte de l'Italie (*Ptolémée, tab. VII.*) avec les noms ainsi en grec, faite au onzième siècle. On imprima en 1478, à Rome, une copie de cette carte gravée sur du laiton ou sur de l'étain, dont les noms des lieux y étoient emboutis avec des poinçons. Léonard Hol la fit graver en bois à Ulm, en 1482, ainsi que cinq autres cartes de la géographie moderne, faites par Nicolas Donis. Vingt-trois cartes de cette collection d'Ulm, qui a été réimprimée en 1486, se trouvent imprimées sur vélin, & bien enluminées, dans le manuscrit latin de Ptolémée, fait en 1502, qui appartient à la bibliothèque de la ville de Nuremberg. Dans la bibliothèque d'Ebner, il y a un beau manuscrit latin de Ptolémée, de cent & trois feuilles, grand *in-fol.* avec les vingt-sept cartes de Nicolas

Donis , peintes en gouache. On peut voir quelle idée ridicule les premiers chrétiens d'Alexandrie s'étoient formée de la figure de la terre , par la représentation qui s'en trouve dans la *Topographie chrétienne* , que quelques écrivains attribuent à Rosmas Indopleustes (1). Charlemagne avoit coutume de dîner à une table d'argent sur laquelle étoit représentée une mappemonde , ainsi que nous l'apprend Eginhard.

Dans un volume qui contient un recueil des voyages de Marc Paul , Saint-Brandan , Mandeville , Ulric de Frioul & Jean Schildperger , qui est dans la bibliothèque de la ville de Nuremberg (*Catal. Bibl. Solg. I. N^o. 34*) , l'ancien possesseur de ce livre , appelé Matthieu Brazl , receveur des domaines de l'électeur de Bavière , y a mis , entre autres , cette note , en 1488 : « J'ai » rassemblé & joint ensemble les susdits » livres à cause d'une très - belle & » très-précieuse mappemonde que j'ai » fait faire avec beaucoup de soin ;

(1) Fabricius, *Biblioth. Gr. lib. III*, pag 613.

» pour que la vue de cette mappe-
 » monde indique à ceux qui liront les
 » récits de ces voyageurs , & leur
 » apprenne à connoître les pays in-
 » connus , leurs mœurs & leurs ufa-
 » ges ; & afin que , si l'on trouve que
 » le texte ne fuffit pas pour faire
 » comprendre ces choses , on puiffe
 » avoir recours à la dite mappemonde
 » pour la comparer avec le texte , &
 » s'instruire ainfi de la véritable rou-
 » te , &c. ». Je defire & je veux que
 » ceux de mes héritiers qui viendront
 » à pofféder cette mappemonde , y
 » laiffent joint le fufdit volume , &
 » que l'un ne foit jamais féparé de
 » l'autre ». Cette mappemonde ne fe
 trouve plus parmi les manufcrits de
 la bibliothèque de Nurenberg , & il
 y a même lieu de croire qu'il y a long-
 tems qu'elle eft perdue.

DESCRIPTION DU GLOBE TERRESTRE DE MARTIN BEHAIM.

Le globe terrestre de Martin Behaim a
 un pied huit pouces de Paris de dia-
 mètre , & fe trouve placé fur un haut
 pied de fer à trois branches. Il fe garde

dans le dépôt des archives de la famille de Behaim.

Le méridien est de fer, mais l'horifon est de laiton, & n'a été fait que long-tems après (probablement par Jean Werner) ainsi que cela semble prouvé par l'inscription qui se trouve sur le bord, & qui porte : *Anno Domini 1510 die 5 Novembris.*

Les différentes possessions sont indiquées sur ce globe par des pavillons portant les armoiries des puissances respectives. Ces pavillons sont peints, ainsi que les demeures & les figures des habitans de chaque pays, qui sont dessinés avec beaucoup de soin. Les noms des lieux sont écrits avec de l'encre rouge & jaune. Le globe est couvert d'un vélin noirci. Tout y est indiqué suivant les descriptions de Marc Paul & de Mandeville, exactement de la manière que Colomb se l'étoit imaginé; savoir, que Cipango (ou le Japon) est le pays le plus avancé vers l'est; ce qui fut cause que dans ses découvertes il prit l'Amérique pour une partie de l'Asie, qu'il lui donna le nom d'Indes Occidentales, & qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie le projet de découvrir une

route vers les Indes Orientales ; projet qu'eut aussi Cortez (1), dans le même tems que Magellan avoit déjà passé par le fameux détroit qui porte son nom dans la mer du Sud , & y avoit découvert les îles Philippines : car autrefois on ne pensoit qu'à Cipango & au Cathai. Si , lorsque Colomb découvrit l'île de Guanahani, qui est une des Lucaies , il avoit continué tout droit sa route, il seroit entré infailliblement dans le golfe du Mexique. C'est ainsi qu'il manqua de même de découvrir , lors de son quatrième voyage , en 1502 , Jucatan & toute la côte du Mexique, dont il n'étoit plus éloigné que de trente lieues (2).

Dans le dépôt des archives de la famille de Behaim il y a un dessin assez exact & assez proprement fait de ce globe , sur deux feuilles de vélin.

Au bas du globe , près du pôle antarctique , est peint , dans un cercle de sept pouces de diamètre , l'aigle de Nuremberg , avec la tête de jeune vierge. Au-dessous , au milieu , sont

(1) Voyez Robertson, *Histoire de l'Amérique*,

(2) Voyez Herrera, *liv. V, chap. 5.*

les armes de la famille de Nutzel ; à la droite de l'aigle , on voit les armes des familles de Volkamer & de Behaim ; & à la gauche celles des familles de Groland & de Holzschuer. Autour de ces peintures est écrit sur cinq lignes ce qui suit :

« A la demande & réquisition des sages
 » & vénérables magistrats de la noble
 » ville impériale de Nurenberg , qui
 » la gouvernent actuellement , nom-
 » més Gabriel Nutzel , P. Volkamer
 » & Nicolas Groland , ce globe a été
 » inventé & exécuté , d'après les dé-
 » couvertes & les indications du che-
 » valier Martin Behaim , très - versé
 » dans l'art de la cosmographie , &
 » qui a navigué autour d'un tiers de
 » la terre. Le tout pris avec beaucoup
 » de soin dans les livres de Ptolémée ,
 » de Pline , de Strabon & de Marc
 » Paul ; & le tout rassemblé , tant
 » terres que mers , suivant leur forme
 » & leur situation , ainsi que cela a été
 » ordonné par les susdits magistrats à
 » George Holzschuer , qui a concouru à
 » l'exécution de ce globe en 1492 ; le-
 » quel globe a été laissé par le susdit
 » seigneur Martin Behaim à la ville

» de Nurenberg, comme un souvenir
 » & un hommage de sa part, avant qu'il
 » ne retournât chez sa femme, qui
 » étoit dans une île éloignée de sept cens
 » lieues, où il a établi sa demeure, & où
 » il se propose de terminer ses jours ».

Sur la partie inférieure du globe, dessous la ligne équinoxiale, on lit :

« Il faut savoir que cette figure
 » du globe représente toute la grandeur
 » de la terre, tant en longitude
 » qu'en latitude, mesuré géométriquement,
 » d'après ce que Ptolémée dit dans son livre intitulé : *Cosmographia Ptolemæi* ; savoir une partie ; & ensuite le reste d'après le
 » chevalier Marc Paul, qui, de Vénise, a voyagé dans l'Orient, l'an 1250, ainsi que d'après ce que
 » le respectable docteur & chevalier Jean de Mandeville a dit, en 1322, dans un livre, sur les pays inconnus à Ptolémée, dans l'Orient, avec
 » toutes les îles qui y appartiennent, d'où nous viennent les épiceries & les pierres précieuses. Mais l'illustre
 » Don Juan, roi de Portugal, a fait visiter, en 1485, par ses vaisseaux
 » tout le reste de la partie du globe,

» vers le Midi , que Ptolémée n'a pas
 » connue ; découverte à laquelle moi ,
 » qui ai fait ce globe , me suis trou-
 » vé. Vers le Couchant est la mer ap-
 » pellée l'Océan , où l'on a également
 » navigué plus loin que ne l'indique
 » Ptolémée , & au-delà des colonnes
 » d'Hercule jusqu'aux îles Açores ,
 » Fajal & Pico , qui sont habitées par
 » le noble & pieux chevalier Job de
 » Heurter de Moerkirchen , mon cher
 » beau-frère , qui y demeure avec les
 » colons qu'il y a menés de Flandres ,
 » & qui les possède & les gouverne. Et
 » vers la région ténébreuse au Nord ,
 » on trouve , au-delà des bornes indi-
 » quées par Ptolémée , l'Islande , la
 » Norvège & la Russie ; pays qui nous
 » sont aujourd'hui connus , & vers les-
 » quels on envoie tous les ans des
 » vaisseaux ; quoique le monde soit
 » assez simple pour croire qu'on ne
 » peut pas aller ou naviguer par-
 » tout , de la manière dont le globe est
 » construit ».

Dessous les îles du Prince , de Saint-
 Thomas & de Saint-Martin est écrit :

« Ces îles furent découvertes par les
 » vaisseaux que le roi de Portugal en-

» voia vers ces ports du pays des
 » Maures , l'an 1484. Ce n'étoient que
 » des déserts , & nous n'y trouvâmes
 » aucun homme , mais seulement des
 » forêts & des oiseaux. Le roi de
 » Portugal y fait passer tous les ans
 » ceux de ses sujets qui ont mérité la
 » mort , tant hommes que femmes , &
 » leur donne les terres à labourer
 » pour se nourrir , afin que ces pays
 » soient habités par les Portugais.

» Item , dans ces contrées il fait été
 » pendant que nous avons l'hiver en
 » Europe ; & tous les oiseaux ainsi que
 » les quadrupèdes y sont autrement faits
 » que les nôtres. Il croît ici beaucoup
 » d'ambre qu'en Portugal on appelle
 » *Algallia* ».

Doppelmayr a fait représenter ce globe fort en petit , quoique , en général , d'une manière assez fidelle (1). Cepen-

(1) Voyez *Hist. Nachricht von Nürnbergischen Mathematicis und Künstlern*, tab.I. Il s'y est néanmoins glissé quelques erreurs , ainsi qu'on pourra s'en convaincre en y comparant le planisphère que nous en donnons ici. Par exemple , Doppelmayr a mal lu ce qui est écrit près du Pôle Arctique , car il dit : *Ici on trouve des hommes blancs* ; tandis qu'il y a : *Ici , l'on prend des Faucons blancs*.

dant il y a plusieurs lieux indiqués sur le globe que Doppelmayr ne cite pas. Je vais donner tout ce qui s'y trouve écrit, & que j'ai copié fidèlement d'après le globe même.

Au promontoire du Cap de Bonne-Espérance il est dit :

« Ici furent plantées les colonnes du
 » roi de Portugal , le 18 Janvier de
 » l'an 1485 de Notre-Seigneur.
 » L'an 1484 après la naissance de
 » J. C. , l'illustre Don Juan , roi de
 » Portugal , fit équiper deux vaisseaux ,
 » qu'on appelle Caravelles , munis
 » d'hommes , avec des vivres & des
 » armes pour trois ans. Il fut ordonné à
 » l'équipage de naviguer en passant les
 » colonnes plantées par Hercule en
 » Afrique , toujours vers le Midi &
 » vers les lieux où se lève le soleil ,
 » aussi loin qu'il leur seroit possible ;
 » & le dit roi chargea aussi ces vaisseaux
 » de toutes sortes de marchandises ,
 » pour être vendues & données en
 » échange , ainsi que de dix-huit chevaux , avec tous leurs beaux harnois :
 » qui furent mis dans les vaisseaux pour
 » en faire présent aux rois Maures , à
 » chacun un , quand nous le jugerions

» convenable. On nous donna aussi
» des échantillons de toutes sortes d'é-
» piceries pour les montrer aux Maures,
» afin de leur faire connoître par-là
» ce que nous venions chercher dans
» leur pays. Etant ainsi équipés ,
» nous sortîmes du port de la ville de
» Lisbonne , & fîmes voile vers l'île
» de Madere , où croît le sucre de
» Portugal ; & après avoir doublé les
» îles Fortunées & les îles sauvages de
» Canarie , nous trouvâmes des rois
» Maures à qui nous fîmes des pré-
» sents , & qui nous en offrirent de leur
» côté. Nous arrivâmes dans le pays ,
» appelé le royaume de Gambie , où
» croît la mallaguette ; il est éloigné
» de huit cens lieues d'Allemagne de
» Portugal ; après quoi nous passâmes
» dans le pays du roi de Furfur , qui
» en est à douze cens lieues ou milles ,
» & où croît le poivre , qu'on appelle
» poivre de Portugal. Plus loin encore
» au-delà est un pays où nous trouvâmes
» que croît l'écorce de canelle. Nous
» étant maintenant éloignés de Por-
» tugal de deux mille trois cens lieues ,
» nous revînmes chez nous , & le dix-

» neuvième mois nous nous retrouvâ-
 » mes de retour chez notre roi ».

De l'autre côté de la pointe de l'Afrique , proche de Riotucunero , (aujourd'hui Targonero) & de Porto Bartholo Viego , est peint le pavillon Portugais , près duquel on lit :

« Jusqu'à ce lieu-ci sont venus les
 » vaisseaux Portugais qui y ont élevé
 » leur colonne ; & au bout de dix-
 » neuf mois ils sont arrivés de retour
 » dans leur pays. DOPPELMAYER (x) ».

Le Cap Verd.

« Il faut savoir que la mer , appelée
 » l'Océan , qui se trouve entre le Cap
 » Verd & ce pays , forme un courant
 » rapide vers le Sud. Lorsque Hercule
 » fut arrivé ici avec ses vaisseaux , &
 » qu'il eut remarqué ce phénomène ,
 » il s'en retourna , & planta ses co-
 » lonnes , dont l'inscription prouve
 » qu'on croit qu'Hercule n'a pas été
 » plus loin ; mais celui qui a écrit
 » ceci fut envoyé plus avant par le
 » roi de Portugal , l'an 1485 ».

Je donne ici un planisphère exact
 (de

(de la même grandeur qu'est cette partie sur le globe de Behaim), depuis les Açores jusqu'à la pointe de l'Inde ou plutôt de la Chine, qui, dans le tems de notre navigateur, portoit le nom de Cathai; c'est - à - dire, de la moitié de la terre, suivant la géographie moderne. On pourra juger par là, si Martin Behaim a véritablement contribué à la découverte de l'Amérique? Suivant la représentation en petit que Doppelmayr a donnée de ce globe, il seroit à croire, qu'il faudroit répondre négativement à cette question; & l'on apperçoit que Stuvénius n'auroit jamais écrit son traité *De vero Novi Orbis Inventore* (1), s'il avoit vu ce globe même, qu'il n'a connu que pour en avoir entendu parler, ainsi qu'il le dit lui-même, page 43 : *Et quo peregrinationum suarum exstaret clarissimum monumentum, globum terrestrem perfecit Martinus, in quo itinera sua, ET SIMUL AMERICANAS INSULAS, HUIUSQUE CONTINENTIS LITORA CUM FRETO MAGELLANICO ADUMBRAVIT,*

(1) Francof. ad Mœnum, 1714, in-8°.

eamque filio suo reliquit, quem inclutam Behaimorum gentem adhuc hodie servare, ab amico quodam mihi relatum est. Ce que Behaim va dire dans le moment de l'île Antilia ou *Septe Ritade*, ainsi que de celle de Saint-Brandan, il ne l'avance que sur les récits qu'on lui en avoit faits, & qu'il s'est contenté de transcrire.

« Les îles Fortunées ou du Cap Verd,
 » sont d'un climat salubre, & se trou-
 » vent habitées par les Portugais de-
 » puis l'an 1472 ».

Les Açores ou Isles Catherides (g).

« Les susdites îles furent habitées l'an
 » 1466, lorsque le roi de Portugal (1) les
 » donna, après beaucoup d'instances,
 » à la duchesse de Bourgogne sa sœur,
 » nommée Isabelle. Il y avoit alors
 » en Flandres une grande guerre &
 » une extrême disette; & la dite du-
 » chesse envoya de Flandres dans ces
 » îles, beaucoup de monde, hommes
 » & femmes de tous les métiers, ainsi

(1) Alphonse V.

» que des prêtres , & tout ce qui ap-
 » partient au culte religieux ; comme
 » aussi plusieurs vaisseaux chargés de
 » meubles & ce qui est nécessaire à
 » la culture des terres & à la bâtisse
 » des maisons ; & elle fit donner pen-
 » dant deux ans tout ce dont ils pou-
 » voient avoir besoin pour subsister ,
 » afin que dans la suite des tems on
 » pensât à elle dans toutes les messes ,
 » chaque personne d'un *Ave Maria* ; les-
 » quelles personnes montoient au nom-
 » bre de deux mille ; de sorte , qu'avec
 » ceux qui y sont passés & nés depuis, ils
 » forment plusieurs milliers. En 1490 ,
 » il y avoit encore plusieurs milliers
 » de personnes , tant Allemands que
 » Flamands , lesquels y avoient passé
 » avec le noble chevalier Job de Huer-
 » ter , seigneur de Moerkirchen en
 » Flandres , mon cher beau-frère , à
 » qui ces îles ont été données pour
 » lui & pour ses descendans par la dite
 » duchesse de Bourgogne ; dans les-
 » quelles îles croît le sucre Portugais.
 » Les fruits y mûrissent deux fois
 » par an , car il n'y a point d'hiver ,
 » & tous les vivres y sont à bon mar-
 » ché ; de sorte que beaucoup de monde

» peut encore y aller chercher sa subsif-
 » tance.

» L'an 1431 après la naissance de
 » notre Seigneur Jéfus-Christ, lorsque
 » règnoit en Portugal l'infant don
 » Pierre, on équipa deux vaisſeaux
 » munis des choses néceſſaires pour
 » deux ans, par les ordres de l'infant
 » don Henri, frère du roi de Portu-
 » gal, pour aller à la découverte des
 » pays qui ſe trouvoient derrière Saint
 » Jacques de Finiſterre; leſquels vaiſ-
 » ſeaux, ainſi équipés, firent toujours
 » voile vers le Couchant, à-peu-près
 » cinq cens lieues d'Allemagne. A la
 » fin, ils découvrirent un jour ces dix
 » îles; & ſ'y étant débarqués, ils ne
 » trouverent que des déferts & des
 « oifeaux, qui étoient ſi apprivoisés
 » qu'ils ne fuioient devant perſonne;
 » mais on n'apperçut dans ces déferts
 » aucune trace d'homme ni de qua-
 » drupede; ce qui étoit la cauſe que
 » les oifeaux n'y étoient pas farouches.
 » Voilà pourquoi on donna à ces îles
 » le nom d'Açores, ce qui veut dire
 » les îles aux autours. Et pour ſatis-
 » faire à l'ordre du roi de Portugal,
 » on y envoya l'année ſuivante ſeize

» vaisseaux avec toutes sortes d'an-
 » maux domestiques ; & l'on en mit
 » une partie dans chaque île pour
 » qu'ils y multipliaissent ».

*Isle Antilia (1) , appelée Septe
 Ritade (h).*

« L'an 734 après la naissance de
 » Jesus-Christ , année que toute l'Es-
 » pagne fut soumise par les payens
 » venus de l'Afrique ; la dite île
 » Antilia , nommée *Septe Ritade* ,
 » fut habitée par un archevêque de
 » Porto en Portugal , avec six autres
 » évêques & nombre de chrétiens , hom-
 » mes & femmes , qui s'y étoient sau-
 » vés d'Espagne avec leurs bestiaux
 » & leurs biens. C'est un vaisseau Espa-

(1) Ceci est une des principales choses à remar-
 quer sur le globe de Behaim. Les Portugais con-
 noissoient donc déjà alors le nom d'Antilles , sur
 lesquelles je citerai l'explication qu'on en trouve
 dans le *grand Dictionnaire Portugais* de Bluteau ,
 article ANTILHAS. *He o nome de humas pequenas
 ilhas do Archipelago da America Meridional , assi
 chamadas , como quem dissera ilhas oppostas , ou
 frontieras as grandes ilhas da America* On leur
 donna ce nom par comparaison aux grandes îles
 de l'Amérique.

» nol qui en 1414, s'en étoit approché
 » le plus près ».

Isle de Saint-Brandan (1) (2).

« L'an 565 après la naissance de

(2) *Hanc Insulam aliqui geographi & hydrographi INSULAM S. BRANDANI vocant, e regione terræ Cortæreal, sive nove Franciæ Americæ Septentrionalis Sitam in Oceano Boreali. Voyez Honorii Philoponi, ord. S. Bened. NOVA TYPIS TRANSACTA NAVIGATIO NOVI ORBIS INDICÆ OCCIDENTALIS, RR. PATRUM MONACHORUM ORDINIS S. BENEDICTI 1621, FOI. PAG. 14. Cette île, dont l'existence est purement imaginaire, doit avoir été appelée Imi. Dans Sti. Malovii sive Machutis, episcopi Alethenfis urbis in Britannia Armorica, (Saint Malo) tertiis actis, que Jean de Bos a publié dans sa Bibliotheca Floriacensi, il est fait mention au cinquième & sixième chapitres du voyage fabuleux de Saint Brandan; & il en est aussi parlé dans LES ACTIS SANCTORUM, D. XVI, MAII (T. III, P. 602). Insulam, in illis partibus famosissimam, in Oceano videlicet positam, vocabulo Imam, cum magistro (BRENDANO) & sociis disposuit navigando adire Dicebatur autem non minimam Paradisiacarum habere similitudinem deliciarum. Parata itaque nave cum omnibus tantæ navigatione opportunis & necessariis, confitentes omnino & sperantes in domino Jesu Christo, cui æternaliter ut Unignito, Dei Patris & venti, & mare obediunt, proficiscentes nonaginta & quinque circiter numero Fratres, cum una spatiosa navi committunt se pelago. Ubi hac illacque diu navigando vagantes, cum jam prolixo tempore, licet sine discrimine vel jactura aut exitio alicujus suorum, navigio lassati, quam querebant insulam, invenire*

» Jesus-Christ , saint Brandan arriva
 » avec son navire à cette île , où il vit
 » beaucoup de choses merveilleuses ;
 » & après sept ans écoulés , il s'en
 » retourna dans son pays ».

Les Isles Féminine & Masculine (bb).

« Ces deux îles furent habitées l'an
 » 1285 , l'une seulement par des hom-
 » mes & l'autre seulement par des
 » femmes , qui se joignent une fois
 » par an. Ils sont chrétiens & ont
 » un évêque , qui relève de l'archevêque
 » de l'île de Scoria (1) ».

*requirunt ; peregratis Orcadibus ceterisque Aquilonen-
 sibus insulis ad patriam redeunt , CAP. 6 , Machutus
 ordinatus Episcopus , ad prædictam insulam multoties
 ore laudabilem , in qua fama ferebatur cælicos cives
 inhabitare , cum sacro quondam suo magistro Bren-
 dano , aliisque sacris æque viris , aggressus est navi-
 gare. In qua navigatione pluribus in mari manentes
 vel permanentes annis , ad septennium usque perve-
 niunt : sicque factum est , ut vicissim annali recur-
 sos annos interpolante , septies sanctum Pascha contin-
 geret eis in mari celebrare ; &c. Après quoi suit
 l'histoire connue des géans reflucités , des baleines , &c.
 Le savant jésuite Godefroi Henschenius , qui a fait
 un examen critique de la vie de Saint Brandan , en dit
 avec raison : *ejus historia , ut fabulis referta ,
 omittitur.**

(1) Marc Paul écrit Scoira.

Isle de Scoria.

« L'île de Scoria est située à cinq
 » cens milles d'Italie des îles Mascu-
 » line & Féminine. Les insulaires en
 » sont chrétiens , & ont pour sei-
 » gneur un archevêque. On y fabrique
 » de bonnes étoffes de soie. Il y croît
 » beaucoup d'ambre , à ce que dit
 » Marc Paul au trente-huitième cha-
 » pitre de son troisième livre ».

« Item, il faut savoir que les épice-
 » ries qui se vendent dans les îles des
 » Indes Orientales , passent par beau-
 » coup de mains avant qu'elles ne
 » viennent dans notre pays ».

« Premièrement , les habitans de
 » l'île appelée Grand Java les achet-
 » tent dans les autres îles , où leurs
 » voisins les rassemblent , pour les ven-
 » dre dans leur île ».

« Secondement , ceux de l'île de Sey-
 » lan (1) où Saint-Thomas est enterré ,
 » achètent les épiceries dans l'île de
 » Java & les apportent chez eux ».

(1) Marc Paul écrit *Seylam*.

« Troisièmement , dans l'île de Ceilan
 » on les débarque de nouveau , pour
 » être échangées & vendues aux né-
 » gocians de l'île Aurea dans la Cher-
 » sonese , où on les met en dépôt ».

« Quatrièmement , les négocians de
 » l'île de Taprobane y achètent &
 » paient les épiceries , & les apportent
 » dans leur île ».

« Cinquièmement , les payens Maho-
 » métans , viennent s'y rendre du pays
 » d'Aden , y achètent les épiceries ,
 » en paient les droits , & les transpor-
 » tent dans leur pays ».

« Sixièmement , ceux d'Alger les
 » achètent & les transportent par mer ,
 » & plus loin par terre ».

« Septièmement , les Vénitiens &
 » d'autres peuples les achètent en-
 » suite ».

« Huitièmement , les Vénitiens les
 » vendent aux Allemands & les échan-
 » gent avec eux ».

« Neuvièmement , on les vend ensuite
 » à Francfort , à Prague & dans d'au-
 » tres lieux ».

« Dixièmement , en Angleterre &
 » en France ».

« Onzièmement , ce n'est qu'alors

» qu'ils passent dans les mains des
» marchands en détail ».

« Douzièmement , c'est des mar-
» chands que les achètent ceux qui font
» usage des épiceries ; de sorte qu'on
» peut voir par - là les grands droits
» qu'elles paient , & les gains considéra-
» bles qui doivent en résulter ».

« De sorte qu'on gagne douze fois
» sur les épiceries , dont il faut en ou-
» tre payer plusieurs fois une livre sur
» dix. Il faut savoir aussi que dans les
» pays de l'Orient, il y a beaucoup d'années
» de disette ; que par conséquent,
» il n'est pas étonnant qu'on les achete
» chez nous au poids de l'or. Voilà
» ce qu'en dit maître Bartholomé Flo-
» rentin , qui revint de l'Inde l'an
» 1424 , & qui accompagna à Venise
» le pape Eugène IV , à qui il conta
» ce qu'il avoit vu & observé pen-
» dant un séjour de vingt-quatre ans
» dans l'Orient ».

Iste de Taprobane.

« On nous dit beaucoup de choses
» admirables de cette île dans l'Histoire
» ancienne , de la manière dont elle

» a prêté des secours à Alexandre-le-
 » Grand , & comment les habitans
 » marchèrent vers Rome , & firent
 » une alliance avec les Romains &
 » avec l'empereur Pompée. Cette île
 » a quatre mille lieues de circuit , &
 » elle est divisée en quatre royaumes ,
 » dans lesquels il y a une grande quan-
 » tité d'or , de poivre , de camphre ,
 » de bois d'aloës , & beaucoup de sable
 » d'or. Le peuple adore les idôles ;
 » les hommes y font grands , robustes
 » & bons astronomes ».

Isle de Madagascar.

« Les marins des Indes , où Saint
 » Thomas est enterré , dans la pro-
 » vince de Moabar (1) , vont ordi-
 » nairement en vingt jours avec leurs
 » vaisseaux jusqu'à l'île appelée Ma-
 » dagascar ; mais lorsqu'ils s'en retour-
 » nent chez eux à Moabar ils peu-
 » vent à peine arriver en trois mois ,
 » à cause du courant de la mer qui y
 » est fort rapide vers le Midi. Voilà

(1) Marc Paul écrit *Maabar*.

» ce qu'écrivit Marc Paul dans son
 » troisième livre , chapitre trente-neu-
 » vième ».

Isle de Zanziber (1).

« Cette île appelée Zanziber a deux
 » milles lieues de circonférence ; elle
 » a son propre roi , son langage
 » particulier , & les insulaires sont ido-
 » lâtres. Ils sont extrêmement grands,
 » leur force égale celle de quatre hom-
 » mes de notre pays , & un seul
 » mange autant que cinq autres hom-
 » mes. Ils vont tout nu , & sont
 » entièrement noirs , fort laids , avec
 » de grosses & longues oreilles , d'énor-
 » mes bouches , des yeux épouvan-
 » tables & quatre fois plus grands
 » que ceux des autres hommes. Leurs
 » femmes sont aussi affreuses à voir.
 » Ce peuple se nourrit de dattes ,
 » de lait , de ris & de viandes. Il
 » ne croît pas de vin chez eux ; mais
 » ils composent néanmoins de bon-
 » nes boissons avec du ris & du sucre.

(1) Marc Paul écrit *Zanzibar*.

» Il font un grand commerce d'am-
 » bre & d'ivoire. Il y a beaucoup
 » d'éléphants & grande quantité de
 » baleines , qu'ils prennent , ainsi que
 » des léopards , des giraffes , des lions
 » & plusieurs autres espèces d'ani-
 » maux , qui diffèrent extrêmement
 » des nôtres. Voilà ce que dit Marc
 » Paul , livre III , chapitre 41 ».

Ile de Ceilan.

« Dans l'île de Ceilan , on trouve
 » beaucoup de pierres précieuses &
 » des perles orientales. Le roi de cette
 » île possède le plus grand & le plus
 » beau rubis qu'on ait jamais vu.
 » Les insulaires vont nu , tant hom-
 » mes que femmes. Il n'y croît point
 » de bled , mais du ris. Le roi de
 » cette île ne dépend de personne ,
 » & adore les idôles. L'île de Ceilan a
 » deux mille quatre cens lieues de
 » circonférence , ainsi que le dit Marc
 » Paul ; dans le vingt-deuxième cha-
 » pitre de son troisième livre ».

« Il y a quelques années que le
 » grand cham de Cathai envoya un
 » message à ce roi de Ceilan , &

» lui fit demander ce beau rubis ;
 » pour lequel il offrit de grands trésors.
 » Mais le roi lui fit répondre
 » que , comme cette pierre avoit longtemps
 » appartenue à ses ancêtres , il
 » pensoit que ce feroit mal faire à
 » lui que d'en priver son pays. Ce
 » rubis a , dit-on , un pied & demi de
 » long , sur un empan de large , sans
 » aucun défaut ».

Isle de Java Minor.

« Cette île a deux mille lieues d'Ita-
 » lie de circonférence , & l'on y
 » compte huit royaumes. Les habi-
 » tans ont leur langue particulière ,
 » & sont adonnés au culte des idôles.
 » Il y croît aussi toutes sortes d'épi-
 » ceries. Dans le royaume de Boff-
 » man (1) il y a beaucoup de licor-
 » nes , d'éléphans & de singes , qui
 » ont la physionomie & la figure
 » humaine. Item , il n'y croît point
 » de bled , mais on y fait cependant
 » du pain avec du ris ; & au lieu

(1) Marc Paul écrit *Basman*.

» de vin , on y boit une liqueur que
 » les infulaires tirent des arbres : il
 » y en a de la rouge & de la blanche.
 » c'est une assez bonne boisson pour le
 » goût , qu'on trouve en abondance
 » dans le royaume de Samara. Dans le
 » le royaume de Dageram (1) l'usage
 » est , que quand l'idôle dit qu'une
 » personne ne peut se relever de sa
 » maladie , on l'étouffe sur le champ ,
 » & ses amis font cuire sa chair &
 » la mangent ensemble avec grande
 » joie , pour qu'elle ne devienne pas ,
 » disent-ils , la pâture des vers. Dans
 » le royaume de Jambri (2) les habi-
 » tans , tant hommes que femmes ,
 » ont par derrière une queue comme
 » les chiens. Il y croît une extraor-
 » dinaire quantité d'épicerie ; & il
 » y a toutes sortes d'animaux , comme
 » des licornes , &c. Dans l'autre
 » royaume , appelé Fanfur , il y croît
 » le meilleur camphre qu'il y ait au
 » monde & qu'on vend au poids de
 » l'or. Il y a de gros arbres , dont
 » on tire , entre l'écorce & le bois ,

(1) Marc Paul écrit *Dragoian*.

(2) Marc Paul écrit *Lambri*.

» une farine servan à faire du pain qui
 » est bon à manger. Marc Paul dit ,
 » dans le treizième chapitre de son
 » troisième livre , qu'il a passé cinq
 » mois dans cette île ».

Isle de Java Minor (m).

« Lorsqu'en sortant du grand pays
 » appelé le Cathai , du royaume de
 » Ciamba , on remonte à quinze cens
 » lieues d'Italie vers l'Orient , on trouve
 » l'île appelée le Grand Java , qui a
 » trois mille lieues d'Italie de circon-
 » férence. Le roi de cette île n'est
 » tributaire de personne , & il adore
 » les idôles. On trouve dans cette
 » île toutes sortes d'épiceries , comme
 » poivre , noix muscade , macis ,
 » gingembre , galanga , clous de
 » girofle , cannelle , & toutes les espè-
 » ces de racines , qu'on y prend &
 » qu'on transporte ensuite dans tout
 » le monde ; ce qui fait qu'il s'y
 » trouve toujours beaucoup de né-
 » gocians ».

Isle d'Angama (1) (q).

« Dans le vingt-deuxième chapitre
 » du dernier livre de Marc Paul ,
 » on trouve écrit que le peuple de
 » l'île d'Angama a la tête , les yeux
 » & les dents comme les chiens ,
 » & que ce sont des hommes très-
 » sauvages & très-cruels ; ils préfè-
 » rent la chair humaine aux autres
 » viandes , & mangent le ris cuit
 » avec du lait au lieu de pain. Ils
 » adorent les idôles ; & ont toutes
 » sortes d'épiceries en grande abon-
 » dance , ainsi que des fruits qui
 » croissent chez eux , & qui doivent
 » différer beaucoup de ceux de nos
 » contrées occidentales ».

Isle de Cipangu (2) (r).

« L'île de Cipangu est située dans
 » la partie orientale du globe. Le
 » peuple du pays est idolâtre. Le roi
 » de l'île ne dépend de personne.

(1) Marc Paul écrit *Anganiam*.

(2) Marc Paul écrit *Zipangri*.

» L'île produit une quantité extraor-
 » dinaire d'or ; & il y a toutes fortes
 » de pierres précieuses & des perles
 » orientales. Voilà ce qu'en dit Marc
 » Paul de Vénise , dans son troisième
 » livre , chapitre deux ».

« Marc Paul nous dit , dans son
 » troisième livre , chapitre quarante-
 » deuxième, que les navigateurs ont
 » véritablement observé , que dans
 » cette mer des Indes il y a plus de
 » douze mille sept cents îles qui sont
 » habitées , & dans plusieurs desquelles
 » on trouve des pierres précieuses ,
 » de perles fines & des mines d'or ;
 » d'autres abondent en toutes espè-
 » ces d'épiceries , & les habitans en
 » sont des hommes extraordinaires ;
 » mais ce cela feroit trop long à
 » décrire ici ».

« Il y a ici dans la mer plusieurs
 » choses merveilleuses , comme sirènes
 » & autres poissons ».

« Si quelqu'un veut s'instruire de
 » ce qui regarde ces peuples singuliers ,
 » & ces poissons extraordinaires de la
 » mer, ainsi que les animaux terrestres ,
 » il doit consulter les livres de Plin ,
 » d'Isidore , d'Aristote , de Strabon ,

» le *Specula* de Vincent de Beauvais ;
 » & plusieurs autres auteurs ».

« Dans ces livres on trouve la des-
 » cription des habitans singuliers des
 » îles & de la mer ; ainsi que de plu-
 » sieurs autres merveilles , & des ani-
 » maux terrestres qui se tiennent dans
 » ces îles ; des racines & des pierres
 » précieuses , &c. ».

Isle de Candie.

« Cette île de Candie avec toutes
 » les autres îles , tant le petit Java
 » qu'Angama , Neucuran , Pentham ,
 » Seilan , avec toutes les grandes
 » Indes , la terre de Saint Thomas
 » sont si proches du Midi que l'Etoile
 » Polaire , qui dans nos contrées s'ap-
 » pelle le Pôle Arctique , ne s'y ap-
 » perçoit jamais ; mais on y voit une
 » autre étoile nommée Antarctique ; ce
 » qui fait que ce pays se trouve exac-
 » tement pied contre pied au-dessous
 » du nôtre ; de sorte que lorsque nous
 » avons le jour il fait nuit chez eux ,
 » & que le soleil se couche chez
 » nous quand le jour commence dans
 » ce pays ; & la moitié des étoiles

» qui est au-deffous de nous, & que
 » nous n'appercevons point , ils les
 » voient; ce qui prouve que le monde,
 » avec toute la masse d'eau , a été
 » fait par Dieu d'une forme ronde ,
 » ainsi que le dit Jean de Mandeville,
 » dans la troisieme partie de ses voyages
 » sur mer ».

Isle de Neucuran (1).

« Marc Paul, dans son livre III,
 » chapitre 20 , dit que l'île de Neu-
 » curan , est située à cent cinquante
 » milles d'Italie de l'île du grand
 » Java; & que dans cette île il croît
 » de la muscade , de la canelle & des
 » clous de girofle en grande abondance.
 » On y trouve aussi des forêts entières
 » de bois de sandal , & toutes sortes
 » d'aromates.

« Cette île fournit une grande quan-
 » tité de rubis, d'émeraudes , de
 » topases , de saphirs , ainsi que de
 » perles orientales ».

(1) Marc Paul écrit *Necuram*.

Isle de Pentan (1).

« Lorsque du royaume de Loach,
» on tire vers le Midi , on arrive
» à l'île de Pentan , qui consiste en
» forêts d'arbres odoriférans. La mer
» autour de cette île est si basse
» qu'elle n'a pas deux toises de pro-
» fondeur. Voilà ce que dit Marc
» Paul , livre III , chapitre 12. La
» chaleur y oblige les habitans d'aller
» nus ».

« Les peuples de ce royaume &
» du pays de Vaar vont entièrement
» nus , & ils adorent un bœuf ».

Isle de Coylur (2).

« C'est dans cette île de Coylur
» que Saint Thomas , apôtre , a reçu
» le martyre ».

« Ici l'on a trouvé , du tems de Jean
» de Mandeville , une île dont les

(1) Marc Paul écrit *Petan*.

(2) Marc Paul écrit *Coylum* ; & chez cet écrivain ce n'est pas une île , mais un royaume de l'île de Ceylan ou Seilam. Sur le globe de Behaim , cette île de Coylur tient à l'Asie en forme de presqu'île.

» habitans avoient des têtes de chien ;
 » & l'on n'y voit point l'Etoile Polaire ,
 » qu'on appelle chez nous le Pôle Arc-
 » tique. Ceux qui y naviguent sur la
 » mer doivent se servir de l'astrolabe ,
 » à cause que le compas n'y mar-
 » que point ».

» Tout ce pays & toute cette
 » mer , avec les îles & leurs rois ,
 » ont été donnés par les trois Saints
 » Rois à l'empereur Prêtre-Jean. Ils ont
 » été presque tous chrétiens ; mais au-
 » jourd'hui on ne connoît plus soixan-
 » te - douze chrétiens parmi eux ».

« Ceux qui habitent ces îles ont
 » des queues comme les animaux ,
 » ainsi que le dit Ptolémée dans sa
 » onzième table de l'Asie ».

« Ces îles sont au nombre de dix ,
 » appelées Mannilles. Les vaisseaux qui
 » sont garnis de fer ne peuvent y
 » naviguer , à cause de la pierre d'ai-
 » mant qui s'y trouve ».

Le Fleuve du Gange.

« On trouve dans le livre de la
 » Genèse , que le pays par lequel
 » passe le Gange est appelé Hevilla.

» Il doit y croître le meilleur or qui
 » soit au monde. Dans l'Ecriture-
 » Sainte, au troisième livre des Rois,
 » chapitre neuf & dix , il est dit ,
 » que le roi Salomon envoya ici ses
 » vaisseaux, pour y chercher de cet or,
 » ainsi que des perles , & des pierres
 » précieuses, qu'il fit apporter d'Ophir
 » à Jérusalem. Ce pays de Gulat &
 » d'Ophir, par lesquels coule le fleuve
 » de Gange ou de Gion , ont appar-
 » tenus l'un à l'autre ».

La Tartarie.

« Marc Paul , dans son livre III,
 » chapitre 47, dit, que dans les par-
 » ties septentrionales , dans les mon-
 » tagnes & les déserts , sous le Pôle
 » Arctique , il y a un peuple Tartare,
 » appelé Permiani. Ils adorent une
 » idôle faite de fourures, qu'ils appellent
 » Natigai. L'industrie de ce peuple
 » consiste à se rendre pendant l'été vers
 » le Nord sous le Pôle Arctique , où ils
 » prennent des hermines , des martres
 » zibelines , des loups cerviers , des
 » renards & d'autres animaux, dont
 » la chair fait leur nourriture , &

» dont les peaux servent à les couvrir.
 » Pendant l'été ils habitent dans les
 » champs à cause de la chasse ; &
 » lorsque l'hiver approche ils se reti-
 » rent vers le Midi, du côté de la
 » Russie , où ils vivent dans des
 » cavernes sous terre , pour se mettre
 » à l'abri du vent froid, appelé Aquil-
 » lon ; & ils couvrent ces cavernes
 » de peaux d'animaux. Chez eux il
 » fait fort peu jour pendant l'hiver ;
 » mais pendant l'été le soleil ne les
 » quitte jamais de toute la nuit.
 » Lorsque nous sommes au milieu
 » de l'été , il croît chez eux quel-
 » que peu d'herbes & de racines ;
 » mais il n'y vient ni bled , ni vin ,
 » à cause des fortes gelées ».

Islande.

« Dans l'Islande on trouve déjà des
 » hommes blancs , & qui sont chrétiens.
 » La coutume de ces peuples est de
 » vendre fort cher les chiens , tan-
 » dis qu'ils donnent pour rien aux
 » marchands quelques-uns de leurs
 » enfans , pour que les autres aient de
 » quoi vivre ».

« Item , on trouve en Islande des

» gens âgés de quatre-vingt ans , qui
 » jamais n'ont goûté de pain. Il n'y
 » croît point de bled , & au lieu de
 » pain on y mange du poisson sec.
 » C'est dans l'île d'Islande qu'on prend
 » le stokfiche qu'on apporte dans notre
 » pays ».

Outre ce globe de Behaim il y a encore deux autres anciens globes terrestres , dans la bibliothèque de la ville de Nurenberg. Ils ont été exécutés l'un & l'autre avec beaucoup de soin , & les noms des lieux en sont écrits. Le plus ancien de ces globes est de Jean Schoener, le premier professeur de mathématiques qu'il y ait eu à l'université de Nurenberg , qui le fit , en 1520 , à Bamberg, aux dépens de Jean Seyler, son protecteur, qui l'apporta avec lui quand il vint demeurer dans cette ville. Ce globe a trois pieds de Nurenberg de diamètre.

On y lit pour inscription ces vers latins.

*Hic Globus immensum complectens partibus
 orbem*

Atque typum teretis sinuoso corpore mundi.

*Est studio vigili glomeratus certe duorum ,
 Unius impensis : tribuit nam cuncta Joannes
 Seyler ad illius quæ commoda censuit usus.
 Alter Joannes Schæner multa catus arte
 In Spiram hanc molem compegit arte rotundam ,
 Et supper impressis signavit ubique figuris ,
 Quando salutiferi partus numeravimus annos
 Mille & quingentos & quatuor addita lustra.*

I 5 2 0.

L'auteur de l'autre globe terrestre n'est pas connu.

Un an après que Martin Behaim eut fait son globe , Antoine Roburger , fit graver en bois des cartes géographiques pour la chronique de Hartmann Schedel.

Dans la bibliothèque d'Ebner , il y a une mappemonde de tout le globe , dessinée , en 1529 , sur vélin , par Diego , Ribera , géographe du roi d'Espagne , avec l'explication en espagnol. Il y a marqué d'une manière fort distincte les limites du nouveau monde , d'après la démarcation du pape Alexandre VI. On peut aussi se servir pour l'intelligence de cette mappemonde de l'ou-

(363)

vrage intitulé : SIM. GRYNÆI, *Novus Orbis regionum ac insularum, veteribus incognitarum*, imprimé in-folio, à Bâle, en 1532 (1). J.

(1) Nous donnerons dans le second volume de ce *Recueil*, des notes historiques sur la famille de Martin Behaim & sur les découvertes de ce célèbre voyageur ; avec les pièces justificatives qui y ont rapport, & des notes critiques sur leur authenticité.



RÉFLEXIONS GÉNÉRALES
SUR LE GOUT,
PAR M. KUHL S.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

LE célèbre Sulzer a dit , « Que for-
» mer & épurer le goût est une grande
» affaire nationale ». Il a raison , &
depuis long-tems tout le monde paroît
être convaincu de la justesse de cette
observation. En effet , ne voyons-nous
pas une foule de gens de toutes les
classes chercher , avec une activité in-
fatigable , à mettre du goût dans tout ce
qui les entoure. Il ne semble donc pas
inutile de seconder une émulation aussi
générale. Mais les choses dans les-
quelles on affecte de faire preuve de
goût sont si mal choisies , que peu de
personnes paroissent avoir des idées
nettes de celui dont Sulzer a voulu
parler ; car si cela étoit , on ne verroit
pas que la lecture de fades romans &
de quelques plattes comédies , ainsi que
toutes les extravagances des modes suf-

fissent pour mériter à quelqu'un le titre d'homme de goût. Ces fausses idées ont une influence sensible sur la littérature & sur les productions des beaux-arts. Il devient donc nécessaire de les détruire, en démontrant que tous les grands effets attribués au goût n'appartiennent qu'à celui qui est fondé sur la vérité & les convenances ; le seul dont parle Sulzer , connu depuis long-tems en Allemagne & dans les pays étrangers pour en avoir fixé les lois.

Un jugement sûr & juste , capable de comparer & de peser les objets & leurs propriétés , un esprit fin , une imagination ardente , une douce sensibilité susceptible de sensations promptes & délicates ; voilà les qualités essentielles qui doivent se réunir pour former l'homme de goût. Tant que le goût ne s'écartera pas des règles invariables de la vérité , il fera toujours un guide sûr vers le beau. L'éducation y a une très-grande influence. Peut-être que beaucoup de ces érudits si peu estimés de nos jours seroient devenus d'excellens écrivains, s'ils avoient eu le bonheur de vivre dans les beaux siè-

cles de Périclès & d'Auguste. Cependant je suis bien éloigné de prétendre qu'il y ait des hommes dont le goût soit absolument mauvais, ainsi que Gerard l'avance dans son *Essai sur le goût* (1); ils auront au moins des idées justes de certaines choses, & ils feront par conséquent en état d'appercevoir quelquefois ce qui est véritablement beau. Le sentiment des hommes est assez uniforme sur certains objets. Un orage qui s'élève avec une majestueuse lenteur sur l'horizon, offre à l'homme policé, comme au sauvage, un spectacle grand & sublime. Qui peut voir avec indifférence le mélange admirable des couleurs de l'arc-en-ciel ?

Cependant on remarque des différences frappantes entre les idées que des individus & même des nations entières se forment de la beauté à l'égard des objets visibles, & principalement de la plus parfaite de toutes, celle de l'homme. Une imagination plus ou moins active, l'affociation d'idées étran-

(1) Gerard's *Essay on Taste*.

gères , des préjugés d'éducation , & mille autres causes inexplicables , y ont toujours eu une influence marquée. L'habitant de la Nouvelle Zélande est transporté au l'aspect d'un visage tatoué ; celui de la Nouvelle Hollande passe l'os d'un oiseau au travers des cartilages du nez , & cette parure lui paroît sans doute très-belle.

Nous passerons sous silence tout ce que l'on a coutume de dire de la régularité , de l'exactitude des proportions & de l'uniformité ; nous remarquerons seulement que la monotonie de cette dernière doit être interrompue toutes les fois que l'artiste appercevra que l'attention a besoin d'être réveillée. Des plaines immenses , où règne une uniformité éternelle , fatiguent l'œil du voyageur. L'ordre doit faciliter la perception de l'ensemble. Les grands groupes formés par des objets imposans ne laissent pas au spectateur le tems d'appercevoir le défaut d'ordre ; ils plaisent par leur grandeur majestueuse.

La noble simplicité appartient à tout ce qui plaît par son essence ; elle charmera le bon goût par-tout où elle

pourra se trouver. Elle plaira autant dans la Rotonde, que dans le caractère & dans la conduite d'Abraham ; la trompette de l'épopée la rendra aussi intéressante que le chalumeau de la bergère. La noble simplicité règne dans tous les ouvrages du créateur. Une heureuse imitation de la nature est donc la route la plus sûre pour aller à l'immortalité. Lorsque l'artiste lui devient infidèle, ou lorsqu'il n'a jamais été initié dans ses mystères, alors des édifices gothiques, surchargés d'ornemens bizarres, s'élèvent à la place des temples d'une architecture noble & simple ; alors le musicien s'égare dans les détours de modulations difficiles & savantes pour obtenir des applaudissemens, plutôt que de faire couler des larmes par un chant simple & naturel.

La beauté dans le sens le plus étendu du mot est attribuée à toutes les choses qui nous plaisent. Le goût s'attache aussi à tout ce qui par le grand & le sublime excite l'admiration & l'étonnement. L'océan en fureur, les énormes rochers de la Terre de feu, entassés avec une majestueuse horreur &

& couverts de nuages ; un torrent de lave enflammée , qui , avec le bruit & les éclats du tonnerre , se précipite dans la mer , & la chasse loin du rivage ; le ciel pur , tel , que sur le sommet de l'Etna , Brydone le vit au milieu de la nuit orné d'innombrables mondes étincelans avec une ravissante clarté , tandis qu'un gouffre immense mugissoit sous ses pieds : voilà de grandes scènes de la nature que l'homme de goût contempera toujours avec extase.

Il n'appartient pas à la seule beauté physique de plaire : l'imagination & l'esprit peuvent créer des images , qui produisent le même effet. La pensée qu'au-delà de la voie lactée il peut s'en trouver mille autres ne blesse pas le goût. La méditation répétée du sublime , la contemplation fréquente de l'agréable & du beau nourrissent , épurent & perfectionnent le goût. Les élans d'une imagination déréglée étonneront celui qui ne connoît pas les lois d'après lesquelles l'invention doit être ordonnée & exécutée. L'Américain sauvage est transporté de plaisir lorsqu'il entend le son de la vielle ; il ne le feroit cer-

tainement pas , si un Handel l'avoit charmé dans ses forêts. Celui qui s'est familiarisé avec l'esprit de Térence , méprisera avec indignation les farces dégoûtantes des tréteaux (1). Le goût épuré enflamme davantage le desir & l'ardeur de parvenir au suprême degré du beau. O doux pressentiment de l'immortalité ! Le sentiment du beau est d'autant plus vif , que la conviction de la perfection est plus forte , que l'imagination est plus ardente & la sensibilité plus délicate. Le goût a mille nuances ; dans chacune il est estimable , tant qu'il ne s'écarte pas de la vérité. Mais heureux celui qu'on peut appeller un homme de goût par excellence ! il est à la source des plaisirs purs , innocens & sublimes ; la nature entière est son domaine ; l'art lui offre ses productions , qui , en

(1) De même que certaines pièces aussi mal écrites qu'indécentes qu'on se permet de donner sur les deux premiers théâtres de l'Europe , & que le public , *Gratis anhelans, multa agendo nihil agens*, court voir en foule ; tant est vraie la maxime d'Ovide : *Parva leves capiunt animos* ! De sorte que c'est bien-là , ou jamais , le cas de s'écrier : ô Athéniens ! ô Athéniens ! *Note du Traducteur.*

multipliant ses plaisirs , ajoutent à ses connoissances ; son imagination s'enrichit de mille tableaux agréables , & la noire mélancolie n'empoisonne aucun moment de sa vie. Le goût répand un certain charme sur toutes les actions de l'homme qui en est doué. Dans sa bouche des vérités communes acquièrent plus de force , on les saisit plus facilement , & la conviction est plus prompte. Le sentiment exquis qu'il a de l'ordre & de l'harmonie écarte tout ce qui les blesse ; l'exagération , le boursoufflé , les jeux de mots , les inutiles subtilités , les bleuettes d'un esprit futile , enfin tout ce qui caractérise le mauvais goût mérite son mépris. Le goût , en adoucissant ses mœurs , rend son ame plus susceptible de sentir le bon & le noble. Il l'excite à se familiariser davantage avec la nature , à pousser plus avant ses recherches , à élever son esprit & à le préparer au commerce des êtres supérieurs. Par-tout les beautés & les trésors de la nature se développent à ses yeux : les agréables vallées de la Grèce , les déserts brûlans du Pérou , le ciel parsemé d'étoiles ; en un mot ,

le spectacle de l'univers dans son étonnante grandeur , lui offrent des sujets de méditation. Il en est de même des productions des arts : la musique , la peinture , la sculpture , l'architecture , la poésie , l'éloquence , le théâtre épuré & devenu l'école des mœurs & des vertus : combien de sources de plaisir pour l'homme de goût !

Ces motifs suffisent sans doute pour faire sentir la nécessité de former & d'épurer le goût , & les avantages qui en résultent pour la société. Des censeurs atrabilaires , qui voudroient condamner l'homme à végéter sur la terre , nient l'influence du goût sur les mœurs ; ils prétendent même qu'il devient nuisible à la vertu. Il faut convenir que des hommes pleins de goût se sont souvent abandonnés aux vices ; mais ces monstres dans l'ordre moral , sont des exceptions à la règle , & le témoignage ainsi que l'exemple des plus grands hommes de l'antiquité & des tems modernes suffisent pour prouver le contraire. Qui pourra lire la *Messiede* de Klopstock & l'ouvrage immortel de Sulzer , sans être convaincu que , par sa nature , le goût

excite à la vertu. O instituteurs ! n'oubliez jamais que la vertu est l'unique & le plus sûr moyen de former le cœur de vos élèves , & qu'en épurant leur goût vous y réussirez plus promptement. L'expérience vous prouvera que les jeunes âmes dont le sentiment du beau physique est perfectionné , sont aussi plus sensibles au beau moral. La raison , le goût & ce que Hutcheson & Shaftesbury nomment le sentiment moral , sont , suivant Sulzer , la même faculté , modifiée seulement par différens objets. A la vérité , il n'est pas démontré que le sentiment moral soit inné ; mais toutes les facultés de notre âme se trouvant dans des rapports intimes , on peut en conclure que la réaction doit exister entr'elles.

Qui pourra nier que la magie de la musique & de la poésie ouvre un cœur innocent à l'amitié , à la pitié , en un mot , à chaque passion tendre & douce. Mais n'oublions jamais que l'abus qu'on a souvent fait des beaux-arts oblige l'homme de goût à choisir avec discernement leurs productions. Des poètes & des peintres entraînés

par une imagination déréglée ont quelquefois prostitué leurs talens en traitant les sujets les plus révoltans : l'homme de goût réprouvera toutes les productions qui , en blessant la pudeur , corrompent les mœurs ; & quel que soit leur mérite , il les condamnera à un oubli éternel , en déplorant que des hommes de génie , faits pour honorer les beaux-arts & leur siècle , se respectent assez peu pour ambitionner la méprisable gloire de mériter le suffrage de la partie la plus vile des nations.

K



DE L'HUMOUR (1),

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

LE célèbre Saint-Evremond donna le conseil suivant à son ami le comte d'Olonne, exilé de la cour de Louis XIV.
 « Les malheureux ne doivent pas lire
 » des livres qui leur donnent sujet de
 » s'affliger de la misère des hommes ;

(1) Nous croyons devoir remarquer avec M. Riedel (*Theorie der Schöne Künsten*, Tome I. art. LAUNE), que, quoique les Anglois s'imaginent, & que Congreve ait pris beaucoup de peine pour prouver que les mots *Humour* & *Humorist* sont originairement anglois ; il est néanmoins certain qu'ils viennent de l'Italien. On trouve déjà le mot *Umorista* dans les comédies de Buonarrotti, c'est-à-dire, dans les premières années du seizième siècle ; & il est également employé par d'autres écrivains de ce tems-là. Suivant le dictionnaire de la *Crusca*, ce mot signifie quelqu'un *che ha humore, persona fantastica ed inconstante*. Il y avoit au commencement du dernier siècle, à Rome, une société ou académie appelée *Società de gli Umoristi*.

On n'a en françois aucun mot qui réponde bien à celui d'*Humour* dans le sens dont il est ici question. *Facétiosité* feroit celui qui conviendrait le mieux, s'il pouvoit être reçu. Les Allemands ont le mot *Laune*, & les Hollandois celui de *Luim*, qui équivalent parfaitement à l'idée qu'offre le terme anglois. *Note du Traducteur.*

» mais plutôt ceux qui les invitent à
 » s'amuser de leurs folies ; préférez
 » donc Lucien , Pétrone & Don Qui-
 » chotte à Sénèque , à Plutarque &
 » à Montagne ». Dans ma première
 jeunesse , le hasard me fit connoître
 ce passage , & depuis j'ai quelquefois
 réfléchi sur cette grande vérité , que
 des événemens , peu importans en
 apparence , ont souvent la plus grande
 influence sur le bonheur ou le mal-
 heur des hommes dans le cours de
 leur vie.

La vive impression que le conseil
 de Saint-Evremond fit sur mon esprit
 m'engagea de bonne heure à le suivre ;
 & aussi souvent que des événemens
 fâcheux ou d'autres causes m'affectoient
 trop fortement , j'eus recours à son
 remède , & toujours avec le plus heu-
 reux succès. Des recherches sur la
 nature de ce puissant antidote contre
 la mélancolie ne déplairont peut-être
 pas à ceux qui , tourmentés de ses
 noires vapeurs , peuvent en avoir
 besoin. Un célèbre médecin de l'ame (1)

(1) Fielding's *Coventgarden Journal* n°. 55.

qui , par ce remède , a opéré des cures miraculeuses , fera mon guide. Les Anglois appellent ce remède *Humor*. Voici à-peu-près son histoire. Aristophane , parmi les Grecs , en fut le premier inventeur ; & après lui , Lucien & les auteurs suivans le portèrent à sa perfection. Plaute , Horace , Pétrone , Sénèque , parmi les anciens Romains ; & parmi les latinistes modernes , Erasme , Thomas Morus , Holberg. Parmi les Italiens , le Pulci , l'Arioste , César Caporali , Passeroni , Gozzi , Goldoni. Parmi les Espagnols , Cervantes , Quevedo , Mattheo Allemann , Hurtado de Mendoza , Diego de Luna , Luis Velez de Guevara & le Père Isla. Parmi les François , Rabelais , Cyrano de Bergerac , Sorel , Molière , Regnard , Dufresny , la Fontaine & Scaron , dans son *Roman comique*. Parmi les Anglois , Shakespeare , Ben - Johnson Buttler , Congreve , Schadwell , Swift Addison , Steele , Arbuthnot , Fielding & Sterne. Je ne dis rien des Allemands , & prie mes lecteurs de remplir cette lacune. En ne nommant personne , aucun de mes compatriotes qui a des prétentions à l'*Humor* ne pourra

me reprocher de l'avoir oublié (1).

L'Angleterre est plus féconde qu'aucune autre contrée de l'Europe en caractères de ce genre. On en attribue la cause à la liberté, qui distingue le gouvernement anglois de tous les autres. Cette opinion paroît très-vraisemblable ; cependant je la croirois plus fondée en prenant le mot liberté dans un sens plus étendu qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ferai donc de ce sentiment, lorsqu'on entendra par le mot liberté, non-seulement l'absence du pouvoir arbitraire,

(1) Les principaux écrivains *Humoristes* Allemands sont : Henri d'Alcmar, qui a donné un poëme héroï-comique, sur lequel on peut consulter la note de la page 245, de la traduction de M. d'Antelmy, des *Fables & des Dissertations sur la nature de la Fable de Lessing*; Rollenhagen, qu'ils regardent comme leur Rabelais, Liscow, Wieland, Michaelis, Lavater, &c.

Les Hollandois ont van Moonen, Rusting, Weyerman, Doedyn, Dekker, Huygens, Langendyk & Fokkenbrog, qui passe pour le Scaron Hollandois.

Aux écrivains Anglois de cette classe cités par l'auteur, on peut joindre Garth, qui a donné la *Guerre des Médecins & des Apothicaires*; Philips, auteur du *Brillant Shelling*; Prior, à cause de son *Histoire de l'Ame* & de plusieurs autres pièces dans le style burlesque.

Parmi les Italiens, il faut compter encore le Dolce, le Mauro, l'Arétin & l'Archevêque la Caza, auteur du *Capitolo del forno*, livre dont nous ne citerons pas ici le sujet, & sur lequel on peut consulter le *Dictionnaire de Bayle*, art.: *Le Vayer*. Note du Traducteur.

& d'une contrainte opposée aux formes prescrites par les lois, mais aussi l'oubli de ces règles de conduite qu'on exprime par les mots urbanité, politesse & bon ton. Ces lois ne sont pas écrites, & leur exécution est indépendante du pouvoir souverain; mais dans le cercle où elles sont adoptées on s'y conforme peut-être avec plus d'exactitude qu'à celles que la sanction du gouvernement a réunies en code. Une entière liberté à l'égard de pareilles règles, est, si je ne me trompe, absolument nécessaire à l'*Humor*. Le Gentilhomme Campagnard *Western*, le *Babillard* d'Horace & *Sir Freeport* peuvent constater la vérité de ce que j'avance. La politesse & le bon ton renferment en effet l'art, d'extirper tous les germes de l'*Humor* que la nature a mis dans nos ames. Pour en convaincre mes lecteurs, il faut expliquer en quoi consiste l'*Humor*. Plusieurs auteurs en ont parlé comme d'un mystère impénétrable; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que d'autres en ont donné des explications assez justes & assez claires, en assurant cependant qu'ils ne favoient pas ce que c'est que l'*Humor*.

Je rapporterai d'abord ces explications ,
 & je tâcherai d'en réunir les différentes idées. Congreve dit dans une lettre à Denys : « On ne peut déter-
 » miner ce qu'est l'*Humor* ; » & plus bas : « Il y a une grande différence
 » entre une comédie où l'on trouve
 » beaucoup de passages d'*Humor* ,
 » c'est-à-dire , exprimés avec gaieté ,
 » & celle dont les caractères sont tellement conçus , qu'ils servent à distinguer essentiellement les personnes entr'eux. Cet *Humor* , continue-t-il , a sa source dans la diversité des qualités de l'ame , du corps & des inclinations des hommes. A mon avis , l'*Humor* est une manière particulière & inévitable d'agir & de parler , qui , entre tous les hommes , n'appartient proprement qu'à un seul , & qui distingue essentiellement ses actions & ses discours des actions & des discours des autres. Le rapport de notre *Humor* avec nous-mêmes & nos actions ressemble à celui de l'accidentel avec la substance. Cet *Humor* est une couleur , un goût , qui se répand sur tout l'ensemble. Quelle que soit la diversité de nos actions dans leurs

» objets & dans leurs formes , elles
 » font , pour ainsi dire , toutes des
 » éclats du même bois ». Cette expli-
 cation de Congreve a été attaquée
 par Home (1). Selon cet auteur , les
 gestes nobles & majestueux , & la jus-
 tesse de l'expression dans le discours
 devroient aussi se nommer *Humor* , si
 le sentiment de Congreve étoit vrai ;
 & il ajoute « qu'on ne peut appeller
 » *Humor* rien de ce qui est décent &
 » convenable , rien de ce qu'on estime
 » & respecte dans les actions , dans le
 » discours ou dans le caractère ».

Ben-Johnson , que j'ai cité comme
 un des premiers *Humoristes* de sa na-
 tion , dit dans une de ses comédies (2) :
 « l'*Humor* , dans le sens physique , est
 » composé d'air & d'eau ; ses qualités
 » sont d'être humide & fluide. Versez
 » de l'eau par terre , elle coulera en
 » l'humectant. L'air coule de la même
 » manière , lorsqu'il est forcé de pas-
 » ser par le cors ou la trompette ; il
 » s'échappe soudain en laissant une

(1) *Elements of Criticism* , Tome I, p. 369.

(2) *Every Man out of his Humour*.

» espèce de rosée après lui. De-là je
 » conclus que ce qui est humide &
 » fluide , & n'a par conséquent au-
 » cune consistance , est *Humor*. On
 » appelle ainsi le phlegme , le fluide
 » colérique ou mélancolique du corps
 » humain , & par une métaphore
 » l'ame peut aussi avoir son *Humor* ,
 » lorsque par , exemple , une qualité
 » particulière domine tellement un
 » homme , qu'elle force ses esprits vi-
 » taux , ses facultés morales & leurs
 » opérations à suivre une impulsion uni-
 » forme & constante ».

Ces trois explications peuvent ser-
 vir à en former une quatrième , qui
 à mon avis fera satisfaisante. Selon
 moi, *l'Humor* est donc une forte im-
 pulsion de l'ame vers un objet par-
 ticulier , que l'homme juge très-im-
 portant quoiqu'il ne le soit pas , &
 par lequel en s'en occupant sans cesse,
 avec une attention & un sérieux ou-
 très , il se distingue des autres d'une
 manière ridicule. Si cette explication
 est juste , comme je l'espère , mes
 lecteurs remarqueront aisément , com-
 bien *l'Humor* blesse la politesse & le
 bon ton , puisque l'une & l'autre sont

l'art de conformer notre conduite à de certaines règles tacitement adoptées & généralement suivies par tous ceux qui vivent avec nous dans la société.

Jusqu'ici je me suis occupé de l'*Humor* dans les caractères ; parlons à-présent de celui qui règne dans les écrits. Le singulier & un certain sérieux, qui excitent à rire, sont les signes de l'*Humor* de caractère ; & ils le sont aussi de l'*Humor* dans les écrits. Ce singulier & ce risible se trouvent ou dans l'invention (1) ou dans le style (2). Un auteur possède le véritable *Humor*, lorsqu'avec un air de gravité il peint les objets avec des couleurs qui excitent à la gaieté & provoquent le rire. Nous remarquons souvent dans la société l'effet que cet *Humor* produit sur l'ame. Lorsque , par exemple , deux personnes amusent une assemblée par des contes plaisans, celle qui en rit avant que de parler , n'intéressera & ne divertira jamais autant que celle qui raconte gravement & sans dérider le front. La raison

(1) *Voyages de Gulliver.*

(2) *Tom-Jones.*

en est probablement dans la force avec laquelle chaque contraste frappe notre ame. Il y a des auteurs , qui traitent des sujets sérieux dans un style comique , comme , par exemple , le Tassoni dans le *Sceau enlevé* , & Scaron dans le *Typhon*. De pareils auteurs excitent sans doute à la gaieté ; mais comme ils sont l'opposé des véritables *Humoristes* , on ne peut pas trop bien les ranger dans cette classe. Ils n'ont que le burlesque qui est très-différent de *l'Humor* (1). Mais cependant si leurs ouvrages sont bons , ils ne méritent pas moins d'éloges. Aucun genre de poésie n'est méprisable depuis l'épopée & la tragédie jusqu'aux contes des fées & aux farces. Tout consiste à bien traiter son sujet , & *le Diable déchaîné* (2) , peut être aussi bon dans son genre que *Zaire* dans le sien. L'ironie & la parodie sont d'un grand secours aux auteurs *Humoristes* , ainsi que Lucien en fournit des preuves en grand nombre.

(1) Fielding dans la dissertation qui est à la tête de son Histoire de Joseph Andrews.

(2) Comédie allemande.

Dans ce genre d'écrits , les comparaisons comiques font d'un grand effet , principalement lorsqu'une partie est prise du moral & l'autre du physique. Le premier chapitre de *Tom-Jones* peut servir ici d'exemple. L'auteur s'y compare à un traiteur , son ouvrage aux plats , & les titres des chapitres au menu. Il en est de même de la singulière manie du vieux Tobie Shandy , dans *Tristram Shandy* , de beaucoup de morceaux du *Spéctateur* , du *Babillard* , &c. ; qui tous peuvent servir de modèles du véritable *Humor*.

Dans le *Fainéant* , comédie de Johnson , il se trouve aussi un morceau de ce genre. L'auteur prouve que tout ce qui est nécessaire à une assemblée se rencontre dans une jatte de punch. Cette boisson , dit-il , est composée d'eau-de-vie , de fucs acides , de sucre & d'eau. L'eau - de - vie , qui est inflammable & qui s'évapore facilement , est l'image de la vivacité de l'esprit ; l'acide du fuc de citron représente le mordant de la plaisanterie ; le sucre est l'emblème de l'indulgence & de la flatterie , & l'eau celui du bavardage insignifiant.

Les auteurs qui sont doués de l'*Humor* de caractère, le manifestent aussi dans leurs écrits ; il leur en échappe même des traits malgré eux, lorsqu'ils veulent traiter un sujet sérieux & grave. Sir Robert l'Estrange, dans sa traduction de Jofephe, parle d'une reine qui avoit les passions violentes, & à laquelle un ambassadeur fit une proposition qui lui déplut. A peine le discours de celui-ci fut-il achevé, que la reine se leva subitement. Sir Roger traduit ainsi ce passage : *Scarce had the ambassador finished his speech, but presently up was madam.* Personne ne sera étonné de l'*Humor* qui règne dans les écrits de la Fontaine, lorsqu'il faudra qu'un jour cet auteur demanda très-sérieusement à un ecclésiastique (1), qui avoit eu le plus d'esprit de Saint Augustin ou de Rabelais ? Un auteur *Humoriste* fait mieux d'attaquer les peti-

(1) Personne n'ignore que la Fontaine fit cette question à Boileau, frère du célèbre poète de ce nom, qui se contenta de lui répondre, qu'il avoit mis un bas à l'envers, ce qui étoit vrai. *Note du Traducteur.*

tes fautes que les grands vices. Les hommes sans y penser y tombent à toute heure ; ils ont donc besoin d'en être avertis , tandis que les loix veillent à réprimer les crimes. L'archevêque de la Casà avoit par conséquent raison de dire , qu'il seroit plus reconnoissant d'un moyen de se garantir de la piqure des insectes , que de celui de prévenir les morsures des tigres & des lions.

Voilà ce que j'avois à dire sur mon antidote de la mélancolie : j'exhorte tous ceux qui en essuyent de fréquens accès à employer quelques pages de Lucien, de *Don Quichotte* , de *Tom-Jones* , de *Tristram Shandy* , & d'autres ouvrages de ce genre ; dont ils ne tarderont pas à éprouver les salutaires effets. K

Fin du Tome premier.

E R R A T A.

- P**AGE 9 , note (1) , Afénius : *lisez* Afinius.
 ---- Note (5) , ligne 1 : *lisez* ἡ ἐν Κηποις.
 Page 12 , note (2) , ligne 3 : *lisez* πλὴν ὅσα.
 Page 16 , ligne 12 , préfèrent : *lisez* préférèrent.
 Page 17 , note (3) , Admirianda : *lisez* Admiranda.
 Page 27 , note (2) , ligne 1 : *lisez* Μοιρῶν πρεσβοτατή.
 Page 38 , note (3) , ligne 5 , Benfof : *lisez* Denhof.
 Page 42 , note , ligne 14 : *lisez* ἀπὸ στήθεσφιν.
 Page 47 , ligne 4 , mauvaise : *lisez* mauvaise.
 Page 48 , note (2) , ligne 3 , De'vallieri : *lisez* De'Cavallieri.
 Page 59 , note (2) , ligne 4 , contabernio : *lisez* contubernio.
 Page 67 , note (1) : *lisez* ἡλικία ---- προσηκόντας ονομαζούσι.
 Page 70 , ligne 12 , une hymne : *lisez* un hymne.
 Page 72 , ligne 19 , brute : *lisez* brut. ---- Note , ligne 2 ἀθηροτυποί.
 Page 73 , note , ligne 10 : *lisez* φηρείον.
 Page 76 , ligne 22 : *lisez* ουντος.
 Page 77 , note (2) , ligne 2 : *lisez* , Παριου λιθου.
 Ibid ---- ligne 7 : *lisez* ἕτερον.
 Page 79 , note (2) , ligne 10 : *lisez* σκοπευειν.
 Ibid ---- ligne 14 : *lisez* χειρά.
 Page 80 , note , ligne 3 : *lisez* αποσκοπουντα.
 Ibid ---- ligne 10 : *lisez* ευπεταλαν -- -- -- ἀκραις.
 Ibid , note (1) , ligne 2 : *lisez* Σιληνων -- δασυννημοιο.
 Page 81 , note 1 , ligne 3 : *lisez* σειο ; ligne 9 , d'Afinus : *lisez* d'Afinius.

- Page 82 , note (2) , ligne 1 : lisez Του Σιλῆνου.*
Page 84 , ligne 5 , une hymne : lisez un hymne ;
ligne 6 , une : lisez un.
Page 84 , note (1) , ligne 2 . lisez αἰγοπροσωπον.
Page 88 , note (1) , ligne 2 : lisez χιτωνες-καλουσι.
Page 106 , ligne 8 , unuques : lisez eunuques.
Page 116 , ligne 3 , de ces Romans : lisez
de ce Roman.
Page 117 , ligne 4 , idécéntes : lisez indécentes.
Page 119 , ligne 10 de la note , daté : lisez datée.
Page 148 , ligne 7 , conçue : lisez conçu.
Page 154 , ligne pénultième , regardée , lisez
regardé.
Page 156 , ligne pénultième , sur même pied :
lisez sur le même pied.
Page 170 , ligne dernière , tué lisez tués.
Page 171 , ligne 4 , battoit : lisez battoient.
Page 185 , ligne 14 , extravagantes , lisez : ex-
travagantes.
Page 191 , ligne 8 , tures : lisez aventures.
Page 192 , note , ligne dernière , pofession , lisez :
profcession.
Page 205 , ligne 15 de la note , apparence , lisez :
apparente.
Page 222 , ligne 21 , trouver : lisez prendre.
Page 282 , ligne 21 d'un esprit : lisez un esprit.
Page 283 , ligne dernière : effacez donc.
Page 287 , ligne 11 : après pendant mettez ; au
lieu de ,
Page 332 , ligne 12 , beau - frère , lisez : beau-
père.
Page 339 , ligne 21 , beau - frère , lisez : beau-
père.
Page 354 , ligne 19 : effacez ce.
Page 367 , ligne 5 , au l'aspect , lisez à l'aspect.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage intitulé, *Recueil de Pièces intéressantes sur l'Antiquité, la Littérature & les Beaux-Arts*, par MM. * * * ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 27 Août 1787.

S U A R D.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés les Sieurs MM. * * *, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Recueil de Pièces intéressantes sur l'Antiquité, la Littérature & les Beaux-Arts*; s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume; Voulons qu'ils jouissent de l'effet du présent Privilege, pour eux & leurs hoirs, à perpétuité, pourvu qu'ils ne le retrocedent à personne; & si cependant ils jugeoient à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en

la Chambre Syndicale de Paris , à peine de nullité , tant du Privilege que de la Cession ; & alors , par le fait seul de la Cession enregistrée , la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie des Exposans , ou à celle de dix années , à compter de ce jour , si les Exposans décèdent avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Ouvrage , sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans , ou de celui qui les représentera , à peine de fausse & de confiscation des Exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende , qui ne pourra être modérée pour la première fois , de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive , & de tous dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les contre-façons : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans Notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis , dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur DE LA MOIGNON , Commandeur de nos Ordres ; qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le sieur DE MAUPEOU ,

& un dans celle dudit Sieur DE LA MOIGNON : le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Expofans & leurs hoirs, pleinement & paisiblement, fans souffrir qu'ils leur foit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foit tenue pour dûment fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceffaires, fans demander autre permission, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eft Notre plaifir. Donné à Versailles, le vingt-feptieme jour du mois de Septembre l'an de grace 1787, & de notre Regne le quatorzieme.

LE BEGUE.

Registré fur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 1185, folio 358, conformément aux difpofitions énoncées dans le préfent Privilège ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prefcrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1783. A Paris, le 2 Octobre 1787.

KNAPEN, Syndic.



De l'Imprimerie de P. DE LORMEL, rue du Foin s. Jacques.

Marc Paul Chap. 48. Liv. III. Vide Page 359

Par's Globi terrestris
A^o 1492
a MARTINO BEHAIM
Equite Lusitano
Norimbergae confecti.
Delineavit
Christoph. Theoph. de Murr.
1778

Polus Arcticus

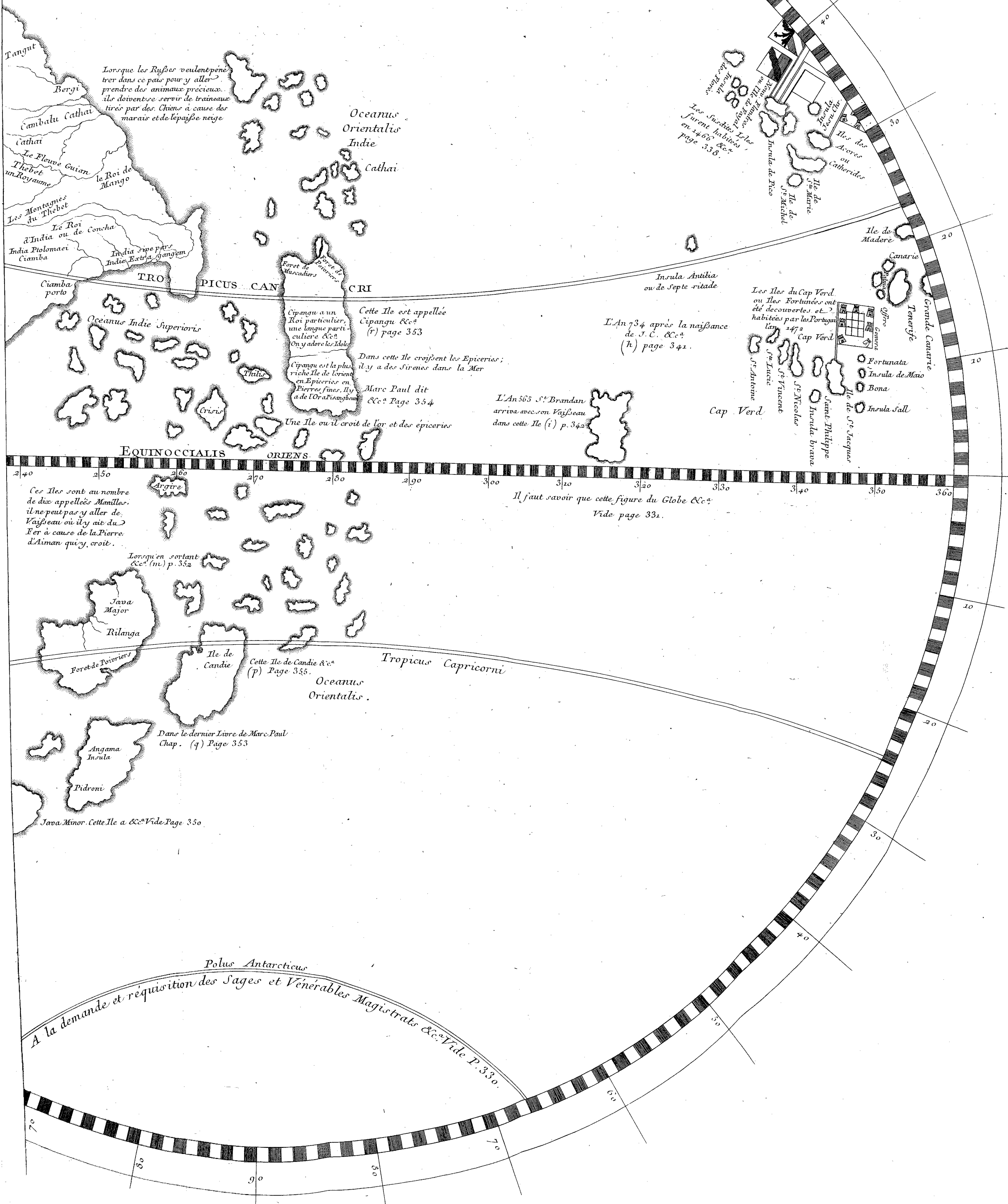


TABLE DES MATIERES, Contenuées dans ce Volume.

DES différentes manières de représenter Vénus dans les Ouvrages de l'Art; par M. Heyne.

Des distinctions véritables & supposées qu'il y a entre les Faunes, les Satyres, les Silènes & les Pans; par M. Heyne.

De l'origine & de la nature des différentes espèces de Fables & de Romans; par M. Beattie.

Lettre sur la Peinture-Musicale; par M. Engel.

L'Art du Comédien doit-il être rangé parmi les Arts - Libéraux; par M. Leffing.

Plaute & Saint-Jérôme; par M. Leffing.

Est-il permis d'outrer les caractères dans la Comédie; par M. Leffing.

De la Comédie larmoyante ou sentimentale; par M. Leffing

Notice sur le Chevalier Martin Behaim, célèbre Navigateur Portugais, avec la description de son Globe Terrestre; par M. de Murr.

Réflexions générales sur le Goût; par M. Kuhls.

De L'Humour.

Fin de la Table des Matières.